
ESSAIS
CHOISIS
DE
MONTAIGNE

The French Department
University College



*

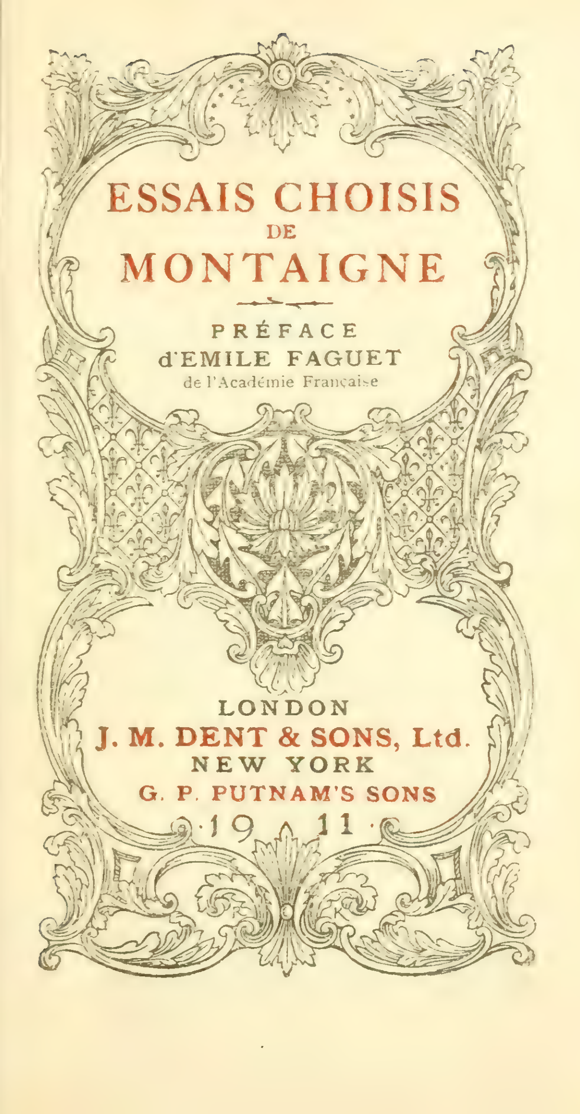
LES CLASSIQUES FRANÇAIS

Publiés sous la direction
de M. H. WARNER ALLEN

MONTAIGNE

Le portrait de Montaigne en tête de ce volume a été reproduit d'après une gravure à l'eau-forte de M. J. A. Symington


michel de mõtaigne



ESSAIS CHOISIS
DE
MONTAIGNE

PRÉFACE
d'EMILE FAGUET
de l'Académie Française

LONDON
J. M. DENT & SONS, Ltd.
NEW YORK
G. P. PUTNAM'S SONS
1911



PRÉFACE

Montaigne est considéré comme le maître et le roi des moralistes français tant par la pénétration de sa pensée que par les incomparables qualités de son style. Il vivait à une époque très troublée, fort analogue à l'époque de la Guerre des deux roses et à l'époque de Cromwell. Les discords civils au milieu desquels il vivait avaient dévélopé en lui le goût d'étudier les hommes, le goût de s'étudier lui-même pour trouver une règle de conduite et une disposition, qui, du reste, semble lui avoir été naturelle, à une résignation douce et souriante.

Il a étudié les hommes nonchalamment, comme il faisait tout, mais avec le regard aigu et sûr qu'il jetait sur tout. Il les a trouvés pour la plupart très ridicules, et il ne faut pas s'y tromper, Montaigne est un Swift, un Swift qui n'est pas amer, un Swift qui n'est pas bilieux, mais un Swift encore. Il a trouvé ridicules les professeurs de son temps, les médecins de son temps, les grands seigneurs de son temps, les théologiens de son temps et les discuteurs de son temps.

Les professeurs pour lui sont des hommes qui versent tout le savoir qu'ils possèdent dans les cerveaux des enfants comme avec un entonnoir, et qui ne se doutent même pas de la nécessité de former leur juge-

ment, d'autant moins qu'ils n'en ont aucun ; et c'est contre eux qu'il a écrit le chapitre des Essais sur l'instruction des enfants ; les médecins sont de purs jongleurs qui ne songent qu'à fasciner les esprits par l'invention de prétendus remèdes étranges et mystérieux, et par l'emploi d'un jargon déconcertant ; les grands sont des animaux violents et ignorants qui arrivent au commandement par l'effet de purs hasards ou par la volonté des princes, qui elle-même ne peut se déterminer qu'au hasard ; les théologiens sont des cerveaux creux qui ont pour grand défaut leur certitude absolue qu'ils sont infaillibles, alors qu'ils n'ont que des conjectures, et Montaigne dit contre eux cette parole sévère et définitive : " C'est mettre ses conjectures à bien haut prix que d'en faire cuire un homme tout vif ;" les discuteurs (et c'est une grande manie française que de discuter à perte d'haleine) ne cherchent jamais la vérité, ce qui serait une excuse, et ne visent jamais à autre chose qu'à être vainqueurs dans la discussion, ce qui fait que les uns sont violents, les autres sophistes, ou qu'ils sont tout à la fois sophistes et violents, et c'est contre eux que Montaigne a écrit son " incomparable," comme dit Pascal, chapitre sur l'art de conférer.

Au fond, et cela est très caractéristique, de toutes les classes de la société, celle qu'il a aimé et admiré le plus, c'est la plus basse socialement, c'est celle des paysans. Il est entré en étonnement et en sympathie devant leur courage, leur endurance, leur stoïcisme simple et sans phrases : " Celui-ci, qui fouit mon jardin, a enterré son père ce matin. . . . Ils sont ainsi. Ils ne se couchent que pour mourir." Il y a

même sur ce point chez lui un avant-goût de ce paradoxe qui sera plus tard celui de Jean-Jacques Rousseau, et plus tard encore celui de Tolstoï: ne pas croire à la vertu civilisatrice de la civilisation. Il admira ou affecta un peu d'admirer les sauvages, comme, sur certains points, plus sensés que nous encore qu'ils ne portent point de hauts-de-chausses. Les hommes et en particulier ses contemporains et ses compatriotes ne lui paraissent pas mériter une admiration sans réserve, et il les contemple d'un peu haut, y compris ces grandes personnes, que, comme dit Bossuet, nous avons accoutumé de regarder de si bas.

Comme de Bourdaloue, on pourrait donc de Montaigne—et on l'a fait—tirer tout un petit volume de " Caractères et mœurs de ce siècle " analogue à celui de La Bruyère. Mais c'est surtout lui-même qu'il a voulu étudier, et qu'il s'est plu à étudier, par le menu et dans tout le détail.

Pourquoi? demandera-t-on, comme Pascal, " Quel sot projet a-t-il de se peindre ? " Il faut s'entendre. Montaigne, au fond très sérieux, n'est pas, ou est peu, de sa nature un moraliste satirique. Il est surtout un homme qui cherche une règle de conduite pour lui-même qui, du reste, pourrait servir aux autres, à la rencontre. Or, il n'y a pas d'autre méthode pour se régler et gouverner que, d'abord, se connaître et le " Connais-toi toi-même " attribué à Thalès est certainement le commencement de toute morale. Et voilà pourquoi Montaigne s'est étudié de si près, beaucoup moins pour " se peindre " que pour se connaître. Et ses Essais *sont avant tout, sont surtout, sont presque exclusivement, un* examen de conscience.

Reconnaissons que, comme tout examen de conscience peut-être, il ne laisse pas d'être envahi et altéré, de temps en temps, par quelque peu de complaisance envers lui-même. Il est impossible à l'homme de se regarder dans le miroir pour y constater ses verrues et pour les soigner, sans trouver que, tout compte fait, il a un visage assez agréable et dont on peut, en définitive, se contenter. Il arrive à Montaigne de se regarder sans répugnance et très évidemment de se proposer un peu en exemple. Mais aussi il voit ses défauts et les décrit dans le dessein, non précisément de s'en corriger, ce qu'il sait n'est guère possible, mais du moins de les limiter, de les circonscrire dans les bornes qu'il est important qu'ils gardent. C'est surtout à cela que sert, d'ordinaire, l'examen de conscience.

Il y a trois degrés : ne pas connaître ses défauts, s'ignorer complètement comme défectueux, et c'est le cas de la plupart des hommes ; s'étudier un peu et se connaître un peu et connaître ses défauts, mais les prendre pour des qualités et s'en glorifier de tout son cœur ; et c'est le cas de beaucoup d'hommes encore ; enfin s'étudier sévèrement, connaître ses défauts, s'en affliger et traiter avec eux comme avec des ennemis invincibles, mais avec qui on peut s'arranger de manière à n'en être pas conquis. Dans les deux premiers cas on se laisse aller à ses défauts dans toute leur étendue et l'on n'est arrêté que par les lois ou par l'opposition et la résistance des autres hommes ; dans le troisième on tient un peu ses défauts en bride, et l'on peut même réussir à les tempérer par la qualité qu'ils contiennent ; car il n'y a peut-être pas de

défaut qui ne contienne une qualité, et qui n'ait, comme aurait dit Spencer, une âme de vérité.

C'est ainsi que Montaigne s'est traité et cette méthode n'était point mauvaise. En tout cas, et si ce n'est pas l'essentiel, c'est du moins une chose très appréciable, de ce projet qu'il a eu de se peindre, est sorti un livre spirituel, amusant, humoristique, exquis, le livre qui, comme a dit Madame du Deffand, donne au lecteur le désir d'avoir l'auteur pour voisin et le regret de ne l'avoir pas eu pour voisin. Tourguéniev a écrit les Mémoires d'un chasseur ; *Montaigne a écrit les mémoires d'un petit gentilhomme fermier français du xvi*[me] *siècle, simple, bonhomme, instruit, grand lecteur de bons livres et fin connaisseur en hommes ; les mémoires d'un chasseur aussi, mais d'un chasseur d'anecdotes et d'idées qui va dans ses livres anciens et dans ses livres modernes au pourchas des pensées curieuses et salutaires, des réflexions intéressantes et moralement instructives, des petits faits suggestifs et utiles à méditer pour l'amélioration de soi-même.*

Quelle sagesse s'est-il faite et qui peut nous servir comme elle lui a servi, avec ses études sur les autres et sur lui-même ? Une sagesse très composite, très peu systématique, un peu ondoyante même, mais qui n'est pas cependant dénuée de toute solidité. Comme Horace était stoïcien mais retombait souvent dans les préceptes d'Épicure, Nunc in Aristippi præcepta relabor, *comme Sénèque, plus formellement stoïcien, citait presque aussi souvent les maximes, non pas d'Aristippe mais d'Épicure, que celles de Zénon, de même Montaigne a un stoïcisme mêlé d'épicurisme,*

et un épicurisme relevé de stoïcisme. On peut dire, si l'on veut, et les plus savants travaux récents sont dans le sens de cette idée, qu'il a commencé par être stoïcien, qu'il a incliné ensuite vers l'épicurisme, puis qu'il s'est arrêté dans une sorte de situation intermédiaire, celle où l'on jouit de toutes les grandes idées et de toutes les idées intéressantes, en les savourant intellectuellement et en en tirant discrètement son profit moral. Cette attitude d'esprit peut s'appeler l'éclectisme ou le dilettantisme ; *mais il ne faudrait pas pour Montaigne comme on l'a trop fait, l'appeler le scepticisme. Montaigne n'est pas sceptique ; il n'est pas celui qui croit que rien n'est vrai ; il est seulement celui qui ne " croit pas trop de léger," comme on disait au xvii*[me] *siècle, qui suspend souvent son jugement et le réserve, qui ne donne pas dans les préjugés, et qui ne s'y installe pas avec quiétude et en s'y endormant. On lui a fait dire : " le doute est un mol oreiller pour une tête bien faite." La citation est fausse. Il a dit : " l'ignorance et l'incuriosité sont un mol oreiller pour une tête bien faite." C'est très différent ; cela veut dire : " N'attendez pas beaucoup de la science, qui ne résout rien, et ne vous trémoussez pas avec inquiétude à la conquérir ; ayez une tête bien faite et contentez-vous en."*

Mais qu'est-ce qu'une tête bien faite pour Montaigne ? C'est une tête pleine de bon sens, et munie de quelques principes simples et invariables. Quels sont ces principes ? D'abord, être courageux, énergique contre les adversités et dans les malheurs qui peuvent vous atteindre, vous, votre famille et votre patrie. Montaigne n'admire rien tant que les

livres. On peut dire qu'il a "le culte des livres" plus que tout homme au monde. Socrate, Épaminondas, Caton sont comme ses Dieux domestiques. Il ne cesse de les citer, et il pourrait dire d'eux ce que dit La Fontaine de ses auteurs favoris : "J'en parle si souvent qu'on en est étourdi." Ensuite être maître de soi et des circonstances en ce sens que l'on n'obéisse point à ses passions, et qu'on les amortisse doucement avec une patiente et paisible obstination ; en ce sens encore que l'on ne permette pas aux circonstances de vous émouvoir profondément, et que par la patience encore et la bonne humeur on leur ôte leur aiguillon et leur venin. Tout cela c'est trouver le moyen de mettre les choses au-dessous de soi au lieu de les laisser se mettre au-dessus de vous et vous écraser. C'est pratiquer le précepte d'Horace : Et mihi res non me rebus subjungere conor. *On voit que Montaigne, c'est la sagesse antique tout entière, et en effet personne n'a été plus que Montaigne* homme de la Renaissance. *Il en a été l'expression mondaine, l'expression la plus sincère, la plus délicate, la plus raffinée, la plus finement intelligente. La Renaissance n'est pas autre chose en son fond, que les hommes, à un moment donné, découvrant la sagesse antique, en prenant connaissance, et comme éblouis et charmés de cette lumière nouvelle. Et sans doute on peut trouver qu'il y a meilleur, qu'il y a plus parfait que la sagesse antique ; mais il faut se persuader aussi qu'il est très salutaire à l'humanité qu'elle se* repense *de temps en temps, qu'elle se recueille dans le souvenir de son passé et qu'elle le médite à nouveau, sans rejeter ce qu'elle a pu apprendre depuis, pour ne rien*

perdre d'elle-même, des forces morales qu'elle a acquises, qu'elle s'est faites depuis qu'elle existe.

Et c'est ainsi qu'a fait Montaigne. Par ce qu'il est critique et profondément il n'a nullement pour cela secoué, agité ou laissé tomber la lumière chrétienne. La conclusion, et tout l'aspect, du reste, de son Apologie de Raymond Sébonde *sont que l'homme est fait pour se dépasser et qu'il ne peut pas le faire sans une intervention divine, ce qui est la propre doctrine de la Grâce, ce qui est une idée essentiellement chrétienne ; mais en même temps et très fidèle à son esprit éclectique, Montaigne sent un grand réconfort aussi lui venir de cette sagesse des anciens qui a été, elle déjà, aliment de l'âme et d'âmes très grandes et très vénérables.*

Montaigne pour tout dire est un des esprits les plus intelligemment et judicieusement hospitaliers que l'humanité ait connus, et les esprits intelligemment hospitaliers sont conciliants et conciliateurs. Ils sont les plus salutaires du monde.

Le succès de Montaigne en son temps a été très grand. Il fut lu de l'Europe entière avec ravissement. Il est un des auteurs dont Shakespeare faisait ses délices et son profit. Pour nous borner à la France, il fut immédiatement placé en premier rang de nos grands écrivains, et il fit oublier Rabelais qu'il n'aimait pas beaucoup, et qui ne fut plus compté que, pour se servir des expressions mêmes de Montaigne, comme un " auteur simplement plaisant." Il fut tout de suite pillé, ce qui est un honneur insigne pour un écrivain. Charron qui ne manque pas de valeur personnelle, mais qui prenait son bien où il le trouvait

et qui aussi a beaucoup emprunté à Du Vair sans le citer, canalisa beaucoup Montaigne avec la même discrétion.

Tout le dix-septième siècle le lut et quand on connaît Montaigne on ne peut presque pas lire un auteur du xviime siècle sans y trouver à chaque instant un souvenir des Essais.

Sa popularité littéraire était si grande qu'aux chrétiens rigides elle parut dangereuse, et qu'il eut au milieu et à la fin du xviime siècle trois ennemis très déclarés qui étaient des hommes de génie, ce qui est flatteur, à savoir Pascal, Bossuet et Malebranche. Mais Pascal, tout en attaquant Montaigne, s'en montre tout plein, tout pénétré, le reproduit à chaque instant, se sert de lui infatigablement pour son dessein, et qu'il dise : " Ce n'est pas dans Montaigne, c'est en moi que je trouve tout ce que j'y lis ;" cela est très spirituel, très juste aussi ; mais on peut dire encore que tout ce que Montaigne a écrit Pascal ne le trouverait pas aussi pleinement en Pascal, si Montaigne n'avait pas pris soin de l'écrire.

Quant à Bossuet et Malebranche ils trouvent Montaigne, l'un trop " subtil philosophe " et trop peu certain d'aucune vérité, l'autre un peu entaché de pédantisme à la cavalière, ce qui ne laisse pas d'être vrai ; mais tous les deux par la verdeur de leur attaque, montrent à quel haut degré ils le voyaient dans l'esprit des hommes, et l'un des deux, Malebranche, a dit un mot bien vrai en se déclarant effrayé de Montaigne et de " l'empire de son imagination dominante."

En effet, une raison lumineuse et calme, unie a

beaucoup d'esprit, à un peu de coquetterie et à une imagination toujours prête, toujours abondante en images et en figures et qui domine parce qu'elle ravit, c'est bien Montaigne.

On n'a pas cessé de le lire et de s'en faire un agréable, cher et très salubre entretien. Les moralistes les plus amers comme La Rochefoucauld, et les plus tendres comme Vauvenargues, ne l'ont pas fait oublier, tant parce qu'il est au-dessus d'eux par ses qualités de psychologue et écrivain, que parce qu'il est dans l'entre-deux par la justesse de son esprit. J'ai dit quelque part : " On devrait lire Horace et Montaigne, quand on est jeune, pour apprendre à vivre ; on les lit généralement, quand on est vieux, pour apprendre comment on aurait dû vivre."

Emile Faguet



C'EST icy un livre de bonne foy, lecteur. Il t'advertit dez l'entree que je ne m'y suis proposé aulcune fin, que domestique et privee : je n'y ay eu nulle consideration de ton service, ny de ma gloire ; mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. Je l'ay voué à la commodité particuliere de mes parents et amis : à ce que m'ayants perdu (ce qu'ils ont à faire bientost), ils y puissent retrouver quelques traicts de mes conditions et humeurs, et que par ce moyen ils nourrissent plus entiere et plus vifve la cognoissance qu'ils ont euë de moy. Si c'eust esté pour rechercher la faveur du monde, je me feusse paré de beautez empruntees : je veulx qu'on m'y veoye en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans estude et artifice ; car c'est moy que je peinds. Mes defaults s'y liront au vif, mes imperfections et ma forme naïfve, autant que la reverence publicque me l'a permis. Que si j'eusse esté parmy ces nations qu'on dict vivre encores soubs la doulce liberté des premieres loix de nature, je t'asseure que je m'y feusse tresvolontiers peinct tout entier et tout nud. Ainsi, lecteur, je suis moy mesme la matière de mon livre : ce n'est pas raison que tu employes ton loisir en un subject si frivole et si vain ; adieu donc.

De Montaigne, ce 12 de juin 1580.

A MADAME D'ESTISSAC[1]

Madame, si l'estrangeté ne me sauve et la nouvelleté, qui ont accoustumé de donner prix aux choses, je ne sors jamais à mon honneur de cette sotte entreprinse : mais elle est si fantastique, et a un visage si esloingné de l'usage commun, que cela luy pourra donner passage. C'est une humeur melancholique, et une humeur par consequent tresennemie de ma complexion naturelle, produicte par le chagrin de la solitude en laquelle il y a quelques annees que je m'estois jecté, qui m'a mis premierement en teste cette resverie de me mesler d'escrire. Et puis, me trouvant entierement despourveu et vuide de toute aultre matiere, je me suis presenté moy mesme à moy pour argument et pour subject. C'est le seul livre au monde de son espece, d'un desseing farouche et extravagant. Il n'y a rien aussi en cette besongne digne d'estre remarqué, que cette bizarrerie ; car à un subject si vain et si vil, le meilleur ouvrier de l'univers n'eust sceu donner façon qui merite qu'on en face compte.

[1] Livre II, chapitre viii.



I

DE L'OYSIFVETÉ [1]

COMME nous veoyons des terres oysifves, si elles sont grasses et fertiles, foisonner en cent mille sortes d'herbes sauvages et inutiles, et que, pour les tenir en office, il les fault assubjectir et employer à certaines semences pour nostre service : ainsin est il des esprits ; si on ne les occupe à certain subject qui les bride et contraigne, ils se jectent desreglez, par cy par là, dans le vague champ des imaginations,

> Sicut aquæ tremulum labris ubi lumen ahenis,
> Sole repercussum, aut radiantis imagine lunæ,
> Omnia pervolitat late loca ; jamque sub auras
> Erigitur, summique ferit laquearia tecti ; [2]

et n'est folie ny resverie qu'ils ne produisent en cette agitation,

> Velut ægri somnia, vanæ
> Finguntur species.[3]

---

[1] Livre I, chapitre viii.

[2] Ainsi, lorsque dans un vase d'airain une onde agitée réfléchit l'image du soleil ou les pâles rayons de Phébé, la lumière voltige incertaine, monte, descend, et frappe les lambris de ses mobiles reflets.—Virgile, *Énéide*, VIII, 22.

[3] Se forgeant des chimères, qui ressemblent aux songes d'un malade.—Horace, *Art poétique*, v. 7.

L'ame qui n'a point de but estably, elle se perd : car, comme on dict, c'est n'estre en aulcun lieu, que d'estre par tout.

> Quisquis ubique habitat, Maxime, nusquam habitat.[1]

Dernierement que je me retiray chez moy, deliberé, autant que je pourroy, ne me mesler d'aultre chose que de passer en repos et à part ce peu qui me reste de vie ; il me sembloit ne pouvoir faire plus grande faveur à mon esprit, que de le laisser en pleine oysifveté s'entretenir soy mesme, et s'arrester et rasseoir en soy, ce que j'esperoy qu'il peust meshuy faire plus ayseement, devenu avecques le temps plus poisant et plus meur : mais je treuve, comme

> Variam semper dant otia mentem,[2]

qu'au rebours, faisant le cheval eschappé, il se donne cent fois plus de carriere à soy mesme qu'il n'en prenoit pour aultruy ; et m'enfante tant de chimeres et monstres fantasques les uns sur les aultres, sans ordre et sans propos, que, pour en contempler à mon ayse l'ineptie et l'estrangeté, j'ay commencé de les mettre en roolle, esperant avecques le temps luy en faire honte à luy mesme.

Martial, Liv. VII, épig. 73.

[2] Dans l'oisiveté, l'esprit s'égare en mille pensées diverses. —Lucain, IV, 704.

II

DES MENTEURS [1]

Il n'est homme à qui il siese si mal de se mesler de parler de memoire ; car je n'en recognois quasy trace en moy ; et ne pense qu'il y en ayt au monde une aultre si merveilleuse en defaillance. J'ay toutes mes aultres parties viles et communes ; mais, en cette là, je pense estre singulier et tresrare, et digne de gaigner nom et reputation. Oultre l'inconvenient naturel que j'en souffre (car certes, veu sa necessité, Platon a raison de la nommer une grande et puissante deesse), si en mon païs on veult dire qu'un homme n'a point de sens, ils disent qu'il n'a point de memoire ; et quand je me plains du default de la mienne, ils me reprennent et mescroyent, comme si je m'accusois d'estre insensé : ils ne veoyent pas de chois entre memoire et entendement. C'est bien empirer mon marché ! Mais ils me font tort ; car il se veoid par experience, plustost au rebours, que les memoires excellentes se joignent volontiers aux jugements debiles. Ils me font tort aussi en cecy, qui ne sçay rien si bien faire qu'estre amy, que les mesmes paroles qui accusent ma maladie representent l'ingratitude ; on se prend de mon affection à ma memoire ; et d'un default naturel, on en faict un default de conscience : " Il a oublié, dict on, cette priere ou cette promesse : Il ne se souvient point de ses amis : Il ne s'est point

[1] Livre I, chapitre ix.

souvenu de dire, ou faire, ou taire cela, pour l'amour de moy." Certes, je puis ayseement oublier : mais de mettre à nonchaloir la charge que mon amy m'a donnee, je ne le fois pas. Qu'on se contente de ma misere, sans en faire une espece de malice, et de la malice autant ennemie de mon humeur !

Je me console aulcunement : Premierement, sur ce, Que c'est un mal duquel principalement j'ay tiré la raison de corriger un mal pire, qui se feust facilement produict en moy, sçavoir est l'ambition ; car cette defaillance est insupportable à qui s'empestre des negociations du monde : Que, comme disent plusieurs pareils exemples du progrez de nature, elle a volontiers fortifié d'aultres facultez en moy à mesure que cette cy s'est affoiblie ; et irois facilement couchant et alanguissant mon esprit et mon jugement sur les traces d'aultruy, sans exercer leurs propres forces, si les inventions et opinions estrangieres m'estoient presentes par le benefice de la memoire : Que mon parler en est plus court ; car le magasin de la memoire est volontiers plus fourny de matiere que n'est celuy de l'invention. Si elle m'eust tenu bon, j'eusse assourdi touts mes amis de babil, les subjects esveillants cette telle quelle faculté que j'ay de les manier et employer, eschauffants et attirants mes discours. C'est pitié : je l'essaye par la preuve d'aulcuns de mes privés amis ; à mesure que la memoire leur fournit la chose entiere et presente, ils reculent si arriere leur narration, et la chargent de tant de vaines circonstances, que, si le conte est bon, ils en estouffent la bonté ; s'il ne l'est pas, vous estes à mauldire ou

l'heur de leur memoire, ou le malheur de leur jugement. Et c'est chose difficile de fermer un propos et de le coupper depuis qu'on est arrouté ; et n'est rien où la force d'un cheval se cognoisse plus, qu'à faire un arrest rond et net. Entre les pertinents mesmes, j'en veoy qui veulent et ne se peuvent desfaire de leur course : ce pendant qu'ils cherchent le poinct de clorre le pas, ils s'en vont balivernant et traisnant comme des hommes qui defaillent de foiblesse. Surtout les vieillards sont dangereux, à qui la souvenance des choses passees demeure, et ont perdu la souvenance de leurs redictes : j'ai veu des recits bien plaisants devenir tresennuyeux en la bouche d'un seigneur, chascun de l'assistance en ayant esté abbruvé cent fois.

Secondement, qu'il me souvient moins des offenses receues, ainsi que disoit cet ancien : il me fauldroit un protocolle ; comme Darius, pour n'oublier l'offense qu'il avoit receue des Atheniens, faisoit qu'un page, à touts les coups qu'il se mettoit à table, lui veinst rechanter par trois fois à l'aureille : " Sire, souvienne vous des Atheniens ; " d'aultre part, les lieux et les livres que je reveoy, me rient tousjours d'une fresche nouvelleté.

Ce n'est pas sans raison qu'on dict que, qui ne se sent point assez ferme de memoire, ne se doibt pas mesler d'estre menteur. Je sçay bien que les grammairiens font difference entre dire mensonge, et mentir ; et disent que dire mensonge, c'est dire chose faulse, mais qu'on a prins pour vraye ; et que la definition du mot de mentir en latin, d'où nostre françois est party, porte autant comme aller

contre sa conscience ; et que, par consequent, cela ne touche que ceulx qui disent contre ce qu'ils sçavent, desquels je parle. Or ceulx icy, ou ils inventent marc et tout, ou ils deguisent et alterent un fond veritable. Lors qu'ils deguisent et changent, à les remettre souvent en ce mesme conte, il est malaysé qu'ils ne se desferrent ; parce que la chose, comme elle est, s'estant logee la premiere dans la memoire, et s'y estant empreinte par la voye de la cognoissance et de la science, il est malaysé qu'elle ne se represente à l'imagination, deslogeant la faulseté qui n'y peult avoir le pied si ferme ny si rassis, et que les circonstances du premier apprentissage, se coulants à touts coups dans l'esprit, ne facent perdre le souvenir des pieces rapportees faulses ou abastardies. En ce qu'ils inventent tout à faict, d'autant qu'il n'y a nulle impression contraire qui chocque leur faulseté, ils semblent avoir d'autant moins à craindre de se mescompter. Toutesfois encores cecy, parce que c'est un corps vain et sans prinse, eschappe volontiers à la memoire, si elle n'est bien asseuree. De quoi j'ai souvent veu l'experience, et plaisamment, aux despens de ceulx qui font profession de ne former aultrement leur parole que selon qu'il sert aux affaires qu'ils negocient, et qu'il plaist aux grands à qui ils parlent ; car ces circonstances à quoy ils veulent asservir leur foy et leur conscience, estant subjectes à plusieurs changements, il fault que leur parole se diversifie quand et quand : d'où il advient que de mesme chose ils disent tantost gris, tantost jaune, à tel homme d'une sorte, à tel d'une aultre ;

et si par fortune ces hommes rapportent en butin leurs instructions si contraires, que devient cette belle art? oultre ce qu'imprudemment ils se desferrent eulx mesmes si souvent; car quelle memoire leur pourroit suffire à se souvenir de tant de diverses formes qu'ils ont forgees en un mesme subject? J'ay veu plusieurs de mon temps envier la reputation de cette belle sorte de prudence; qui ne veoyent pas que si la reputation y est, l'effect n'y peult estre.

En verité, le mentir est un mauldict vice: nous ne sommes hommes, et nous ne tenons les uns aux aultres, que par la parole. Si nous en cognoissions l'horreur et le poids, nous le poursuivrions à feu, plus justement que d'aultres crimes. Je treuve qu'on s'amuse ordinairement à chastier aux enfants des erreurs innocentes, tresmal à propos, et qu'on les tormente pour des actions temeraires qui n'ont ny impression ny suitte. La menterie seule, et, un peu au dessoubs, l'opiniastreté, me semblent estre celles desquelles on debvroit à toute instance combattre la naissance et le progrez: elles croissent quand et eulx; et depuis qu'on a donné ce fauls train à la langue, c'est merveille combien il est impossible de l'en retirer: par où il advient que nous veoyons des honnestes hommes d'ailleurs, y estre subjects et asservis. J'ay un bon garçon de tailleur à qui je n'ouy jamais dire une verité, non pas quand elle s'offre pour luy servir utilement. Si, comme la verité, le mensonge n'avoit qu'un visage, nous serions en meilleurs termes; car nous prendrions pour certain l'opposé de ce que diroit le

menteur : mais le revers de la verité a cent mille figures et un champ indefiny. Les Pythagoriens font le bien certain et finy, le mal infiny et incertain. Mille routes desvoyent du blanc : une y va. Certes je ne m'asseure pas que je peusse venir à bout de moy, à guarantir un danger evident et extreme par une effrontee et solenne mensonge. Un ancien Pere dict, que nous sommes mieulx en la compaignie d'un chien cogneu, qu'en celle d'un homme duquel le langage nous est incogneu. *Ut externus alieno non sit hominis vice.*[1] Et de combien est le langage fauls moins sociable que le silence !

Le roy François premier se vantoit d'avoir mis au rouet, par ce moyen, Francisque Taverna, ambassadeur de François Sforce, duc de Milan, homme tresfameux en science de parlerie. Cettuy cy avoit esté despesché pour excuser son maistre vers sa majesté, d'un faict de grande consequence, qui estoit tel : Le roy, pour maintenir tousjours quelques intelligences en Italie, d'où il avoit esté dernierement chassé, mesme au duché de Milan, avoit advisé d'y tenir prez du duc un gentilhomme de sa part, ambassadeur par effect, mais par apparence homme privé, qui feist la mine d'y estre pour ses affaires particulieres ; d'autant que le duc, qui dependoit beaucoup plus de l'empereur (lors principalement qu'il estoit en traicté de mariage avec sa niepce, fille du roy de Danemarc, qui est à present douairiere de Lorraine), ne

[1] De sorte que deux hommes de différentes nations ne sont point hommes l'un à l'égard de l'autre.—Pline, *Nat. Hist.*, VII, I.

pouvoit descouvrir avoir aulcune practique et conference avecques nous, sans son grand interest. A cette commission se trouva propre un gentilhomme milannois, escuyer d'escurie chez le roy, nommé Merveille. Cettuy cy, despesché avecques lettres secrettes de creance et instructions d'ambassadeur, et avecques d'aultres lettres de recommandation envers le duc en faveur de ses affaires particulieres, pour le masque et la montre, feut si longtemps auprez du duc, qu'il en veint quelque ressentiment à l'empereur ; qui donna cause à ce qui s'ensuivit aprez, comme nous pensons : ce feut que, soubs couleur de quelque meurtre, voilà le duc qui luy faict trencher la teste de belle nuict, et son procez faict en deux jours. Messire Francisque estant venu, prest d'une longue deduction contrefaicte de cette histoire (car le roy s'en estoit adressé, pour demander raison, à touts les princes de chrestienté et au duc mesme), feut ouy aux affaires du matin ; et ayant estably pour le fondement de sa cause, et dressé à cette fin plusieurs belles apparences du faict : que son maistre n'avoit jamais prins nostre homme que pour gentilhomme privé et sien subject, qui estoit venu faire ses affaires à Milan, et qui n'avoit jamais vescu là sous aultre visage : desadvouant mesme avoir sceu qu'il feust en estat de la maison du roy, ny cogneu de luy, tant s'en fault qu'il le prinst pour ambassadeur : le roy, à son tour, le pressant de diverses objections et demandes, et le chargeant de toutes parts, l'accula enfin sur le poinct de l'execution faicte de nuict et comme à la desrobee ; à quoy le pauvre homme

embarrassé respondit, pour faire l'honneste, que, pour le respect de sa majesté, le duc eust esté bien marry que telle execution se feust faicte de jour. Chascun peult penser comme il feut relevé, s'estant si lourdement couppé, à l'endroict d'un tel nez que celuy du roy François.

Le pape Jule second ayant envoyé un ambassadeur vers le roy d'Angleterre, pour l'animer contre le roy François, l'ambassadeur ayant esté ouy sur sa charge, et le roy d'Angleterre s'estant arresté en sa response aux difficultez qu'il trouvoit à dresser les preparatifs qu'il fauldroit pour combattre un roy si puissant, en alleguant quelques raisons ; l'ambassadeur repliqua mal à propos qu'il les avoit aussi considerees de sa part, et les avoit bien dictes au pape. De cette parole, si esloingnee de sa proposition, qui estoit de le poulser incontinent à la guerre, le roy d'Angleterre print le premier argument de ce qu'il trouva depuis par effect, que cet ambassadeur, de son intention particuliere, pendoit du costé de France ; et, en ayant adverty son maistre, ses biens furent confisquez, et ne teint à gueres qu'il n'en perdist la vie.

III

DE LA PEUR [1]

Obstupui, steteruntque comæ, et vox faucibus hæsit.[2]

Je ne suis pas bon naturaliste (qu'ils disent), et ne sçais gueres par quels ressorts la peur agit en nous ;

[1] Livre I, chapitre xvii.

[2] Je frémis, ma voix meurt, et mes cheveux se dressent.
VIRGILE, trad. par Delille, *Énéide*, II, 774.

mais tant y a que c'est une estrange passion ; et disent les medecins qu'il n'en est aulcune qui emporte plustost nostre jugement hors de sa deue assiette. De vray, j'ay veu beaucoup de gents devenus insensez de peur ; et, au plus rassis, il est certain, pendant que son accez dure, qu'elle engendre de terribles esblouïssements. Je laisse à part le vulgaire, à qui elle represente tantost les bisayeuls sortis du tumbeau enveloppez en leur suaire, tantost des loups-garous, des lutins et des chimeres ; mais parmy les soldats mesmes, où elle debvroit trouver moins de place, combien de fois a elle changé un troupeau de brebis en esquadron de corselets ? [1] des roseaux et des cannes, en gents-darmes et lanciers ? nos amis, en nos ennemis ? et la croix blanche, à la rouge ? Lors que monsieur de Bourbon print Rome, un port'enseigne, qui estoit à la garde du bourg sainct Pierre, feut saisi de tel effroy à la premiere alarme, que, par le trou d'une ruyne, il se jecta, l'enseigne au poing, hors la ville, droict aux ennemis, pensant tirer vers le dedans de la ville ; et à peine enfin, veoyant la troupe de monsieur de Bourbon se renger pour le soustenir, estimant que ce feust une sortie que ceulx de la ville feissent, il se recogneut, et, tournant teste, rentra par ce mesme trou, par lequel il estoit sorty plus de trois cents pas avant en la campaigne. Il n'en adveint pas du tout si heureusement à l'enseigne du capitaine Julle, lors que sainct Paul feut prins sur nous par le comte de Bures et monsieur du Reu ; car, estant si fort

[1] Les *corselets* étaient de petites cuirasses que portaient les piquiers dans les régiments des gardes.

esperdu de frayeur, que de se jecter à tout son enseigne hors de la ville par une canoniere, il feut mis en pieces par les assaillants : et, au mesme siege, feut mesmorable la peur qui serra, saisit et glacea si fort le cœur d'un gentilhomme, qu'il en tumba roide mort par terre, à la bresche, sans aulcune bleceure. Pareille rage poulse par fois toute une multitude : en l'une des rencontres de Germanicus contre les Allemans, deux grosses troupes prinrent, d'effroy, deux routes opposites ; l'une fuyoit d'où l'aultre partoit. Tantost elle nous donne des ailes aux talons, comme aux deux premiers ; tantost elle nous cloue les pieds et les entrave, comme on lit de l'empereur Theophile, lequel, en une battaille qu'il perdit contre les Agarenes, deveint si estonné et si transi qu'il ne pouvoit prendre party de s'enfuyr, *adeo pavor etiam auxilia formidat ;*[1] jusques à ce que Manuel, l'un des principaulx chefs de son armee, l'ayant tirassé et secoué, comme pour l'esveiller d'un profond somme, luy dict : “ Si vous ne me suyvez, je vous tueray ; car il vault mieulx que vous perdiez la vie, que si, estant prisonnier, vous veniez à perdre l'empire.” Lors exprime elle sa derniere force, quand, pour son service, elle nous rejecte à la vaillance, qu'elle a soustraicte à nostre debvoir et à nostre honneur : en la premiere juste battaille que les Romains perdirent contre Hannibal, soubs le consul Sempronius, une troupe de bien dix mille hommes de pied qui print l'espouvante, ne veoyant

[1] Tant la peur s'effraie même de ce qui pourrait lui donner du secours.—Quinte-Curce, III, 11.

ailleurs par où faire passage à sa lascheté, s'alla jecter au travers le gros des ennemis, lequel elle percea d'un merveilleux effort, avec grand meurtre de Carthaginois ; achetant une honteuse fuyte au mesme prix qu'elle eust eu une glorieuse victoire.

C'est de quoy j'ay le plus de peur que la peur : aussi surmonte elle en aigreur touts aultres accidents. Quelle affection peult estre plus aspre et plus juste que celle des amis de Pompeius, qui estoient en son navire, spectateurs de cet horrible massacre ? Si est ce que la peur des voiles aegyptiennes, qui commenceoient à les approcher, l'estouffa de maniere qu'on a remarqué qu'ils ne s'amuserent qu'à haster les mariniers de diligenter et de se sauver à coups d'aviron ; jusques à ce que, arrivez à Tyr, libres de crainte, ils eurent loy de tourner leur pensee à la perte qu'ils venoient de faire, et lascher la bride aux lamentations et aux larmes que cette aultre plus forte passion avoit suspendues.

Tum pavor sapientiam omnem mihi ex animo
expectorat.[1]

Ceulx qui auront esté bien frottez en quelque estour de guerre, touts blecez encores et ensanglantez, on les rameine bien landemein à la charge : mais ceulx qui ont conceu quelque bonne peur des ennemis, vous ne les leur feriez pas seulement regarder en face. Ceulx qui sont en pressante crainte de perdre leur bien, d'estre exilez, d'estre subjuguez, vivent en continuelle angoisse, en

[1] L'effroi, loin de mon cœur, a chassé ma vertu.
Ennius *ap.* Cic., *Tuscul.*, IV, 8.

perdant le boire, le manger, le repos : là où les pauvres, les bannis, les serfs, vivent souvent aussi joyeusement que les aultres. Et tant de gents qui, de l'impatience des poinctures de la peur, se sont pendus, noyez et precipitez, nous ont bien apprins qu'elle est encores plus importune et plus insupportable que la mort.

Les Grecs en recognoissent une aultre espece, qui est oultre l'erreur de nostre discours, venant, disent ils, sans cause apparente et d'une impulsion celeste : des peuples entiers s'en veoyent souvent frappez, et des armees entieres. Telle feut celle qui apporta à Carthage une merveilleuse desolation : on n'y oyoit que cris et voix effrayees ; on veoyoit les habitants sortir de leurs maisons comme à l'alarme, et se charger, blecer et entretuer les uns les aultres, comme si ce feussent ennemis qui veinssent à occuper leur ville ; tout y estoit en desordre et en fureur, jusques à ce que, par oraisons et sacrifices, ils eussent appaisé l'ire des dieux. Ils nomment cela *terreurs paniques.*

IV

DE L'AMITIÉ[1]

. . . Ce que nous appellons ordinairement amis et amitiez, ce ne sont qu'accointances et familiaritez nouees par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos ames s'entretiennent. En

[1] Livre I, chapitre xxvii.

l'amitié de quoy je parle, elles se meslent et confondent l'une en l'aultre d'un meslange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la cousture qui les a joinctes. Si on me presse de dire pourquoy je l'aymoys, je sens que cela ne se peult exprimer qu'en respondant, "Parce que c'estoit luy,[1] parce que c'estoit moy." Il y a, au delà de tout mon discours et de ce que j'en puis dire particulierement, je ne sçais quelle force inexplicable et fatale, mediatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous estre veus, et par des rapports que nous oyions l'un de l'aultre, qui faisoient en nostre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports ; je croys par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embrassions par nos noms : et à nostre premiere rencontre, qui feust par hazard en une grande feste et compaignie de ville, nous nous trouvasmes si prins, si cogneus, si obligez entre nous, que rien dez lors ne nous feut si proche que l'un à l'aultre. Il escrivit une satyre latine excellente, qui est publiee, par laquelle il excuse et explique la precipitation de nostre intelligence si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé (car nous estions touts deux hommes faicts, et luy plus de quelque annee), elle n'avoit point à perdre temps ; et n'avoit à se regler au patron des amitiez molles et regulieres, ausquelles il fault tant de precautions de longue et prealable conversation. Cette cy n'a point d'aultre idee que d'elle mesme, et ne se peult rapporter qu'à soy : ce n'est pas une speciale consideration, ny

[1] Estienne de La Boëtie.

deux, ny trois, ny quatre, ny mille ; c'est je ne sçay quelle quintessence de tout ce meslange, qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille : je dis perdre, à la verité, ne nous reservant rien qui nous feust propre, ny qui feust ou sien, ou mien.

Quand Lelius, en presence des consuls romains, lesquels, aprez la condamnation de Tiberius Gracchus, poursuyvoient touts ceulx qui avoient esté de son intelligence, veint à s'enquerir de Caius Blossius (qui estoit le principal de ses amis), combien il eust voulu faire pour luy, et qu'il eust respondu : "Toutes choses." "Comment toutes choses ? suyvit il : et quoy ! s'il t'eust commandé de mettre le feu en nos temples ?" "Il ne me l'eust jamais commandé," repliqua Blossius. "Mais s'il l'eust faict ?" adjousta Lelius. "J'y eusse obey," respondict il. S'il estoit si parfaictement amy de Gracchus, comme disent les histoires, il n'avoit que faire d'offenser les consuls par cette derniere et hardie confession ; et ne se debvoit despartir de l'asseurance qu'il avoit de la volonté de Gracchus. Mais toutesfois ceulx qui accusent cette response comme seditieuse, n'entendent pas bien ce mystere, et ne presupposent pas, comme il est, qu'il tenoit la volonté de Gracchus en sa manche, et par puissance et par cognoissance : ils estoient plus amis que citoyens, plus amis qu'amis ou qu'ennemis de leur païs, qu'amis d'ambition et de trouble ; s'estants parfaictement commis l'un à l'aultre, ils tenoient parfaictement les resnes de l'inclination l'un de l'aultre : et faictes guider cet harnois par la vertu et

conduicte de la raison, comme aussi est il du tout impossible de l'atteler sans cela, la response de Blossius est telle qu'elle debvoit estre. Si leurs actions se desmancherent, ils n'estoyent ny amis, selon ma mesure, l'un de l'aultre, ny amis à eulx mesmes. Au demourant, cette response ne sonne non plus que feroit la mienne à qui s'enquerroit à moy de cette façon : " Si vostre volonté vous commandoit de tuer vostre fille, la tueriez-vous ? " et que je l'accordasse : car cela ne porte aulcun tesmoignage de consentement à ce faire ; parce que je ne suis point en doubte de ma volonté, et tout aussi peu de celle d'un tel amy. Il n'est pas en la puissance de touts les discours du monde de me desloger de la certitude que j'ay des intentions et jugements du mien : aulcune de ses actions ne me sçauroit estre presentee, quelque visage qu'elle eust, que je n'en trouvasse incontinent le ressort. Nos ames ont charié si uniement ensemble ; elles se sont considerees d'une si ardente affection, et de pareille affection descouvertes jusques au fin fond des entrailles l'une de l'aultre, que non seulement je cognoissois la sienne comme la mienne, mais je me feusse certainement plus volontiers fié à luy de moy, qu'à moy.

Qu'on ne mette pas en ce reng ces aultres amitiez communes ; j'en ay autant de cognoissance qu'un aultre, et des plus parfaictes de leur genre : mais je ne conseille pas qu'on confonde leurs regles ; on s'y tromperoit. Il fault marcher en ces aultres amitiez la bride à la main, avecques prudence et precaution : la liaison n'est pas nouee en maniere

qu'on n'ait aulcunement à s'en desfier. " Aymez le, disoit Chilon, comme ayant quelque jour à le haïr ; haïssez le comme ayant à l'aymer." Ce precepte, qui est si abominable en cette souveraine et maistresse amitié, il est salubre en l'usage des amitiez ordinaires et coustumieres ; à l'endroict desquelles il fault employer le mot qu'Aristote avoit tresfamilier, " O mes amys ! il n'y a nul amy." En ce noble commerce, les offices et les bienfaicts, nourriciers des aultres amitiez, ne meritent pas seulement d'estre mis en compte ; cette confusion si pleine de nos volontez en est cause : car tout ainsi que l'amitié que je me porte ne reçoit point augmentation pour le secours que je me donne au besoing, quoy que dient les stoïciens, et comme je ne me sçais aulcun gré du service que je me foys, aussi l'union de tels amis estant veritablement parfaicte, elle leur faict perdre le sentiment de tels debvoirs, et haïr et chasser d'entre eulx ces mots de division et de difference, bienfaict, obligation, recognoissance, priere, remerciement, et leurs pareils. Tout estant, par effect, commun entre eulx, volontez, pensements, jugements, biens, femmes, enfants, honneur et vie, et leur convenance n'estant qu'une ame en deux corps, selon la trespropre definition d'Aristote, ils ne se peuvent ny prester ny donner rien. Voylà pourquoy les faiseurs de loix, pour honnorer le mariage de quelque imaginaire ressemblance de cette divine liaison, deffendent les donations entre le mary et la femme, voulants inferer par là que tout doibt estre à chascun d'eulx, et qu'ils n'ont rien à diviser et partir ensemble.

Si, en l'amitié de quoy je parle, l'un pouvoit donner à l'aultre, ce seroit celuy qui recevroit le bienfaict qui obligeroit son compaignon: car cherchant l'un et l'aultre, plus que toute aultre chose, de s'entre-bienfaire, celuy qui en preste la matiere et l'occasion est celuy là qui faict le liberal, donnant ce contentement à son amy d'effectuer en son endroict ce qu'il desire le plus. Quand le philosophe Diogenes avoit faulte d'argent, il disoit, Qu'il le redemandoit à ses amis, non qu'il le demandoit. Et pour montrer comment cela se practique par effect, j'en reciteray un ancien exemple singulier. Eudamidas, corinthien, avoit deux amis, Charixenus, sicyonien, et Areteus, corinthien: venant à mourir, estant pauvre, et ses deux amis riches, il feit ainsi son testament: "Je legue à Areteus de nourrir ma mere, et l'entretenir en sa vieillesse: à Charixenus, de marier ma fille, et luy donner le douaire le plus grand qu'il pourra: et au cas que l'un d'eulx vienne à defaillir, je substitue en sa part celuy qui survivra." Ceulx qui premiers vierent ce testament, s'en moquerent; mais ses heritiers en ayants esté advertis l'accepterent avec un singulier contentement: et l'un d'eulx, Charixenus, estant trespassé cinq jours aprez, la substitution estant ouverte en faveur d'Areteus, il nourrit curieusement cette mere; et de cinq talents qu'il avoit en ses biens, il en donna les deux et demy en mariage à une sienne fille unique, et deux et demy pour le mariage de la fille d'Eudamidas, desquelles il feit les nopces en mesme jour.

Cet exemple est bien plein, si une condition en

estoit à dire, qui est la multitude d'amis ; car cette parfaicte amitié de quoy je parle est indivisible : chascun se donne si entier à son amy, qu'il ne luy reste rien à despartir ailleurs ; au rebours, il est marry qu'il ne soit double, triple ou quadruple, et qu'il n'ayt plusieurs ames et plusieurs volontez, pour les conferer toutes à ce subject. Les amitiez communes, on les peult despartir ; on peult aymer en cettuy cy la beaulté ; en cet aultre, la facilité de ses mœurs ; en l'aultre, la liberalité ; en celuy là, la paternité ; en cet aultre, la fraternité ; ainsi du reste : mais cette amitié qui possede l'ame et la regente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle soit double. Si deux en mesme temps demandoient à estre secourus, auquel courriez vous ? S'ils requeroient des offices contraires, quel ordre y trouveriez-vous ? Si l'un commettoit à vostre silence chose qui feust utile à l'aultre de sçavoir, comment vous en desmesleriez vous ? L'unique et principale amitié descoust toutes aultres obligations : le secret que j'ai juré de ne deceler à un aultre, je le puis sans parjure communiquer à celuy qui n'est pas aultre, c'est moy. C'est un assez grand miracle de se doubler ; et n'en cognoissent pas la haulteur ceulx qui parlent de se tripler. Rien n'est extreme, qui a son pareil : et qui presupposera que de deux j'en ayme autant l'un que l'aultre, et qu'ils s'entr'ayment et m'ayment autant que je les ayme, il multiplie en confrairie la chose la plus une et unie, et de quoy une seule est encores la plus rare à trouver au monde. Le demourant de cette histoire convient tresbien à ce que je disois : car Eudamidas

donne pour grace et pour faveur à ses amis de les employer à son besoing ; il les laisse heritiers de cette sienne liberalité, qui consiste à leur mettre en main les moyens de luy bienfaire : et sans doubte la force de l'amitié se montre bien plus richement en son faict qu'en celuy d'Areteus. Somme, ce sont effects inimaginables à qui n'en a gousté, et qui me font honnorer à merveille la response de ce jeune soldat à Cyrus, s'enquerant à luy pour combien il vouldroit donner un cheval par le moyen duquel il venoit de gaigner le prix de la course, et s'il le vouldroit eschanger à un royaume : "Non certes, sire ; mais bien le lairrois je volontiers pour en acquerir un amy, si je trouvois homme digne de telle alliance." Il ne disoit pas mal, "si je trouvois ;" car on treuve facilement des hommes propres à une superficielle accointance : mais en cette cy, en laquelle on negocie du fin fond de son courage, qui ne faict rien de reste, certes il est besoing que tous les ressorts soyent nets et seurs parfaictement.

Aux confederations qui ne tiennent que par un bout, on n'a à pourveoir qu'aux imperfections qui particulierement interessent ce bout là. Il n'importe de quelle religion soit mon medecin, et mon advocat ; cette consideration n'a rien de commun avecques les offices de l'amitié qu'ils me doibvent : et en l'accointance domestique que dressent avecques moy ceulx qui me servent, j'en foys de mesme, et m'enquiers peu d'un laquay s'il est chaste, je cherche s'il est diligent ; et ne crains pas tant un muletier joueur que im-

becille, ny un cuisinier jureur qu'ignorant. Je ne me mesle pas de dire ce qu'il fault faire au monde, d'aultres assez s'en meslent, mais ce que j'y fois.

Mihi sic usus est : tibi, ut opus est facto, face.[1]

A la familiarité de la table j'associe le plaisant, non le prudent ; au lict, la beaulté avant la bonté ; en la societé du discours, la suffisance, veoire sans la preud'hommie : pareillement ailleurs. Tout ainsi que cil qui feut rencontré à chevauchons sur un baston, se jouant avecques ses enfants, pria l'homme qui l'y surprint de n'en rien dire jusques à ce qu'il feust pere luy mesme, estimant que la passion qui luy naistroit lors en l'ame le rendroit juge equitable d'une telle action : je souhaiterois aussi parler à des gents qui eussent essayé ce que je dis ; mais sçachant combien c'est chose esloingnee du commun usage qu'une telle amitié, et combien elle est rare, je ne m'attends pas d'en trouver aulcun bon juge ; car les discours mesmes que l'antiquité nous a laissez sur ce subject, me semblent lasches au prix du sentiment que j'en ay ; et, en ce poinct, les effects surpassent les preceptes mesmes de la philosophie.

Nil ego contulerim jucundo sanus amico.[2]

L'ancien Menander disoit celuy là heureux, qui avoit peu rencontrer seulement l'ombre d'un amy :

[1] C'est ainsi que j'en use ; vous, faites comme vous l'entendrez.—Térence, *Heautont.*, Act I, sc. i, v. 28.

[2] Tant que j'aurai ma raison, je ne trouverai rien de comparable à un tendre ami.—Horace, *Sat.*, I, 5, 44.

il avoit certes raison de le dire, mesme s'il en avoit tasté. Car, à la verité, si je compare tout le reste de ma vie, quoyqu'avecques la grace de Dieu je l'aye passée doulce, aysee, et, sauf la perte d'un tel amy, exempte d'affliction poisante, pleine de tranquillité d'esprit, ayant prins en payement mes commoditez naturelles et originelles, sans en rechercher d'aultres ; si je la compare, dis je, toute, aux quatre annees qu'il m'a esté donné de jouyr de la doulce compaignie et societé de ce personnage, ce n'est que fumee, ce n'est qu'une nuict obscure et ennuyeuse. Depuis le jour que je le perdis,

Quem semper acerbum,
Semper honoratum (sic, di, voluistis !) habebo,[1]

je ne foys que traisner languissant ; et les plaisirs mesmes qui s'offrent à moy, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte : nous estions à moitié de tout ; il me semble que je luy desrobe sa part.

Nec fas esse ulla me voluptate hic frui
Decrevi, tantisper dum ille abest meus particeps.[2]

J'estois desjà si faict et accoustumé à estre deuxiesme partout, qu'il me semble n'estre plus qu'à demy.

[1] Jour fatal que je dois pleurer, que je dois honorer à jamais, puisque telle a été, grands dieux, votre volonté suprême !—Virgile, *Énéide*, V, 49.

[2] Et je ne pense pas qu'aucun plaisir me soit permis, maintenant que je n'ai plus celui avec qui je devais tout partager.—Térence, *Heautont.*, Act I, sc. i, v. 97.

Illam meæ si partem animæ tulit
Maturior vis, quid moror altera?
  Nec carus æque, nec superstes
    Integer. Ille dies utramque
Duxit ruinam.[1] . . .

Il n'est action ou imagination où je ne le treuve à dire; comme si eust il bien faict à moy: car de mesme qu'il me surpassoit d'une distance infinie en toute aultre suffisance et vertu, aussi faisoit il au debvoir de l'amitié.

Quis desiderio sit pudor, aut modus
Tam cari capitis?[2]

  O misero frater adempte mihi!
Omnia tecum una perierunt gaudia nostra,
  Quæ tuus in vita dulcis alebat amor.
Tu mea, tu moriens, fregisti commoda, frater;
  Tecum una tota est nostra sepulta anima:
Cujus ego interitu tota de mente fugavi
  Hæc studia, atque omnes delicias animi.

Alloquar? audiero nunquam tua verba loquentem?
  Nunquam ego te, vita frater amabilior,
Adspiciam posthac? At certe semper amabo.[3]

---

[1] Puisqu'un sort cruel m'a ravi trop tôt cette douce moitié de mon âme, qu'ai-je à faire de l'autre moitié, séparée de celle qui m'était bien plus chère? Le même jour nous a perdus tous deux.—Horace, *Od.*, II, 17, 5.

[2] Puis-je rougir ou cesser de pleurer une tête si chère? Horace, *Od.*, I, 24, 1.

[3] O mon frère! que je suis malheureux de t'avoir perdu! Ta mort a détruit tous nos plaisirs. Avec toi s'est évanoui tout le bonheur que me donnait ta douce amitié! avec toi mon âme est tout entière ensevelie! Depuis que tu n'es plus, j'ai dit adieu aux Muses, à tout ce qui faisait le charme de ma vie! . . . Ne pourrai-je donc plus te parler ni t'entendre? O toi qui m'étais plus cher que la vie, ô mon frère! ne pourrai-je plus te voir? Ah! du moins, je t'aimerai toujours!—Catulle, LXVIII, 20; LXV, 9.

V

CONSIDERATION SUR CICERO[1]

Encores un traict à la comparaison de ces couples. Il se tire des escripts de Cicero et de ce Pline, peu retirant à mon advis aux humeurs de son oncle, infinis tesmoignages de nature oultre mesure ambitieuse ; entre aultres, qu'ils solicitent, au sceu de tout le monde, les historiens de leur temps de ne les oublier en leurs registres : et la fortune, comme par despit, a fait durer jusques à nous la vanité de ces requestes, et pieça faict perdre ces histoires. Mais cecy surpasse toute bassesse de cœur, en personnes de tel reng, d'avoir voulu tirer quelque principale gloire du caquet et de la parlerie, jusques à y employer les lettres privees escriptes à leurs amis ; en maniere que aulcunes ayant failly leur saison pour estre envoyees, ils les font ce neantmoins publier, avecques cette digne excuse, qu'ils n'ont pas voulu perdre leur travail et veillees. Sied il pas bien à deux consuls romains, souverains magistrats de la chose publicque emperiere du monde, d'employer leur loisir à ordonner et fagotter gentiement une belle missive, pour en tirer la reputation de bien entendre le langage de leur nourrice ! Que feroit pis un simple maistre d'eschole qui en gaignast sa vie ? Si les gestes de Xenophon et de Cesar n'eussent de bien loing surpassé leur eloquence, je ne crois pas qu'ils les eussent jamais escripts : ils ont

[1] Livre I, chapitre xxxix.

cherché à recommander, non leur dire, mais leur faire. Et si la perfection du bien parler pouvoit apporter quelque gloire sortable à un grand personnage, certainement Scipion et Lælius n'eussent pas resigné l'honneur de leurs comedies, et toutes les mignardises et delices du langage latin, à un serf africain : car, que cet ouvrage soit leur, sa beaulté et son excellence le maintient assez, et Terence l'advoue luy mesme ; et me feroit on desplaisir de me desloger de cette creance.

C'est une espece de mocquerie et d'injure, de vouloir faire valoir un homme par des qualitez mesadvenantes à son reng, quoyqu'elles soyent aultrement louables, et par les qualitez aussi qui ne doibvent pas estre les siennes principales ; comme qui loueroit un roy d'estre bon peintre ou bon architecte, ou encores bon harquebuzier, ou bon coureur de bague. Ces louanges ne font honneur, si elles ne sont presentees en foule, et à la suitte de celles qui lui sont propres ; à sçavoir de la justice, et de la science de conduire son peuple en paix et en guerre. De cette façon faict honneur à Cyrus l'agriculture, et à Charlemaigne l'eloquence et cognoissance des bonnes lettres. J'ay veu de mon temps, en plus forts termes, des personnages qui tiroient d'escrire et leurs tiltres et leur vocation, desadvouer leur apprentissage, corrompre leur plume, et affecter l'ignorance de qualité si vulgaire, et que nostre peuple tient ne se rencontrer gueres en mains sçavantes, se recommandants par meilleures qualitez. Les compaignons de Demosthenes, en l'ambassade vers Philippus, louoient ce prince

d'estre beau, eloquent et bon beuveur : Demosthenes disoit que c'estoient louanges qui appartenoient mieulx à une femme, à un advocat, à une esponge, qu'à un roy.

> Imperet bellante prior, jacentem
> Lenis in hostem.[1]

Ce n'est pas sa profession de sçavoir ou bien chasser, ou bien danser :

> Orabunt causas alii, cœlique meatus
> Describent radio, et fulgentia sidera dicent ;
> Hic regere imperio populos sciat.[2]

Plutarque dict davantage, que de paroistre si excellent en ces parties moins necessaires, c'est produire contre soy le tesmoignage d'avoir mal dispensé son loisir, et l'estude qui debvoit estre employé à choses plus necessaires et utiles. De façon que Philippus, roy de Macedoine, ayant ouï ce grand Alexandre, son fils, chanter en un festin à l'envy des meilleurs musiciens : " N'as tu pas honte, luy dict il, de chanter si bien ? " Et à ce mesme Philippus, un musicien contre lequel il debattoit de son art : " Ja à Dieu ne plaise, sire, dict il, qu'il t'advienne jamais tant de mal, que tu entendes ces choses là mieulx que moy ! " Un roy doibt pouvoir respondre comme Iphicrates respondit à l'orateur qui le pressoit, en son invective, de cette

[1] Qu'il terrasse l'ennemi qui résiste, qu'il pardonne à l'ennemi terrassé.—Horace, *Carm. sæcul.*, v. 51.

[2] Que d'autres plaident avec éloquence ; que d'autres, armés du compas, mesurent la route des astres : mais lui, qu'il sache gouverner les empires.—Virgile, *Énéide*, VI, 849.

maniere : "Eh bien ! qu'es tu, pour faire tant le brave ? es tu homme d'armes ? es tu archer ? es tu picquier ?" "Je ne suis rien de tout cela ; mais je suis celuy qui sçait commander à touts ceulx là." Et Antisthenes print pour argument de peu de valeur en Ismenias, de quoy on le vantoit d'estre excellent joueur de fleutes.

Je sçais bien, quand j'ois quelqu'un qui s'arreste au langage des *Essais*, que j'aimerois mieulx qu'il s'en teust : ce n'est pas tant eslever les mots, comme desprimer le sens, d'autant plus picquamment que plus obliquement. Si suis je trompé, si gueres d'aultres donnent plus à prendre en la matiere ; et comment que ce soit, mal ou bien, si nul escrivain l'a semee ny gueres plus materielle, ny au moins plus drue en son papier. Pour en renger davantage, je n'en entasse que les testes : que j'y attache leur suitte, je multiplieray plusieurs fois ce volume. Et combien y ay je espandu d'histoires qui ne disent mot, lesquelles qui vouldra esplucher un peu plus curieusement en produira infinis Essais. Ny elles, ny mes allegations, ne servent pas tousjours simplement d'exemple, d'auctorité, ou d'ornement ; je ne les regarde pas seulement par l'usage que j'en tire : elles portent souvent, hors de mon propos, la semence d'une matiere plus riche et plus hardie ; et souvent, à gauche, un ton plus delicat, et pour moy qui n'en veulx en ce lieu exprimer davantage, et pour ceulx qui rencontreront mon air.

. . . Sur ce subject de lettres, je veulx dire ce mot, que c'est un ouvrage auquel mes amis tiennent que je puis quelque chose : et eusse prins plus volontiers

cette forme à publier mes verves, si j'eusse eu à qui parler. Il me falloit, comme je l'ay eu aultrefois, un certain commerce qui m'attirast, qui me soustinst et souslevast ; car de negocier au vent comme d'aultres, je ne sçaurois que de songe ; ny forger de vains noms à entretenir en chose serieuse : ennemy juré de toute espece de falsification. J'eusse esté plus attentif et plus seur, ayant une addresse forte et amie, que regardant les divers visages d'un peuple : et suis deceu s'il ne m'eust mieulx succedé. J'ay naturellement un style comique et privé ; mais c'est d'une forme mienne, inepte aux negociations publicques, comme en toutes façons est mon langage, trop serré, desordonné, coupé, particulier : et ne m'entends pas en lettres cerimonieuses, qui n'ont aultre substance que d'une belle enfileure de paroles courtoises. Je n'ay ny la faculté ny le goust de ces longues offres d'affection et de service : je n'en crois pas tant, et me desplaist d'en dire gueres oultre ce que j'en crois. C'est bien loing de l'usage present ; car il ne feut jamais si abjecte et servile prostitution de presentations : la Vie, l'Ame, Devotion, Adoration, Serf, Esclave, tous ces mots y courent si vulgairement, que, quand ils veulent faire sentir une plus expresse volonté et plus respectueuse, ils n'ont plus de maniere pour l'exprimer.

Je hais à mort de sentir le flatteur : qui faict que je me jecte naturellement à un parler sec, rond et crud, qui tire, à qui ne me cognoist d'ailleurs, un peu vers le desdaigneux. J'honore le plus ceulx que j'honore le moins ; et où mon ame marche d'une

grande alaigresse, j'oublie les pas de la contenance ; et m'offre maigrement et fierement à ceulx à qui je suis, et me presente moins à qui je me suis le plus donné : il me semble qu'ils le doibvent lire en mon cœur, et que l'expression de mes paroles faict tort à ma conception. A bienveigner, à prendre congé, à remercier, à saluer, à presenter mon service, et tels compliments verbeux des loix cerimonieuses de nostre civilité, je ne cognois personne si sottement sterile de langage que moy : et n'ay jamais esté employé à faire des lettres de faveur et recommandation, que celuy pour qui c'estoit n'ayt trouvees seches et lasches. Ce sont grands imprimeurs de lettres que les Italiens ; j'en ay, ce crois je, cent divers volumes : celles de Annibale Caro me semblent les meilleures. Si tout le papier que j'ay aultrefois barbouillé pour les dames estoit en nature, lorsque ma main estoit veritablement emportee par ma passion, il s'en trouveroit à l'adventure quelque page digne d'estre communiquee à la jeunesse oysifve, embabouinee de cette fureur. J'escris mes lettres tousjours en poste, et si precipiteusement, que, quoyque je peigne insupportablement mal, j'ayme mieulx escrire de ma main que d'y en employer une aultre ; car je n'en treuve point qui me puisse suyvre, et ne les transcris jamais. J'ay accoustumé les grands qui me cognoissent à y supporter des litures et des trasseures, et un papier sans plieure et sans marge. Celles qui me coustent le plus sont celles qui valent le moins : depuis que je les traisne, c'est signe que je n'y suis pas. Je commence volontiers sans project ; le premier

traict produict le second. Les lettres de ce temps sont plus en bordures et prefaces, qu'en matiere. Comme j'ayme mieulx composer deux lettres que d'en clore et plier une, et resigne tousjours cette commission à quelque aultre : de mesme, quand la matiere est achevee, je donnerois volontiers à quelqu'un la charge d'y adjouster ces longues harangues, offres et prieres que nous logeons sur la fin ; et desire que quelque nouvel usage nous en descharge, comme aussi de les inscrire d'une legende de qualitez et tiltres ; pour ausquels ne broncher j'ay maintesfois laissé d'escrire, et notamment à gents de justice et de finance : tant d'innovations d'offices, une si difficile dispensation et ordonnance de divers noms d'honneur, lesquels, estants si cherement achetez, ne peuvent estre eschangez ou oubliez sans offense. Je treuve pareillement de mauvaise grace d'en charger le front et inscription des livres que nous faisons imprimer.

VI

QUE LE GOUST DES BIENS ET DES MAULX DESPEND, EN BONNE PARTIE, DE L'OPINION QUE NOUS EN AVONS [1]

. . . Que nostre opinion donne prix aux choses, il se veoid par celles en grand nombre ausquelles nous ne regardons pas seulement pour les estimer, ains à nous ; et ne considerons ny leurs qualitez ny leurs utilitez, mais seulement nostre coust à les recouvrer,

[1] Livre I, chapitre xl.

comme si c'estoit quelque piece de leur substance ; et appellons valeur en elles, non ce qu'elles apportent, mais ce que nous y apportons. Sur quoy je m'advise que nous sommes grands mesnagiers de nostre mise : selon qu'elle poise, elle sert ; de ce mesme qu'elle poise. Nostre opinion ne la laisse jamais courir à fauls fret ; l'achat donne tiltre au diamant ; et la difficulté, à la vertu ; et la douleur, à la devotion ; et l'aspreté, à la medecine ; tel, pour arriver à la pauvreté, jecta ses escus en cette mesme mer, que tant d'aultres fouillent de toutes parts pour y pescher des richesses. Epicurus dict que "l'estre riche n'est pas soulagement, mais changement, d'affaires." De vray, ce n'est pas la disette, c'est plustost l'abondance, qui produict l'avarice. Je veulx dire mon experience autour de ce subject.

J'ai vescu en trois sortes de conditions depuis estre sorti de l'enfance. Le premier temps, qui a duré prez de vingt annees, je le passay n'ayant aultres moyens que fortuits, et despendant de l'ordonnance et secours d'aultruy, sans estat certain et sans prescription. Ma despense se faisoit d'autant plus alaigrement et avecques moins de soing, qu'elle estoit toute en la temerité de la fortune. Je ne feus jamais mieulx. Il ne m'est oncques advenu de trouver la bourse de mes amis close ; m'estant enjoinct, au delà de toute aultre necessité, la necessité de ne faillir au terme que j'avois prins à m'acquitter, lequel ils m'ont mille fois alongé, veoyant l'effort que je me faisois pour leur satisfaire : en maniere que j'en rendois ma loyauté mesnagiere,

et aulcunement piperesse. Je sens naturellement quelque volupté à payer ; comme si je deschargeois mes espaules d'un ennuyeux poids, et de cette image de servitude ; aussi qu'il y a quelque contentement qui me chatouille à faire une action juste et contenter aultruy. J'excepte les payements où il fault venir à marchander et compter ; car, si je ne treuve à qui en commettre la charge, je les esloingne honteusement et injurieusement, tant que je puis, de peur de cette altercation, à laquelle et mon humeur et ma forme de parler est du tout incompatible. Il n'est rien que je haïsse comme à marchander : c'est un pur commerce de trichoterie et d'impudence ; aprez une heure de debat et de barguignage, l'un et l'aultre abandonne sa parole et ses serments pour cinq sous d'amendement. Et si empruntois avecques desadvantage : car n'ayant point le cœur de requerir en presence, j'en renvoyois le hazard sur le papier ; qui ne faict gueres d'efforts, et qui preste grandement la main au refuser. Je me remettois de la conduicte de mon besoing plus gayement aux astres et plus librement, que je n'ay faict depuis à ma providence et à mon sens. La pluspart des mesnagiers estiment horrible de vivre ainsin en incertitude, et ne s'advisent pas, premierement, que la pluspart du monde vit ainsi : combien d'honnestes hommes ont rejecté tout leur certain à l'abandon, et le font touts les jours, pour chercher le vent de la faveur des roys et de la fortune ! Cesar s'endebta d'un million d'or, oultre son vaillant, pour devenir Cesar : et combien de marchands commencent leur traficque par la

vente de leur metairie, qu'ils envoyent aux Indes,

Tot per impotentia freta ![1]

En une si grande siccité de devotion, nous avons mille et mille colleges qui la passent commodement, attendants touts les jours de la liberalité du ciel ce qu'il fault à eulx disner. Secondement, ils ne s'advisent pas que cette certitude, sur laquelle ils se fondent, n'est gueres moins incertaine et hazardeuse que le hazard mesme. Je veois d'aussi prez la misere au delà de deux mille escus de rente, que si elle estoit tout contre moy : car, oultre ce que le sort a de quoy ouvrir cent bresches à la pauvreté au travers de nos richesses, n'y ayant souvent nul moyen entre la supreme et infime fortune,

Fortuna vitrea est : tum, quum splendet, frangitur,[2]

et envoyer cul sur poincte toutes nos deffenses et levees, je treuve que, par diverses causes, l'indigence se veoid autant ordinairement logee chez ceulx qui ont des biens que chez ceulx qui n'en ont point ; et qu'à l'adventure est elle aulcunement moins incommode, quand elle est seule, que quand elle se rencontre en compaignie des richesses. Elles viennent plus de l'ordre que de la recepte ; *faber est suæ quisque fortunæ*[3] : et me semble plus miserable un riche malaysé, necessiteux, affaireux, que celuy qui

1 A travers tant de mers orageuses.—Catulle, IV, 18.

2 *Ex Mim. P. Syri.*

Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

3 Chacun est l'artisan de sa fortune.—Salluste, *de Rep. ordin.*, I, 1.

est simplement pauvre. *In divitiis inopes, quod genus egestatis gravissimum est.*[1] Les plus grands princes et plus riches sont, par pauvreté et disette, poulsez ordinairement à l'extreme necessité ; car en est il de plus extreme, que d'en devenir tyrans et injustes usurpateurs des biens de leurs subjects ?

Ma seconde forme, ç'a esté d'avoir de l'argent : à quoy m'estant prins, j'en feis bientost des reserves notables, selon ma condition ; n'estimant pas que ce feust avoir, sinon autant qu'on possede oultre sa despense ordinaire, ny qu'on se puisse fier du bien qui est encores en esperance de recepte, pour claire qu'elle soit. Car, quoy ! disois je, si j'estois surprins d'un tel ou d'un tel accident ? Et à la suitte de ces vaines et vicieuses imaginations, j'allois faisant l'ingenieux à pourveoir, par cette superflue reserve, à touts inconvenients : et sçavois encores respondre, à celuy qui m'alleguoit que le nombre des inconvenients estoit trop infiny, Que si ce n'estoit à touts, c'estoit à aulcuns et plusieurs. Cela ne se passoit pas sans penible solicitude : j'en faisois un secret ; et moy, qui ose tant dire de moy, ne parlois de mon argent qu'en mensonge, comme font les aultres qui s'appauvrissent riches, s'enrichissent pauvres, et dispensent leur conscience de jamais tesmoigner sincerement de ce qu'ils ont : ridicule et honteuse prudence ! Allois je en voyage ? il ne me sembloit estre jamais suffisamment pourveu ; et plus je m'estois chargé de monnoye, plus aussi je m'estois chargé de crainte, tantost de la seureté des

[1] L'indigence au sein des richesses est la plus à plaindre. —Sénèque, *Epist.* 74.

chemins, tantost de la fidelité de ceulx qui conduisoient mon bagage, duquel, comme d'aultres que je cognois, je ne m'asseurois jamais assez si je ne l'avois devant mes yeulx. Laissois je ma boiste chez moy ? combien de souspeçons et pensements espineux, et, qui pis est, incommunicables ! j'avois tousjours l'esprit de ce costé. Tout compté, il y a plus de peine à garder l'argent qu'à l'acquerir. Si je n'en faisois du tout tant que j'en dis, au moins il me coustoit à m'empescher de le faire. De commodité, j'en tirois peu ou rien : pour avoir plus de moyens de despense, elle ne m'en poisoit pas moins ; car, comme disoit Bion, " Autant se fasche le chevelu comme le chauve, qu'on luy arrache le poil : " et, depuis que vous estes accoustumé et avez planté vostre fantasie sur certain monceau, il n'est plus à vostre service ; vous n'oseriez l'escorner ; c'est un bastiment qui, comme il vous semble, croulera tout si vous y touchez ; il fault que la necessité vous prenne à la gorge pour l'entamer : et auparavant j'engageois mes hardes et vendois un cheval, avecques bien moins de contraincte et moins envy, que lors je ne faisois bresche à cette bourse favorie que je tenois à part. Mais le dangier estoit que malayseement peult on establir bornes certaines à ce desir (elles sont difficiles à trouver ez choses qu'on croit bonnes), et arrester un poinct à l'espargne : on va tousjours grossissant cet amas, et l'augmentant d'un nombre à aultre, jusques à se priver vilainement de la jouïssance de ses propres biens, et l'establir toute en la garde, et n'en user point. Selon cette espece d'usage, ce sont les plus riches

gents du monde ceulx qui ont charge de la garde des portes et murs d'une bonne ville. Tout homme pecunieux est avaricieux, à mon gré. Platon renge ainsi les biens corporels ou humains : la santé, la beaulté, la force, la richesse : et la richesse, dict il, n'est pas aveugle, mais tresclairvoyante, quand elle est illuminee par la prudence. Dionysius le fils eut bonne grace : on l'advertit que l'un de ses Syracusains avoit caché dans terre un thresor ; il luy manda de le luy apporter ; ce qu'il feit, s'en reservant à la desrobbee quelque partie, avecques laquelle il s'en alla en une aultre ville, où, ayant perdu cet appetit de thesauriser, il se meit à vivre plus liberalement : ce qu'entendant, Dionysius lui feit rendre le demourant de son thresor, disant que, puisqu'il avoit apprins à en sçavoir user, il le luy rendoit volontiers.

Je feus quelques annees en ce poinct : je ne sçais quel bon daimon m'en jecta hors tresutilement, comme le Syracusain, et m'envoya toute cette conserve à l'abandon ; le plaisir de certain voyage de grande despense ayant mis au pied cette sotte imagination : par où je suis retumbé à une tierce sorte de vie (je dis ce que j'en sens), certes plus plaisante beaucoup, et plus reglee ; c'est que je foys courir ma despense quand et quand ma recepte ; tantost l'une devance, tantost l'aultre, mais c'est de peu qu'elles s'abandonnent. Je vis du jour à la journee, et me contente d'avoir de quoy suffire aux besoings presents et ordinaires : aux extraordinaires, toutes les provisions du monde n'y sçauroient suffire. Et est folie de s'attendre que fortune elle mesme nous arme jamais suffisamment contre soy : c'est de nos

armes qu'il la fault combattre ; les fortuites nous trahiront au bon du faict. Si j'amasse, ce n'est que pour l'esperance de quelque voisine emploite, non pour acheter des terres, de quoy je n'ay que faire, mais pour acheter du plaisir. *Non esse cupidum, pecunia est ; non esse emacem, vectigal est.*[1] Je n'ay ny gueres peur que bien me faille, ny nul desir qu'il augmente : *divitiarum fructus est in copia ; copiam declarat satietas*[2] : et me gratifie singulierement que cette correction me soit arrivee en un aage naturellement enclin à l'avarice, et que je me veoye desfaict de cette folie si commune aux vieux, et la plus ridicule de toutes les humaines folies.

Feraulez, qui avoit passé par les deux fortunes, et trouvé que l'accroist de chevance n'estoit pas accroist d'appetit au boire, manger, dormir ; et qui, d'aultre part, sentoit poiser sur ses espaules l'importunité de l'œconomie, ainsi qu'elle faict à moy, delibera de contenter un jeune homme pauvre, son fidele amy, abboyant aprez les richesses ; et luy feit present de toutes les siennes, grandes et excessives, et de celles encores qu'il estoit en train d'accumuler touts les jours par la liberalité de Cyrus son bon maistre, et par la guerre ; moyennant qu'il prinst la charge de l'entretenir et nourrir honnestement comme son

[1] C'est être riche que de n'être pas avide de richesses ; c'est un revenu que de n'avoir pas la passion d'acheter. —Cicéron, *Paradox.*, VI, 3.

[2] Le fruit des richesses est dans l'abondance ; et la preuve de l'abondance, c'est le contentement.—Cicéron, *Paradox.*, VI, 2.

hoste et son amy. Ils vescurent ainsi depuis tres-heureusement, et egualement contents du changement de leur condition.

Voylà un tour que j'imiterois de grand courage : et loue grandement la fortune d'un vieil prelat que je veois s'estre si purement demis de sa bourse, de sa recepte et de sa mise, tantost à un serviteur choisi, tantost à un aultre, qu'il a coulé un long espace d'annees autant ignorant cette sorte d'affaires de son mesnage comme un estrangier. La fiance de la bonté d'aultruy est un non legier tesmoignage de la bonté propre ; partant la favorise Dieu volontiers. Et pour son regard, je ne veois point d'ordre de maison ny plus dignement ny plus constamment conduict que le sien. Heureux qui ayt reglé à si juste mesure son besoing, que ses richesses y puissent suffire sans son soing et empeschement, et sans que leur dispensation ou assemblage interrompe d'aultres occupations qu'il suyt, plus convenables, plus tranquilles, et selon son cœur !

L'aysance donc et l'indigence despendent de l'opinion d'un chascun ; et non plus la richesse que la gloire, que la santé, n'ont qu'autant de beaulté, et de plaisir, que leur en preste celuy qui les possede. Chascun est bien ou mal, selon qu'il s'en treuve : non de qui on le croid, mais qui le croid de soy, est content, et en cela seul la creance se donne essence et verité. La fortune ne nous faict ny bien ny mal ; elle nous en offre seulement la matiere et la semence : laquelle nostre ame, plus puissante qu'elle, tourne et applique comme il luy plaist ; seule cause et mais

tresse de sa condition heureuse ou malheureuse. Les accessions externes prennent saveur et couleur de l'interne constitution : comme les accoustrements nous eschauffent, non de leur chaleur, mais de la nostre, laquelle ils sont propres à couver et nourrir ; qui en abrieroit un corps froid, il en tireroit mesme service pour la froideur : ainsi se conserve la neige et la glace. Certes, tout en la maniere qu'à un faineant l'estude sert de torment ; à un yvrongne, l'abstinence du vin ; la frugalité est supplice au luxurieux ; et l'exercice, gehenne à un homme delicat et oysif : ainsin est il du reste. Les choses ne sont pas si douloureuses ny difficiles d'elles mesmes ; mais nostre foiblesse et lascheté les faict telles. Pour juger des choses grandes et haultes, il fault une ame de mesme ; aultrement nous leur attribuons le vice qui est le nostre : un aviron droict semble courbe en l'eau ; il n'importe pas seulement qu'on veoye la chose, mais comment on la veoid.

Or sus, pourquoy, de tant de discours qui persuadent diversement les hommes de mespriser la mort et de porter la douleur, n'en trouvons nous quelqu'un qui face pour nous ? et de tant d'especes d'imaginations qui l'ont persuadé à aultruy, que chascun n'en applique il à soy une, le plus selon son humeur ? S'il ne peult digerer la drogue forte et abstersive pour desraciner le mal, au moins qu'il la prenne lenitive pour le soulager. *Opinio est quædam effeminata ac levis, nec in dolore magis, quam eadem in voluptate : qua quum liquescimus fluimusque mollitia, apis aculeum sine clamore ferre*

non possumus. . . . Totum in eo est, ut tibi imperes.[1] Au demourant, on n'eschappe pas à la philosophie, pour faire valoir oultre mesure l'aspreté des douleurs et l'humaine foiblesse ; car on la contrainct de se rejecter à ces invincibles repliques : "S'il est mauvais de vivre en necessité, au moins de vivre en necessité il n'est aucune necessité." "Nul n'est mal longtemps, qu'à sa faulte." Qui n'a le cœur de souffrir ny la mort ny la vie ; qui ne veult ny resister ny fuyr : que luy feroit on ?

VII

DE L'EXERCITATION [2]

Il est malaysé que le discours et l'instruction, encores que nostre creance s'y applique volontiers, soient assez puissantes pour nous acheminer jusques à l'action, si, oultre cela, nous n'exerceons et formons nostre ame par experience au train auquel nous la voulons renger : aultrement, quand elle sera au propre des effects, elle s'y trouvera sans doubte empeschee. Voylà pourquoy, parmy les philosophes, ceulx qui ont voulu attaindre à quelque plus grande excellence ne se sont pas contentez d'attendre à couvert et en repos les rigueurs de la fortune, de peur qu'elle ne les surprinst inexperimentez et nouveaux au combat ; ains ils luy sont allez au devant, et se sont jectez, à escient, à la preuve des difficultez :

[1] Par la douleur, comme par le plaisir, nos âmes s'amollissent ; elles n'ont plus rien de mâle ni de solide, et une piqûre d'abeille nous arrache des cris. . . . Tout consiste à savoir se commander.—Cic., *Tusc.*, *Quæst.*, II, 22.

[2] Livre II, chapitre vi.

les uns en ont abandonné les richesses, pour s'exercer à une pauvreté volontaire ; les aultres ont recherché le labeur et une austerité de vie penible, pour se durcir au mal et au travail ; d'aultres se sont privez des parties du corps les plus cheres, comme de la veue, de peur que leur service, trop plaisant et trop mol, ne relaschast et n'attendrist la fermeté de leur ame.

Mais à mourir, qui est la plus grande besongne que nous ayons à faire, l'exercitation ne nous y peult ayder. On se peult, par usage et par experience, fortifier contre les douleurs, la honte, l'indigence, et tels aultres accidents : mais, quant à la mort, nous ne la pouvons essayer qu'une fois ; nous y sommes touts apprentis quand nous y venons.

Il s'est trouvé anciennement des hommes si excellents mesnagiers du temps, qu'ils ont essayé, en la mort mesme, de la gouster et savourer, et ont bandé leur esprit pour veoir que c'estoit de ce passage ; toutesfois ils ne sont pas revenus nous en dire des nouvelles :

Nemo expergitus exstat,
Frigida quem semel est vitai pausa sequuta.[1]

Canius Julius, noble romain, de vertu et de fermeté singuliere, ayant esté condamné à la mort par ce maraud de Caligula ; oultre plusieurs merveilleuses preuves qu'il donna de sa resolution, comme il estoit sur le poinct de souffrir la main du bourreau, un philosophe, son amy, luy demanda : " Eh bien, Canius ! en quelle demarche est à cette heure

[1] On ne se réveille jamais, dès qu'une fois on a senti le froid repos de la mort.—Lucrèce, III, 942.

vostre ame ? que faict elle ? en quels pensements estes vous ? " " Je pensois, lui respondict il, à me tenir prest et bandé de toute ma force, pour veoir si, en cet instant de la mort, si court et si brief, je pourray appercevoir quelque deslogement de l'ame, et si elle aura quelque ressentiment de son yssue ; pour, si j'en apprends quelque chose, en revenir donner aprez, si je le puis, advertissement à mes amis." Cettuy ci philosophe, non seulement jusqu'à la mort, mais en la mort mesme. Quelle asseurance estoit ce, et quelle fierté de courage, de vouloir que sa mort luy servist de leçon, et avoir loisir de penser ailleurs en un si grand affaire !

Jus hoc animi morientis habebat.[1]

Il me semble toutesfois qu'il y a quelque façon de nous apprivoiser à elle, et de l'essayer aulcunement. Nous en pouvons avoir experience, sinon entiere et parfaicte, au moins telle qu'elle ne soit pas inutile, et qui nous rende plus fortifiez et asseurez : si nous ne la pouvons joindre, nous la pouvons approcher, nous la pouvons recognoistre ; et si nous ne donnons jusques à son fort, au moins verrons nous et en practiquerons les advenues. Ce n'est pas sans raison qu'on nous faict regarder à nostre sommeil mesme, pour la ressemblance qu'il a de la mort : combien facilement nous passons du veiller au dormir ! avecques combien peu d'interest nous perdons la cognoissance de la lumiere et de nous ! A l'adventure pourroit sembler inutile et contre nature la faculté du sommeil, qui nous prive de

[1] Tant il exerçait d'empire sur son âme, à l'heure même de la mort !—Lucain, VIII, 636.

toute action et de tout sentiment, n'estoit que par ce moyen nature nous instruict qu'elle nous a pareillement faicts pour mourir que pour vivre ; et, dez la vie, nous presente l'eternel estat qu'elle nous garde aprez icelle, pour nous y accoustumer et nous en oster la crainte. Mais ceulx qui sont tumbez par quelque violent accident en defaillance de cœur, et qui y ont perdu touts sentiments, ceulx là, à mon advis, ont esté bien prez de veoir son vray et naturel visage : car, quant à l'instant et au poinct du passage, il n'est pas à craindre qu'il porte avecques soy aulcun travail ou desplaisir, d'autant que nous ne pouvons avoir nul sentiment sans loisir ; nos souffrances ont besoing de temps, qui est si court et si precipité en la mort, qu'il fault necessairement qu'elle soit insensible. Ce sont les approches que nous avons à craindre ; et celles là peuvent tumber en experience.

Plusieurs choses nous semblent plus grandes par imagination que par effect : j'ay passé une bonne partie de mon aage en une parfaicte et entiere santé ; je dis non seulement entiere, mais encores alaigre et bouillante ; cet estat, plein de verdeur et de feste, me faisoit trouver si horrible la consideration des maladies, que, quand je suis venu à les experimenter, j'ay trouvé leurs poinctures molles et lasches au prix de ma crainte. Voicy que j'espreuve touts les jours : suis je à couvert chauldement, dans une bonne salle, pendant qu'il se passe une nuict orageuse et tempestueuse, je m'estonne et m'afflige pour ceulx qui sont lors en campaigne : y suis je moy mesme, je ne desire pas seulement

d'estre ailleurs. Cela seul, d'estre tousjours enfermé dans une chambre, me sembloit insupportable : je feus incontinent dressé à y estre une semaine et un mois, plein d'esmotion, d'alteration et de foiblesse ; et ay trouvé que, lors de ma santé, je plaignois les malades beaucoup plus que je ne me treuve à plaindre moy mesme, quand j'en suis ; et que la force de mon apprehension encherissoit prez de moitié l'essence et verité de la chose. J'espere qu'il m'en adviendra de mesme de la mort, et qu'elle ne vault pas la peine que je prends à tant d'apprests que je dresse et tant de secours que j'appelle et assemble pour en soustenir l'effort. Mais, à toutes adventures, nous ne pouvons nous donner trop d'advantage.

Pendant nos troisiesmes troubles, ou deuxiesmes (il ne me souvient pas bien de cela), m'estant allé un jour promener à une lieue de chez moy, qui suis assis dans le moïau de tout le trouble des guerres civiles de France ; estimant estre en toute seureté, et si voisin de ma retraicte, que je n'avois point besoing de meilleur equipage, j'avois prins un cheval bien aysé, mais non gueres ferme. A mon retour, une occasion soubdaine s'estant presentee de m'ayder de ce cheval à un service qui n'estoit pas bien de son usage, un de mes gents, grand et fort, monté sur un puissant roussin qui avoit une bouche desesperee, frais au demourant et vigoreux, pour faire le hardy et devancer ses compaignons, veint à le poulser à toute bride droict dans ma route, et fondre comme un colosse sur le petit homme et petit cheval, et le fouldroyer de sa roideur et de sa

pesanteur, nous envoyant l'un et l'aultre les pieds contremont : si que voylà le cheval abbattu et couché tout estourdy ; moy, dix ou douze pas au delà, estendu à la renverse, le visage tout meurtry et tout escorché, mon espee, que j'avois à la main, à plus de dix pas au delà, ma ceincture en pieces, n'ayant ny mouvement ny sentiment non plus qu'une souche. C'est le seul esvanouïssement que j'aye senty jusques à cette heure. Ceulx qui estoient avecques moy, aprez avoir essayé, par touts les moyens qu'ils peurent, de me faire revenir, me tenants pour mort, me prindrent entre leurs bras, et m'emportoient avecques beaucoup de difficulté en ma maison, qui estoit loing de là environ une demy lieue françoise. Sur le chemin, et aprez avoir esté plus de deux grosses heures tenu pour trespassé, je commenceay à me mouvoir et respirer ; car il estoit tumbé si grande abondance de sang dans mon estomach, que, pour l'en descharger, nature eut besoing de ressusciter ses forces. On me dressa sur mes pieds, où je rendis un plein seau de bouillons de sang pur ; et plusieurs fois, par le chemin, il m'en fallut faire de mesme. Par là, je commenceay à reprendre un peu de vie ; mais ce feut par les menus, et par un si long traict de temps, que mes premiers sentiments estoient beaucoup plus approchants de la mort que de la vie :

> Perchè, dubbiosa ancor del suo ritorno,
> Non s'assicura attonita la mente.[1]

---

[1] Car l'âme abattue, encore incertaine de son retour, ne peut se raffermir.—Torq. Tasso, *Gerus. liberata*, canto XII, stanza 74.

Cette recordation, que j'en ay fort empreinte en mon ame, me representant son visage et son idee si prez du naturel, me concilie aulcunement à elle. Quand je commenceay à y veoir, ce feut d'une veue si trouble, si foible et si morte, que je ne discernois encores rien que la lumiere,

Come quei ch' or apre, or chiude
Gli occhi, mezzo tra'l sonno e l'esser desto.[1]

Quant aux functions de l'ame, elles naissoient avecques mesme progrez que celles du corps. Je me veis tout sanglant ; car mon pourpoinct estoit taché partout du sang que j'avois rendu. La premiere pensee qui me veint, ce feut que j'avois une harquebusade en la teste : de vray, en mesme temps, il s'en tiroit plusieurs autour de nous. Il me sembloit que ma vie ne me tenoit plus qu'au bout des levres ; je fermois les yeulx pour ayder, ce me sembloit, à la poulser hors, et prenois plaisir à m'alanguir et à me laisser aller. C'estoit une imagination qui ne faisoit que nager superficiellement en mon ame, aussi tendre et aussi foible que tout le reste ; mais à la verité non seulement exempte de desplaisir, ains meslee à cette doulceur que sentent ceulx qui se laissent glisser au sommeil.

Je crois que c'est ce mesme estat où se treuvent ceulx qu'on veoid defaillants de foiblesse en l'agonie de la mort ; et tiens que nous les plaignons sans cause, estimants qu'ils soyent agitez de griefves douleurs, ou qu'ils ayent l'ame pressee de cogita-

[1] Comme un homme qui, moitié endormi et moitié éveillé, tantôt ouvre et tantôt ferme les yeux.—Torq. Tasso, *Gerus. liberata*, canto VIII, stanza 26.

tions penibles. C'a esté tousjours mon advis, contre l'opinion de plusieurs, et mesme d'Estienne de La Boëtie, que ceulx que nous veoyons ainsi renversez et assopis aux approches de leur fin, ou accablez de la longueur du mal, ou par accident d'une apoplexie, ou mal caducque,

> Vi morbi sæpe coactus
> Ante oculos aliquis nostros, ut fulminis ictu,
> Concidit, et spumas agit ; ingemit, et fremit artus ;
> Desipit, extentat nervos, torquetur, anhelat,
> Inconstanter et in jactando membra fatigat,[1]

ou blecez en la teste, que nous oyons rommeller et rendre par fois des souspirs trenchants, quoyque nous en tirons aulcuns signes par où il semble qu'il leur reste encores de la cognoissance, et quelques mouvements que nous leur veoyons faire du corps ; j'ay tousjours pensé, dis je, qu'ils avoient et l'ame et le corps ensepveli et endormi,

> Vivit, et est vitæ nescius ipse suæ ;[2]

et ne pouvois croire qu'à un si grand estonnement de membres, et si grande defaillance des sens, l'ame peust maintenir aulcune force au dedans pour se recognoistre ; et que par ainsin ils n'avoient aulcun discours qui les tormentast, et qui leur peust faire juger et sentir la misere de leur condition ; et que, par consequent, ils n'estoient pas fort à plaindre.

[1] Souvent un malheureux, attaqué d'un mal subit, tombe tout à coup à vos pieds, comme frappé de la foudre ; sa bouche écume, sa poitrine gémit, ses membres palpitent. Hors de lui, il se roidit, il se débat, il respire à peine ; il se roule et s'agite en tous sens.—Lucrèce, III, 485.

[2] Il vit, mais sans savoir s'il jouit de la vie.—Ovide, *Trist.* I, 3, 12.

Je n'imagine aulcun estat pour moy si insupportable et horrible, que d'avoir l'ame vifve et affligee, sans moyen de se declarer ; comme je dirois de ceulx qu'on envoie au supplice, leur ayant coupé la langue (si ce n'estoit qu'en cette sorte de mort, la plus muette me semble la mieulx seante, si elle est accompaignee d'un ferme visage et grave) ; et comme ces miserables prisonniers qui tumbent ez mains des vilains bourreaux soldats de ce temps, desquels ils sont tormentez de toute espece de cruel traictement, pour les contraindre à quelque rançon excessifve et impossible ; tenus ce pendant en condition et en lieu où ils n'ont moyen quelconque d'expression et signification de leurs pensees et de leur misere. Les poëtes ont feinct quelques dieux favorables à la delivrance de ceulx qui traisnoient ainsin une mort languissante ;

Hunc ego Diti
Sacrum jussa fero, teque isto corpore solvo ; [1]

et les voix et responses courtes et descousues qu'on leur arrache quelquesfois, à force de crier autour de leurs aureilles et de les tempester, ou des mouvements qui semblent avoir quelque consentement à ce qu'on leur demande, ce n'est pas tesmoignage qu'ils vivent pourtant, au moins une vie entiere. Il nous advient ainsi sur le begueyement du sommeil, avant qu'il nous ayt du tout saisis, de sentir comme en songe ce qui se faict autour de nous, et suyvre les voix, d'une ouïe trouble et incertaine qui semble

[1] J'exécute, dit Iris, l'ordre que j'ai reçu ; j'enlève cette âme dévouée au dieu des enfers, et je brise ses chaines mortelles.—Virgile, *Énéide*, IV, 702.

ne donner qu'aux bords de l'ame ; et faisons des responses, à la suitte des dernieres paroles qu'on nous a dictes, qui ont plus de fortune que de sens.

Or, à present que je l'ay essayé par effect, je ne foys nul doubte que je n'en aye bien jugé jusques à cette heure : car, premierement, estant tout esvanouï, je me travaillois d'entr'ouvrir mon pourpoinct à beaux ongles (car j'estois desarmé), et si sçais que je ne sentois en l'imagination rien qui me bleceast : car il y a plusieurs mouvements en nous qui ne partent pas de nostre ordonnance ;

> Semianimesque micant digiti, ferrumque retractant :[1]

ceulx qui tumbent eslancent ainsi les bras au devant de leur cheute, par une naturelle impulsion qui faict que nos membres se prestent des offices, et ont des agitations à part de nostre discours.

> Falciferos memorant currus abscindere membra, . . .
> Ut tremere in terra videatur ab artubus id quod
> Decidit abscissum, quum mens tamen atque hominis vis,
> Mobilitate mali, non quit sentire dolorem.[2]

J'avois mon estomach pressé de ce sang caillé : mes mains y couroient d'elles mesmes, comme elles font souvent où il nous demange, contre l'advis de nostre volonté. Il y a plusieurs animaulx, et des hommes mesmes, aprez qu'ils sont trespassez, ausquels on veoid resserrer et remuer des muscles ; chascun

[1] Les doigts mourants s'agitent, et ressaisissent le fer qui leur échappe.—Virgile, *Énéide*, X, 396.

[2] On dit qu'au fort de la mêlée les chars armés de faux coupent les membres avec tant de rapidité, qu'on les voit palpitants à terre, avant que la douleur d'un coup si prompt ait pu parvenir jusqu'à l'âme.—Lucrèce, III, 643.

sçait par experience qu'il a des parties qui se branslent, dressent et couchent souvent sans son congé. Or, ces passions, qui ne nous touchent que par l'escorce, ne se peuvent dire nostres : pour les faire nostres, il fault que l'homme y soit engagé tout entier ; et les douleurs que le pied ou la main sentent pendant que nous dormons, ne sont pas à nous.

Comme j'approchay de chez moy, où l'alarme de ma cheute avoit desjà couru, et que ceulx de ma famille m'eurent rencontré avecques les cris accoustumez en telles choses, non seulement je respondois quelque mot à ce qu'on me demandoit, mais encores ils disent que je m'advisay de commander qu'on donnast un cheval à ma femme, que je veoyois s'empestrer et se tracasser dans le chemin, qui est montueux et malaysé. Il semble que cette consideration deust partir d'une ame esveillee ; si est ce que je n'y estois aulcunement : c'estoient des pensements vains, en nue, qui estoient esmeus par les sens des yeulx et des aureilles ; ils ne venoient pas de chez moy. Je ne sçavois pourtant ny d'où je venois, ny où j'allois ; ny ne pouvois poiser et considerer ce qu'on me demandoit : ce sont de legiers effects que les sens produisoient d'eulx mesmes, comme d'un usage ; ce que l'ame y prestoit, c'estoit en songe, touchee bien legierement, et comme leichee seulement et arrousee par la molle impression des sens. Ce pendant, mon assiette estoit à la verité tresdoulce et paisible : je n'avois affliction ny pour aultruy ny pour moy ; c'estoit une langueur et une extreme foiblesse sans aulcune douleur. Je veis ma maison sans la recognoistre.

Quand on m'eut couché, je sentis une infinie doulceur à ce repos ; car j'avois esté vilainement tirassé par ces pauvres gents, qui avoient prins la peine de me porter sur leurs bras par un long et tresmauvais chemin, et s'y estoient lassez deux ou trois fois les uns aprez les aultres. On me presenta force remedes, de quoy je n'en receus aulcun, tenant pour certain que j'estois blecé à mort par la teste. C'eust esté, sans mentir, une mort bien heureuse : car la foiblesse de mon discours me gardoit d'en rien juger, et celle du corps d'en rien sentir ; je me laissois couler si doulcement, et d'une façon si molle et si aysee, que je ne sens gueres aultre action moins poisante que celle là estoit. Quand je veins à revivre et à reprendre mes forces,

Ut tandem sensus convaluere mei,[1]

qui feut deux ou trois heures aprez, je me sentis tout d'un train rengager aux douleurs, ayant les membres touts moulus et froissez de ma cheute, et en feus si mal deux ou trois nuicts aprez, que j'en cuiday remourir encores un coup, mais d'une mort plus vifve ; et me sens encores de la secousse de cette froissure. Je ne veulx pas oublier cecy, que la derniere chose en quoy je me peus remettre, ce feut la souvenance de cet accident ; et me feis redire plusieurs fois où j'allois, d'où je venois, à quelle heure cela m'estoit advenu, avant que de le pouvoir concevoir. Quant à la façon de ma cheute, on me la cachoit en faveur de celuy qui en avoit esté

[1] Lorsque enfin mes sens reprirent quelque vigueur.— Ovide, *Trist.*, I, 3, 14.

cause, et m'en forgeoit on d'aultres. Mais longtemps aprez, et le lendemain, quand ma memoire veint à s'entr'ouvrir, et me representer l'estat où je m'estois trouvé, en l'instant que j'avois apperceu ce cheval fondant sur moy (car je l'avois veu à mes talons, et me teins pour mort ; mais ce pensement avoit esté si soubdain, que la peur n'eut pas loisir de s'y engendrer), il me sembla que c'estoit un esclair qui me frappoit l'ame de secousse, et que je revenois de l'aultre monde.

Ce conte d'un evenement si legier est assez vain, n'estoit l'instruction que j'en ay tiree pour moy : car, à la verité, pour s'apprivoiser à la mort, je treuve qu'il n'y a que de s'en avoisiner. Or, comme dict Pline, chascun est à soy mesme une tresbonne discipline, pourveu qu'il ayt la suffisance de s'espier de prez. Ce n'est pas icy ma doctrine, c'est mon estude ; et n'est pas la leçon d'aultruy, c'est la mienne : et ne me doibt on pourtant sçavoir mauvais gré si je la communique ; ce qui me sert peult aussi, par accident, servir à un aultre. Au demourant, je ne gaste rien, je n'use que du mien ; et si je foys le fol, c'est à mes despens, et sans l'interest de personne ; car c'est en folie qui meurt en moy, qui n'a point de suitte. Nous n'avons nouvelles que de deux ou trois anciens qui ayent battu ce chemin ; et si ne pouvons dire si c'est du tout en pareille maniere à cette cy, n'en cognoissant que les noms. Nul depuis ne s'est jecté sur leur trace. C'est une espineuse entreprinse, et plus qu'il ne semble, de suyvre une allure si vagabonde que celle de nostre esprit, de penetrer les profondeurs opaques de ses

replis internes, de choisir et arrester tant de menus airs de ses agitations ; et est un amusement nouveau et extraordinaire qui nous retire des occupations communes du monde, ouy, et des plus recommandees. Il y a plusieurs annees que je n'ay que moy pour visee à mes pensees, que je ne contreroolle et n'estudie que moy ; et si j'estudie aultre chose, c'est pour soubdain le coucher sur moy, ou en moy, pour mieulx dire : et ne me semble point faillir, si, comme il se faict des aultres sciences sans comparaison moins utiles, je foys part de ce que j'ay apprins en cette cy, quoyque je ne me contente gueres du progrez que j'y ay faict. Il n'est description pareille en difficulté à la description de soy mesme, ny certes en utilité : encores se fault il testonner, encores se fault il ordonner et renger, pour sortir en place : or, je me pare sans cesse, car je me descris sans cesse. La coustume a faict le parler de soy vicieux, et le prohibe obstineement, en hayne de la ventance qui semble tousjours estre attachee aux propres tesmoignages : au lieu qu'on doibt moucher l'enfant, cela s'appelle l'enaser.

In vitium ducit culpæ fuga ;[1]

je treuve plus de mal que de bien à ce remede. Mais, quand il seroit vray que ce feust necessairement presumption d'entretenir le peuple de soy, je ne doibs pas, suyvant mon general desseing, refuser une action qui publie cette maladifve qualité, puisqu'elle est en moy ; et ne doibs cacher

[1] Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
Horace, *de Arte poetica*, v. 31. (Trad. de Boileau.)

cette faulte, que j'ay non seulement en usage, mais en profession. Toutesfois, à dire ce que j'en crois, cette coustume a tort de condemner le vin, parce que plusieurs s'y enivrent : on ne peult abuser que des choses qui sont bonnes ; et crois de cette regle, qu'elle ne regarde que la populaire defaillance. Ce sont brides à veaux, desquelles ny les saincts, que nous oyons si haultement parler d'eulx, ny les philosophes, ny les theologiens, ne se brident ; ne foys je moy, quoyque je sois aussi peu l'un que l'aultre. S'ils n'en escrivent à poinct nommé, au moins, quand l'occasion les y porte, ne feignent ils pas de se jecter bien avant sur le trottoir. De quoy traicte Socrates plus largement que de soy ? à quoy achemine il plus souvent les propos de ses disciples, qu'à parler d'eulx, non pas de la leçon de leur livre, mais de l'estre et bransle de leur ame ? Nous nous disons religieusement à Dieu et à nostre confesseur, comme nos voisins [1] à tout le peuple. "Mais nous n'en disons, me respondra on, que les accusations." Nous disons donc tout ; car nostre vertu mesme est faultive et repentable. Mon mestier et mon art, c'est vivre : qui me deffend d'en parler selon mon sens, experience et usage, qu'il ordonne à l'architecte de parler des bastiments, non selon soy, mais selon son voisin, selon la science d'un aultre, non selon la sienne. Si c'est gloire, de soy mesme publier ses valeurs, que ne met Cicero en avant l'eloquence de Hortense, Hortense celle de Cicero ? À l'adventure entendent ils que je tesmoigne de moy par ouvrage et effects, non

[1] *Les protestants.*

nuement par des paroles. Je peins principalement mes cogitations, subject informe qui ne peult tumber en production ouvragiere ; à toute peine le puis je coucher en ce corps aëré de la voix : des plus sages hommes et des plus devots ont vescu fuyants touts apparents effects. Les effects diroient plus de la fortune que de moy : ils tesmoignent leur roolle, non pas le mien, si ce n'est conjecturalement et incertainement ; eschantillons d'une montre particuliere. Je m'estale entier : c'est un skeletos où, d'une veue, les veines, les muscles, les tendons, paroissent, chasque piece en son siege ; l'effect de la toux en produisoit une partie ; l'effect de la pasleur ou battement de cœur, un' aultre, et doubteusement. Ce ne sont mes gestes que j'escris ; c'est moy, c'est mon essence.

Je tiens qu'il fault estre prudent à estimer de soy, et pareillement conscientieux à en tesmoigner, soit bas, soit hault, indifferemment. Si je me semblois bon et sage tout à faict, je l'entonnerois à pleine teste. De dire moins de soy qu'il n'y en a, c'est sottise, non modestie ; se payer de moins qu'on ne vault, c'est lascheté et pusillanimité, selon Aristote : nulle vertu ne s'ayde de la faulseté ; et la verité n'est jamais matiere d'erreur. De dire de soy plus qu'il n'y en a, ce n'est pas tousjours presumption, c'est encores souvent sottise : se complaire oultre mesure de ce qu'on est, en tumber en amour de soy indiscrete, est, à mon advis, la substance de ce vice. Le supreme remede à le guarir, c'est faire tout le rebours de ce que ceulx icy ordonnent, qui, en deffendant le parler de soy, deffendent

par consequent encores plus de penser à soy. L'orgueil gist en la pensee ; la langue n'y peult avoir qu'une bien legiere part.

De s'amuser à soy, il leur semble que c'est se plaire en soy ; de se hanter et practiquer, que c'est se trop cherir : mais cet excez naist seulement en ceulx qui ne se tastent que superficiellement ; qui se veoyent aprez leurs affaires ; qui appellent resverie et oysifveté, de s'entretenir de soy ; et s'estoffer et bastir, faire des chasteaux en Espaigne ; s'estimants chose tierce et estrangiere à eulx mesmes. Si quelqu'un s'enivre de sa science, regardant soubs soy, qu'il tourne les yeulx au dessus, vers les siecles passez, il baissera les cornes, y trouvant tant de milliers d'esprits qui le foulent aux pieds : s'il entre en quelque flateuse presumption de sa vaillance, qu'il se ramentoive les vies de Scipion, d'Epaminondas, de tant d'armees, de tant de peuples, qui le laissent si loing derriere eulx. Nulle particuliere qualité n'enorgueillira celuy qui mettra quand et quand en compte tant d'imparfaictes et foibles qualitez aultres qui sont en luy, et au bout la nihilité de l'humaine condition. Parce que Socrates avoit seul mordu à certes au precepte de son dieu, de "se cognoistre," et par cet estude estoit arrivé à se mespriser, il feut estimé seul digne du nom de *sage*. Qui se cognoistra ainsi, qu'il se donne hardiment à cognoistre par sa bouche.

VIII

DES LIVRES [1]

Je ne foys point de doubte qu'il ne m'advienne souvent de parler de choses qui sont mieulx traictees chez les maistres du metier, et plus veritablement. C'est icy purement l'essay de mes facultés naturelles, et nullement des acquises : et qui me surprendra d'ignorance, il ne fera rien contre moy ; car à peine respondrois je à aultruy de mes discours, qui ne m'en responds point à moy, ny n'en suis satisfaict. Qui sera en cherche de science, si la pesche où elle se loge : il n'est rien de quoy je face moins de profession. Ce sont icy mes fantasies, par lesquelles je ne tasche point de donner à cognoistre les choses, mais moy : elles me seront à l'adventure cogneues un jour, ou l'ont aultrefois esté, selon que la fortune m'a peu porter sur les lieux où elles estoient esclaircies ; mais il ne m'en souvient plus ; et si je suis homme de quelque leçon, je suis homme de nulle retention : ainsi je ne pleuvis aulcune certitude, si ce n'est de faire cognoistre jusques à quel poinct monte, pour cette heure, la cognoissance que j'en ay. Qu'on ne s'attende pas aux matieres, mais à la façon que j'y donne : qu'on veoye, en ce que j'emprunte, si j'ay sceu choisir de quoy rehaulser ou secourir proprement l'invention, qui vient tousjours de moy ; car je foys dire aux aultres, non à ma teste, mais à ma suitte, ce que je ne puis si bien dire, par foiblesse de

[1] Livre II. chapitre x.

mon langage, ou par foiblesse de mon sens. Je ne compte pas mes emprunts, je les poise ; et si je les eusse voulu faire valoir par nombre, je m'en feusse chargé deux fois autant : ils sont touts, ou fort peu s'en fault, de noms si fameux et anciens, qu'ils me semblent se nommer assez sans moy. Ez raisons, comparaisons, arguments, si j'en transplante quelqu'un en mon solage, et confonds aux miens : à escient j'en cache l'aucteur, pour tenir en bride la temerité de ces sentences hastifves qui se jectent sur toute sorte d'escripts, notamment jeunes escripts, d'hommes encores vivants, et en vulgaire, qui receoit tout le monde à en parler, et qui semble convaincre la conception et le desseing vulgaire de mesme : je veulx qu'ils donnent une nazarde à Plutarque sur mon nez, et qu'ils s'eschauldent à injurier Seneque en moy. Il fault musser ma foiblesse soubs ces grands credits. J'aymeray quelqu'un qui me sçache deplumer, je dis par clarté de jugement, et par la seule distinction de la force et beaulté des propos : car moy, qui, à faulte de memoire, demeure court touts les coups à les trier par cognoissance de nation, sçais tresbien cognoistre, à mesurer ma portee, que mon terroir n'est aulcunement capable d'aulcunes fleurs trop riches que j'y treuve semees ; et que touts les fruicts de mon creu ne les sçauroient payer. De cecy suis je tenu de respondre ; si je m'empesche moy mesme ; s'il y a de la vanité et vice en mes discours, que je ne sente point ou que je ne soye capable de sentir en me le representant : car il eschappe souvent des faultes à nos yeulx ; mais

la maladie du jugement consiste à ne les pouvoir appercevoir lorsqu'un aultre nous les descouvre. La science et la verité peuvent loger chez nous sans jugement ; et le jugement y peult aussi estre sans elles : voire la recognoissance de l'ignorance est l'un des plus beaux et plus seurs tesmoignages de jugement que je treuve. Je n'ay point d'aultre sergeant de bande, à renger mes pieces, que la fortune : à mesme que mes resveries se presentent, je les entasse ; tantost elles se pressent en foule, tantost elles se traisnent à la file. Je veulx qu'on veoye mon pas naturel et ordinaire, ainsi destracqué qu'il est ; je me laisse aller comme je me treuve : aussi ne sont ce point icy matieres qu'il ne soit pas permis d'ignorer, et d'en parler casuellement et temerairement. Je souhaiterois avoir plus parfaicte intelligence des choses ; mais je ne la veulx pas acheter si cher qu'elle couste. Mon desseing est de passer doulcement, et non laborieusement, ce qui me reste de vie : il n'est rien pour quoy je me veuille rompre la teste, non pas pour la science, de quelque grand prix qu'elle soit.

Je ne cherche aux livres qu'à m'y donner du plaisir par un honneste amusement : ou si j'estudie, je n'y cherche que la science qui traicte de la cognoissance de moy mesme, et qui m'instruise à bien mourir et à bien vivre :

> Has meus ad metas sudet oportet equus.[1]

Les difficultez, si j'en rencontre en lisant, je n'en

[1] C'est vers ce but que doivent tendre mes coursiers. —Properce, IV, i, 70.

ronge pas mes ongles ; je les laisse là, aprez leur avoir faict une charge ou deux. Si je m'y plantois, je m'y perdrois, et le temps ; car j'ay un esprit primsaultier ; ce que je ne veois de la premiere charge, je le veois moins en m'y obstinant. Je ne foys rien sans gayeté, et la continuation et contention trop ferme esblouït mon jugement, l'attriste et le lasse. Ma veue s'y confond et s'y dissipe ; il fault que je la retire, et que je l'y remette à secousses : tout ainsi que pour juger du lustre de l'escarlatte, on nous ordonne de passer les yeulx par dessus, en la parcourant à diverses veues, soubdaines reprinses, et reïterees. Si ce livre me fasche, j'en prends un aultre, et ne m'y addonne qu'aux heures où l'ennuy de rien faire commence à me saisir. Je ne me prends gueres aux nouveaux, pource que les anciens me semblent plus pleins et plus roides : ny aux grecs, parce que mon jugement ne sçait pas faire ses besongnes d'une puerile et apprentisse intelligence.

Entre les livres simplement plaisants, je treuve, des modernes, le Decameron de Boccace, Rabelais, et les Baisers de Jehan Second, s'il les fault loger soubs ce tiltre, dignes qu'on s'y amuse. Quant aux Amadis, et telles sortes d'escripts, ils n'ont pas eu le credit d'arrester seulement mon enfance. Je diray encores cecy, ou hardiment, ou temerairement, que cette vieille ame poisante ne se laisse plus chatouiller, non seulement à l'Arioste, mais encores au bon Ovide : sa facilité et ses inventions, qui m'ont ravi aultresfois, à peine m'entretiennent elles à cette heure. Je dis librement mon advis de

toutes choses, voire et de celles qui surpassent à l'adventure ma suffisance, et que je ne tiens aulcunement estre de ma jurisdiction : ce que j'en opine, c'est aussi pour declarer la mesure de ma veue, non la mesure des choses. Quand je me treuve desgousté de l'Axioche de Platon, comme d'un ouvrage sans force, eu esgard à un tel aucteur, mon jugement ne s'en croit pas : il n'est pas si oultrecuidé de s'opposer à l'auctorité de tant d'aultres fameux jugements anciens, qu'il tient ses regents et ses maistres, et avecques lesquels il est plustost content de faillir ; il s'en prend à soy, et se condemne, ou de s'arrester à l'escorce, ne pouvant penetrer jusques au fonds, ou de regarder la chose par quelque fauls lustre. Il se contente de se garantir seulement du trouble et du desreglement : quant à sa foiblesse, il la recognoist et advoue volontiers. Il pense donner juste interpretation aux apparences que sa conception luy presente ; mais elles sont imbecilles et imparfaictes. La pluspart des fables d'Esope ont plusieurs sens et intelligences : ceulx qui les mythologisent, en choisissent quelque visage qui quadre bien à la fable ; mais pour la pluspart, ce n'est que le premier visage et superficiel ; il y en a d'aultres plus vifs, plus essentiels et internes, ausquels ils n'ont sceu penetrer : voylà comme j'en foys.

Mais, pour suivre ma route, il m'a tousjours semblé qu'en la poësie, Virgile, Lucrece, Catulle et Horace tiennent de bien loing le premier reng ; et signamment Virgile en ses Georgiques, que j'estime le plus accomply ouvrage de la poësie : à compa-

raison duquel on peult recognoistre ayseement qu'il y a des endroicts de l'Aeneïde ausquels l'aucteur eust donné encores quelque tour de pigne, s'il en eust eu loisir ; et le cinquiesme livre en l'Aeneïde me semble le plus parfaict. J'ayme aussi Lucain, et le practique volontiers, non tant pour son style, que pour sa valeur propre et verité de ses opinions et jugements. Quant au bon Terence, la mignardise et les graces du langage latin, je le treuve admirable à representer au vif les mouvements de l'ame et la condition de nos mœurs ; à toute heure nos actions me rejectent à luy : je ne le puis lire si souvent, que je n'y treuve quelque beaulté et grace nouvelle. Ceulx des temps voisins à Virgile se plaignoient de quoy aulcuns luy comparoient Lucrece : je suis d'opinion que c'est à la verité une comparaison ineguale ; mais j'ay bien à faire à me r'asseurer en cette creance, quand je me treuve attaché à quelque beau lieu de ceulx de Lucrece. S'ils se picquoient de cette comparaison, que diroient ils de la bestise et stupidité barbaresque de ceulx qui luy comparent à cette heure Arioste ? et qu'en diroit Arioste luy mesme ?

O saeclum insipiens et inficetum ![1]

J'estime que les anciens avoient encores plus à se plaindre de ceulx qui apparioient Plaute à Terence (cettuy cy sent bien mieulx son gentilhomme), que Lucrece à Virgile. Pour l'estimation et preference de Terence, faict beaucoup que le pere de l'elo-

[1] O siècle sans jugement et sans goût !—Catulle, XLIII, 8.

quence romaine l'a si souvent en la bouche, seul de son reng ; et la sentence que le premier juge des poëtes romains donne de son compaignon. Il m'est souvent tumbé en fantasie comme, en nostre temps, ceulx qui se meslent de faire des comedies (ainsi que les Italiens qui y sont assez heureux) employent trois ou quatre arguments de celles de Terence ou de Plaute, pour en faire une des leurs : ils entassent en une seule comedie cinq on six contes de Boccace. Ce qui les faict ainsi se charger de matiere, c'est la desfiance qu'ils ont de se pouvoir soustenir de leurs propres graces : il fault qu'ils treuvent un corps où s'appuyer ; et n'ayants pas, du leur, assez de quoy nous arrester, ils veulent que le conte nous amuse. Il en va de mon aucteur tout au contraire : les perfections et beaultez de sa façon de dire nous font perdre l'appetit de son subject ; sa gentillesse et sa mignardise nous retiennent par tout ; il est par tout si plaisant,

> Liquidus, puroque simillimus amni,[1]

et nous remplit tant l'ame de ses graces, que nous en oublions celles de sa fable. Cette mesme consideration me tire plus avant : je veois que les bons et anciens poëtes ont evité l'affectation et la recherche, non seulement des fantastiques eslevations espaignolles et petrarchistes, mais des poinctes mesmes plus doulces et plus retenues, qui sont l'ornement de touts les ouvrages poëtiques des siecles suyvants. Si n'y a il bon juge qui les

[1] Il coule avec tant d'aisance et de pureté.—Horace, *Epist.*, II, 2, 120.

treuve à dire en ces anciens, et qui n'admire plus sans comparaison l'eguale polissure et cette perpetuelle doulceur et beaulté fleurissante des epigrammes de Catulle, que touts les aiguillons de quoy Martial aiguise la queue des siens. C'est cette mesme raison que je disois tantost, comme Martial de soy, *minus illi ingenio laborandum fuit, in cujus locum materia successerat.*[1] Ces premiers là, sans s'esmouvoir et sans se picquer, se font assez sentir ; ils ont de quoy rire par tout, il ne fault pas qu'ils se chatouillent : ceulx cy ont besoing de secours estrangier ; à mesure qu'ils ont moins d'esprit, il leur fault plus de corps ; ils montent à cheval parce qu'ils ne sont assez forts sur leurs jambes : tout ainsi qu'en nos bals, ces hommes de vile condition qui en tiennent eschole, pour ne pouvoir representer le port et la decence de nostre noblesse, cherchent à se recommander par des saults perilleux, et aultres mouvements estranges et basteleresques ; et les dames ont meilleur marché de leur contenance aux danses où il y a diverses descoupeures et agitations de corps, qu'en certaines aultres danses de parade, où elles n'ont simplement qu'à marcher un pas naturel, et representer un port naïf et leur grace ordinaire : et comme j'ay veu aussi les badins excellents, vestus en leur à touts les jours et en une contenance commune, nous donner tout le plaisir qui se peult tirer de leur art ; les apprentifs et qui ne sont de si haulte leçon, avoir besoing de

[1] Il n'avait pas de grands efforts à faire : le sujet même lui tenait lieu d'esprit.—Martial, *Préface du liv. VIII.*

s'enfariner le visage, de se travestir, se contrefaire en mouvements de grimaces sauvages, pour nous apprester à rire. Cette mienne conception se recognoist mieulx, qu'en tout aultre lieu, en la comparaison de l'Aeneïde et du Furieux :[1] celuy là on le veoit aller à tire d'aile, d'un vol hault et ferme, suyvant tousjours sa poincte ; cettuy cy, voleter et saulteler de conte en conte, comme de branche en branche, ne se fiant à ses ailes que pour une bien courte traverse, et prendre pied à chasque bout de champ, de peur que l'haleine et la force luy faille ;

Excursusque breves tentat.[2]

Voylà doncques, quant à cette sorte de subject, les aucteurs qui me plaisent le plus.

Quant à mon aultre façon, qui mesle un peu plus de fruict au plaisir, par où j'apprends à renger mes opinions et conditions, les livres qui m'y servent, c'est Plutarque, depuis qu'il est françois, et Seneque. Ils ont touts deux cette notable commodité pour mon humeur, que la science que j'y cherche y est traictee à pieces descousues, qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail, de quoy je suis incapable : ainsi sont les opuscules de Plutarque, et les epistres de Seneque, qui sont la plus belle partie de leurs escripts et la plus proufitable. Il ne fault pas grande entreprinse pour m'y mettre ; et les quitte où il me plaist : car elles n'ont point de suitte et dependance des unes aux

[1] L'*Orlando furioso* de l'Arioste.

[2] Il tente de petites courses.—Virgile, *Géorg.*, IV, 194.

aultres. Ces aucteurs se rencontrent en la pluspart des opinions utiles et vrayes ; comme aussi leur fortune les feit naistre environ mesme siecle ; touts deux precepteurs de deux empereurs romains ; touts deux venus de païs estrangiers ; touts deux riches et puissants. Leur instruction est de la cresme de la philosophie, et presentee d'une simple façon, et pertinente. Plutarque est plus uniforme et constant ; Seneque, plus ondoyant et divers : cettuy cy se peine, se roidit et se tend, pour armer la vertu contre la foiblesse, la crainte et les vicieux appetits ; l'aultre semble n'estimer pas tant leurs efforts, et desdaigner d'en haster son pas et se mettre sur sa garde : Plutarque a les opinions platoniques, doulces et accommodables à la societé civile ; l'aultre les a stoïcques et epicuriennes, plus esloingnees de l'usage commun, mais, selon moy, plus commodes en particulier et plus fermes. Il paroist en Seneque qu'il preste un peu à la tyrannie des empereurs de son temps, car je tiens pour certain que c'est d'un jugement forcé qu'il condemne la cause de ces genereux meurtriers de Cesar ; Plutarque est libre par tout : Seneque est plein de poinctes et saillies ; Plutarque, de choses : celuy là vous eschauffe plus et vous esmeut ; cettuy cy vous contente davantage et vous paye mieulx ; il nous guide, l'aultre nous poulse.

Quant à Cicero, les ouvrages qui me peuvent servir chez luy à mon desseing, ce sont ceulx qui traictent de la philosophie specialement morale. Mais, à confesser hardiement la verité (car, puisqu'on a franchi les barrieres de l'impudence,

il n'y a plus de bride), sa façon d'escrire me semble ennuyeuse ; et toute aultre pareille façon : car ses prefaces, definitions, partitions, etymologies, consument la pluspart de son ouvrage ; ce qu'il y a de vif et de mouelle est estouffé par ses longueries d'apprests. Si j'ay employé une heure à le lire, qui est beaucoup pour moy, et que je ramentoive ce que j'en ay tiré de suc et de substance, la plus part du temps je n'y treuve que du vent ; car il n'est pas encores venu aux arguments qui servent à son propos, et aux raisons qui touchent proprement le nœud que je cherche. Pour moy, qui ne demande qu'à devenir plus sage, non plus sçavant ou eloquent, ces ordonnances logiciennes et aristoteliques ne sont pas à propos ; je veulx qu'on commence par le dernier poinct : j'entends assez que c'est que Mort et Volupté ; qu'on ne s'amuse pas à les anatomizer. Je cherche des raisons bonnes et fermes, d'arrivee, qui m'instruisent à en soustenir l'effort ; ny les subtilitez grammairiennes, ny l'ingenieuse contexture de paroles et d'argumentations, n'y servent. Je veulx des discours qui donnent la premiere charge dans le plus fort du doubte : les siens languissent autour du pot ; ils sont bons pour l'eschole, pour le barreau et pour le sermon, où nous avons loisir de sommeiller, et sommes encores, un quart d'heure aprez, assez à temps pour en retrouver le fil. Il est besoing de parler ainsin aux juges qu'on veult gaigner à tort ou à droict, aux enfants et au vulgaire, à qui il fault tout dire, et veoir ce qui portera. Je ne veulx pas qu'on s'employe à me rendre

attentif, et qu'on me crie cinquante fois, "Or oyez!" à la mode de nos heraults: les Romains disoient en leur religion, *Hoc age*, que nous disons en la nostre, *Sursum corda:* ce sont autant de paroles perdues pour moy; j'y viens tout preparé du logis. Il ne me fault point d'alleichement ny de saulse; je mange bien la viande toute crue: et au lieu de m'aiguiser l'appetit par ces preparatoires et avant jeux, on me le lasse et affadit. La licence du temps m'excusera elle de cette sacrilege audace, d'estimer aussi traisnants les dialogismes de Platon mesme, estouffant par trop sa matiere; et de plaindre le temps que met à ces longues interlocutions vaines et preparatoires un homme qui avoit tant de meilleures choses à dire? mon ignorance m'excusera mieulx, sur ce que je ne veois rien en la beaulté de son langage. Je demande en general les livres qui usent des sciences, non ceulx qui les dressent. Les deux premiers, et Pline, et leurs semblables, ils n'ont point de *Hoc age;* ils veulent avoir à faire à gents qui s'en soyent advertis eulx mesmes: ou s'ils en ont, c'est un *Hoc age* substantiel, et qui a son corps à part. Je veois aussi volontiers les epistres *ad Atticum*, non seulement parce qu'elles contiennent une tresample instruction de l'histoire et affaires de son temps; mais beaucoup plus pour y descouvrir ses humeurs privees: car j'ay une singuliere curiosité, comme j'ay dict ailleurs, de cognoistre l'ame et les naïfs jugements de mes aucteurs. Il fault bien juger leur suffisance, mais non pas leurs mœurs ny eulx, par cette montre de leurs escripts

qu'ils etalent au theatre du monde. J'ay mille fois regretté que nous ayons perdu le livre que Brutus avoit escript de la vertu : car il faict beau apprendre la theorique de ceulx qui sçavent bien la practique. Mais d'autant que c'est aultre chose le presche, que le prescheur, j'ayme bien autant veoir Brutus chez Plutarque que chez luy mesme : je choisirois plustost de sçavoir au vray les devis qu'il tenoit en sa tente à quelqu'un de ses privez amis, la veille d'une battaille, que les propos qu'il teint le lendemain à son armee ; et ce qu'il faisoit en son cabinet et en sa chambre, que ce qu'il faisoit emmy la place et au senat. Quant à Cicero, je suis du jugement commun, que, hors la science, il n'y avoit pas beaucoup d'excellence en son ame : il estoit bon citoyen, d'une nature debonnaire, comme sont volontiers les hommes gras et gosseurs, tel qu'il estoit ; mais de mollesse, et de vanité ambitieuse, il en avoit, sans mentir, beaucoup. Et si ne sçais comment l'excuser d'avoir estimé sa poësie digne d'estre mise en lumiere : ce n'est pas grande imperfection que de faire mal des vers mais c'est imperfection de n'avoir pas senty combien ils estoient indignes de la gloire de son nom. Quant à son eloquence, elle est du tout hors de comparaison : je crois que jamais homme ne l'egualera. Le jeune Cicero, qui n'a ressemblé son pere que de nom, commandant en Asie, il se trouva un jour en sa table plusieurs estrangiers, et entre aultres Cestius, assis au bas bout, comme on se fourre souvent aux tables ouvertes des grands. Cicero s'informa qui

il estoit, à l'un de ses gents, qui luy dict son nom : mais, comme celuy qui songeoit ailleurs, et qui oublioit ce qu'on luy respondoit, il le luy redemanda encores, depuis, deux ou trois fois. Le serviteur, pour n'estre plus en peine de luy redire si souvent mesme chose, et pour le luy faire cognoistre par quelque circonstance, "C'est, dict il, ce Cestius, de qui on vous a dict qu'il ne faict pas grand estat de l'eloquence de vostre pere, au prix de la sienne." Cicero, s'estant soubdain picqué de cela, commanda qu'on empoignast ce pauvre Cestius, et le feit tresbien fouetter en sa presence. Voylà un mal courtois hoste ! Entre ceulx mesmes qui ont estimé, toutes choses comptees, cette sienne eloquence incomparable, il y en a eu qui n'ont pas laissé d'y remarquer des faultes ; comme ce grand Brutus, son amy, disoit que c'estoit une eloquence cassee et esrenee, *fractam et elumbem.* Les orateurs, voisins de son siecle, reprenoient aussi en luy ce curieux soing de certaine longue cadence au bout de ses clauses, et notoient ces mots *esse videatur*, qu'il y employe si souvent. Pour moy, j'ayme mieulx une cadence qui tumbe plus court, coupee en ïambes. Si mesle il par fois bien rudement ses nombres, mais rarement ; j'en ay remarqué ce lieu à mes aureilles : *Ego vero me minus diu senem esse malem, quam esse senem ante quam essem.*[1]

Les historiens sont ma droicte balle, car ils sont

[1] Pour moi, j'aimerais mieux être vieux moins longtemps que de vieillir avant la vieillesse.—Cicéron, *de Senectute*, c. 10.

plaisants et aysez ; et quand et quand l'homme en general, de qui je cherche la cognoissance, y paroist plus vif et plus entier qu'en nul aultre lieu ; la varieté et verité de ses conditions internes, en gros et en detail ; la diversité des moyens de son assemblage, et des accidents qui le menacent. Or ceulx qui escrivent les vies, d'autant qu'ils s'amusent plus aux conseils qu'aux evenements, plus à ce qui part du dedans qu'à ce qui arrive au dehors, ceulx là me sont plus propres : voylà pourquoy, en toutes sortes, c'est mon homme que Plutarque. Je suis bien marry que nous n'ayons une douzaine de Laertius, ou qu'il ne soit plus estendu, ou plus entendu : car je suis pareillement curieux de cognoistre les fortunes et la vie de ces grands precepteurs du monde, comme de cognoistre la diversité de leurs dogmes et fantasies. En ce genre d'estude des histoires, il fault feuilleter, sans distinction, toutes sortes d'aucteurs et vieils et nouveaux, et barragouins et françois, pour y apprendre les choses de quoy diversement ils traictent. Mais Cesar singulierement me semble meriter qu'on l'estudie, non pour la science de l'histoire seulement, mais pour luy mesme : tant il a de perfection et d'excellence par dessus touts les aultres, quoyque Salluste soit du nombre. Certes, je lis cet aucteur avec un peu plus de reverence et de respect, qu'on ne lict les humains ouvrages ; tantost le considerant luy mesme par ses actions et le miracle de sa grandeur ; tantost la pureté et inimitable polissure de son langage, qui a surpassé non seulement touts les historiens,

comme dict Cicero, mais à l'adventure Cicero mesme : avecques tant de sincerité en ses jugements, parlant de ses ennemis, que, sauf les faulses couleurs de quoy il veult couvrir sa mauvaise cause et l'ordure de sa pestilente ambition, je pense qu'en cela seul on y puisse trouver à redire qu'il a esté trop espargnant à parler de soi ; car tant de grandes choses ne peuvent avoir esté executees par luy, qu'il n'y soit allé beaucoup plus du sien qu'il n'y en met.

J'ayme les historiens ou fort simples, ou excellents. Les simples, qui n'ont point de quoy y mesler quelque chose du leur, et qui n'y apportent que le soing et la diligence de r'amasser tout ce qui vient à leur notice, et d'enregistrer, à la bonne foy, toutes choses sans chois et sans triage, nous laissent le jugement entier pour la cognoissance de la verité : tel est entre autres, pour exemple, le bon Froissard, qui a marché, en son entreprinse, d'une si franche naïfveté, qu'ayant faict une faulte, il ne craint aulcunement de la recognoistre et corriger en l'endroict où il en a esté adverty, et qui nous represente la diversité mesme des bruits qui couroient, et les differents rapports qu'on luy faisoit : c'est la matiere de l'histoire nue et informe ; chascun en peult faire son proufit autant qu'il a d'entendement. Les bien excellents ont la suffisance de choisir ce qui est digne d'estre sceu ; peuvent trier, de deux rapports, celuy qui est plus vraysemblable ; de la condition des princes et de leurs humeurs, ils en concluent les conseils, et leur attribuent les paroles convenables : ils ont raison de prendre

l'auctorité de regler nostre creance à la leur ; mais, certes, cela n'appartient à gueres de gents. Ceulx d'entre deux (qui est la plus commune façon) nous gastent tout ; ils veulent nous mascher les morceaux ; ils se donnent loy de juger, et par consequent d'incliner l'histoire à leur fantasie ; car, depuis que le jugement pend d'un costé, on ne se peult garder de contourner et tordre la narration à ce biais : ils entreprennent de choisir les choses dignes d'estre sceues, et nous cachent souvent telle parole, telle action privee, qui nous instruiroit mieulx ; obmettent, pour choses incroyables, celles qu'ils n'entendent pas, et peut estre encores telle chose, pour ne la sçavoir dire en bon latin ou françois. Qu'ils estalent hardiment leur eloquence et leur discours, qu'ils jugent à leur poste : mais qu'ils nous laissent aussi de quoy juger aprez eulx ; et qu'ils n'alterent ny dispensent, par leurs raccourciments et par leur chois, rien sur le corps de la matiere, ains qu'ils nous la r'envoyent pure et entiere en toutes ses dimensions.

Le plus souvent on trie, pour cette charge, et notamment en ces siecles icy, des personnes d'entre le vulgaire, pour cette seule consideration de sçavoir bien parler ; comme si nous cherchions d'y apprendre la grammaire : et eulx ont raison, n'ayants esté gagez que pour cela, et n'ayants mis en vente que le babil, de ne se soulcier aussi principalement que de cette partie ; ainsin, à force beaux mots, ils nous vont pastissant une belle contexture des bruits qu'ils r'amassent ez carrefours des villes. Les seules bonnes histoires sont celles

qui ont esté escriptes par ceulx mesmes qui commandoient aux affaires, ou qui estoient participants à les conduire, ou au moins qui ont eu la fortune d'en conduire d'aultres de mesme sorte : telles sont quasi toutes les grecques et romaines ; car plusieurs tesmoings oculaires ayants escript de mesme subject (comme il advenoit en ce temps là, que la grandeur et le sçavoir se rencontroient communement), s'il y a de la faulte, elle doibt estre merveilleusement legiere, et sur un accident fort doubteux. Que peult on esperer d'un medecin traictant de la guerre, ou d'un escholier traictant les desseings des princes ? Si nous voulons remarquer la religion que les Romains avoient en cela, il n'en fault que cet exemple : Asinius Pollio trouvoit ez histoires mesmes de Cesar quelque mescompte en quoy il estoit tumbé, pour n'avoir peu jecter les yeulx en touts les endroicts de son armee, et en avoir creu les particuliers qui luy rapportoient souvent des choses non assez verifiees ; ou bien pour n'avoir esté assez curieusement adverty par ses lieutenants des choses qu'ils avoient conduictes en son absence. On peult voir, par là, si cette recherche de la verité est delicate, qu'on ne se puisse pas fier d'un combat à la science de celuy qui a commandé, ny aux soldats, de ce qui s'est passé prez d'eulx, si, à la mode d'une information judiciaire, on ne confronte les tesmoings et receoit les objects sur la preuve des ponctilles de chasque accident.[1] Vrayement

[1] *Si l'on ne confronte les témoignages, si l'on ne reçoit les objections, lorsqu'il s'agit de prouver les moindres détails de chaque fait.*

la cognoissance que nous avons de nos affaires est bien plus lasche : mais cecy a esté suffisamment traicté par Bodin,[1] et selon ma conception.

Pour subvenir un peu à la trahison de ma memoire, et à son default, si extreme, qu'il m'est advenu plus d'une fois de reprendre en main des livres comme recents et à moy incogneus, que j'avois leu soigneusement quelques annees auparavant, et barbouillé de mes notes, j'ai prins en coustume, depuis quelque temps, d'adjouster au bout de chasque livre (je dis de ceulx desquels je ne me veulx servir qu'une fois) le temps auquel j'ay achevé de le lire, et le jugement que j'en ay retiré en gros ; à fin que cela me represente au moins l'air et idee generale que j'avois conceu de l'aucteur en le lisant. Je veulx icy transcrire aulcunes de ces annotations.

Voyci ce que je meis, il y a environ dix ans, en mon Guicciardin (car, quelque langue que parlent mes livres, je leur parle en la mienne) : " Il est historiographe diligent, et duquel, à mon advis, autant exactement que de nul aultre, on peult apprendre la verité des affaires de son temps : aussi, en la plus part, en a il esté acteur luy mesme, et en reng honoroble. Il n'y a aulcune apparence que par haine, faveur ou vanité, il ayt desguisé les choses ; de quoy font foy les libres jugements qu'il donne des grands, et notamment de ceulx par lesquels il avoit esté avancé et employé aux charges, comme du pape Clement septiesme. Quant à la

[1] Le célèbre jurisconsulte, dans l'ouvrage qu'il publia, en 1566, sous le titre de *Methodus ad facilem historiarum cognitionem.*

partie de quoy il semble se vouloir prevaloir le plus, qui sont ses digressions et discours, il y en a de bons, et enrichis de beaux traicts : mais il s'y est trop pleu ; car, pour ne vouloir rien laisser à dire, ayant un subject si plein et ample, et à peu prez infiny, il en devient lasche, et sentant un peu le cacquet scholastique. J'ay aussi remarqué cecy, que de tant d'ames et d'effects qu'il juge, de tant de mouvements et conseils, il n'en rapporte jamais un seul à la vertu, religion et conscience, comme si ces parties là estoient du tout esteinctes au monde ; et de toutes les actions, pour belles par apparence qu'elles soient d'elles mesmes, il en rejecte la cause à quelque occasion vicieuse ou à quelque proufit. Il est impossible d'imaginer que, parmy cet infiny nombre d'actions de quoy il juge, il n'y en ayt eu quelqu'une produicte par la voye de la raison : nulle corruption peult avoir saisi les hommes si universellement, que quelqu'un n'eschappe de la contagion. Cela me faict craindre qu'il y ayt un peu du vice de son goust ; et peult estre advenu qu'il ayt estimé d'aultruy selon soy."

En mon Philippe de Comines, il y a cecy : " Vous y trouverez le langage doulx et agreable, d'une naïfve simplicité ; la narration pure, et en laquelle la bonne foy de l'aucteur reluit evidemment, exempte de vanité parlant de soy, et d'affection et d'envie parlant d'aultruy ; ses discours et enhortements accompaignez plus de bon zele et de verité, que d'aulcune exquise suffisance ; et, tout par tout, de l'auctorité et gravité, representant son homme de bon lieu, et eslevé aux grands affaires."

Sur les Memoires de monsieur du Bellay : " C'est tousjours plaisir de veoir les choses escriptes par ceulx qui ont essayé comme il les fault conduire ; mais il ne se peult nier qu'il ne se descouvre evidemment, en ces deux seigneurs icy, un grand deschet de la franchise et liberté d'escrire, qui reluit ez anciens de leur sorte, comme au sire de Jouinville, domestique de sainct Louys ; Eginard, chancelier de Charlemaigne, et, de plus fresche memoire, en Philippe de Comines. C'est icy plutost un plaidoyer pour le roy François contre l'empereur Charles cinquiesme, qu'une histoire. Je ne veulx pas croire qu'ils ayent rien changé quant au gros du faict ; mais, de contourner le jugement des evenements, souvent contre raison, à nostre advantage, et d'obmettre tout ce qu'il y a de chatouilleux en la vie de leur maistre, ils en font mestier : tesmoing les reculements de messieurs de Montmorency et de Brion, qui y sont oubliez ; voire le seul nom de madame d'Estampes ne s'y treuve point. On peult couvrir les actions secrettes ; mais de taire ce que tout le monde sçait, et les choses qui ont tiré des effects publics et de telle consequence, c'est un default inexcusable. Somme, pour avoir l'entiere cognoissance du roy François et des choses advenues de son temps, qu'on s'addresse ailleurs, si on m'en croit. Ce qu'on peult faire ici de proufit, c'est par la deduction particuliere des battailles et exploicts de guerre où ces gentilshommes se sont trouvez ; quelques paroles et actions privees d'aulcuns princes de leur temps ; et les practiques et negociations conduictes par le

seigneur de Langeay, où il y a tout plein de choses dignes d'estre sceues, et des discours non vulgaires."

IX

DE LA PRESUMPTION [1]

Il y a une aultre sorte de gloire, qui est une trop bonne opinion que nous concevons de nostre valeur. C'est un' affection inconsideree, de quoy nous nous cherissons, qui nous represente à nous mesmes aultres que nous ne sommes : comme la passion amoureuse preste des beaultez et des graces au subject qu'elle embrasse, et faict que ceulx qui en sont esprins treuvent, d'un jugement trouble et alteré, ce qu'ils ayment aultre et plus parfaict qu'il n'est.

Je ne veulx pas que, de peur de faillir de ce costé là, un homme se mescognoisse pourtant, ny qu'il pense estre moins que ce qu'il est ; le jugement doibt tout par tout maintenir son droict : c'est raison qu'il veoye en ce subject, comme ailleurs, ce que la verité luy presente ; si c'est Cesar, qu'il se treuve hardiement le plus grand capitaine du monde. Nous ne sommes que cerimonie : la cerimonie nous emporte, et laissons la substance des choses : nous nous tenons aux branches, et abandonnons le tronc et le corps : la cerimonie nous deffend d'exprimer, par paroles, les choses licites et naturelles, et nous l'en croyons ; la raison nous deffend de n'en faire point d'illicites et mauvaises,

[1] Livre II, chapitre xvii.

F

et personne ne l'en croit. Je me treuve icy empestré ez loix de la cerimonie ; car elle ne permet, ny qu'on parle bien de soy, ny qu'on en parle mal : nous la lairrons là pour ce coup.

Ceulx de qui la fortune (bonne ou mauvaise qu'on la doibve appeller) a faict passer la vie en quelque eminent degré, ils peuvent par leurs actions publicques tesmoigner quels ils sont : mais ceulx qu'elle n'a employez qu'en foule, et de qui personne ne parlera, si eulx mesmes n'en parlent, ils sont excusables, s'ils prennent la hardiesse de parler d'eulx mesmes envers ceulx qui ont interest de les cognoistre ; à l'exemple de Lucilius,

Ille velut fidis arcana sodalibus olim
Credebat libris, neque si male cesserat, usquam
Decurrens alio, neque si bene : quo fit, ut omnis
Votiva pateat veluti descripta tabella
Vita senis ;[1]

celuy là commettoit à son papier et ses actions et ses pensees, et s'y peignoit tel qu'il sentoit estre : *nec id Rutilio et Scauro citra fidem, aut obtrectationi fuit.*[2]

Il me souvient doncques que, dez ma plus tendre enfance, on remarquoit en moy je ne sçais quel port de corps, et des gestes, tesmoignants quelque vaine et sotte fierté. J'en veulx dire

[1] Qui confiait tous ses secrets à son papier, comme à un ami fidèle ; qu'il en arrivât bien ou mal, jamais il ne chercha d'autres confidents : aussi le voit-on tout entier dans ses ouvrages, comme dans un tableau qu'il aurait voulu consacrer aux dieux.—Horace, *Sat.*, II, I, 30.

[2] Rutilius et Scaurus n'en ont été ni moins crus, ni moins estimés (*pour avoir écrit leurs mémoires*).—Tacite, *Agricola*, c. I.

premierement cecy, qu'il n'est pas inconvenient d'avoir des conditions et des propensions si propres et si incorporees en nous, que nous n'ayons pas moyen de les sentir et recognoistre ; et de telles inclinations naturelles, le corps en retient volontiers quelque ply, sans nostre sceu et consentement : c'estoit une certaine affetterie consente de sa beaulté, qui faisoit un peu pencher la teste d'Alexandre sur un costé, et qui rendoit le parler d'Alcibiades mol et gras ; Julius Cesar se grattoit la teste d'un doigt, qui est la contenance d'un homme remply de pensements penibles ; et Cicero, ce me semble, avoit accoustumé de rincer le nez, qui signifie un naturel mocqueur : tels mouvements peuvent arriver imperceptiblement en nous. Il y en a d'aultres artificiels, de quoy je ne parle point, comme les salutations et reverences, par où on acquiert, le plus souvent à tort, l'honneur d'estre bien humble et courtois : on peult estre humble, de gloire. Je suis assez prodigue de bonnetades, notamment en esté, et n'en receois jamais sans revenche, de quelque qualité d'hommes que ce soit, s'il n'est à mes gages. Je desirasse d'aulcuns princes que je cognois, qu'ils en feussent plus espargnants et justes dispensateurs : car ainsin indiscretement espandues, elles ne portent plus de coup ; si elles sont sans esgard, elles sont sans effect. Entre les contenances desreglees, n'oublions pas la morgue de l'empereur Constantius, qui en public tenoit tousjours la teste droicte, sans la contourner ou fleschir ny çà ny là, non pas seulement pour regarder ceulx qui le saluoient à costé ; ayant le corps planté immobile,

sans se laisser aller au bransle de son coche, sans oser ny cracher, ny se moucher, ny essuyer le visage devant les gents. Je ne sçais si ces gestes qu'on remarquoit en moy estoient de cette premiere condition, et si à la verité j'avois quelque occulte propension à ce vice, comme il peult bien estre ; et ne puis pas respondre des bransles du corps : mais quant aux bransles de l'ame, je veulx icy confesser ce que j'en sens.

Il y a deux parties en cette gloire : sçavoir est, de S'estimer trop ; et N'estimer pas assez aultruy. Quant à l'une, il me semble premierement ces considerations debvoir estre mises en compte, que je me sens pressé d'une erreur d'ame, qui me desplaist, et comme inique, et encores plus comme importune ; j'essaye à la corriger, mais l'arracher je ne puis : c'est que je diminue du juste prix des choses que je possede, et haulse le prix aux choses d'autant qu'elles sont estrangieres, absentes, et non miennes : cette humeur s'espand bien loing. Comme la prerogative de l'auctorité faict que les maris regardent les femmes propres d'un vicieux desdaing, et plusieurs peres leurs enfants : ainsi foys je, et entre deux pareils ouvrages poiserois tousjours contre le mien ; non tant que la jalousie de mon advancement et amendement trouble mon jugement, et m'empesche de me satisfaire, comme que, d'elle mesme, la maistrise engendre mespris de ce qu'on tient et regente. Les polices, les mœurs loingtaines me flattent, et les langues ; et m'apperceois que le latin me pipe par la faveur de sa dignité, au delà de ce qui luy appartient,

comme aux enfants et au vulgaire : l'œconomie, la maison, le cheval de mon voisin, en eguale valeur, vault mieulx que le mien, de ce qu'il n'est pas mien : dadvantage que je suis tresignorant en mon faict, j'admire l'asseurance et promesse que chascun a de soy ; au lieu qu'il n'est quasi rien que je sçache sçavoir, ny que j'ose me respondre pouvoir faire. Je n'ay point mes moyens en proposition et par estat, et n'en suis instruict qu'aprez l'effect ; autant doubteux de ma force, que d'une aultre force. D'où il advient, si je rencontre louablement en une besongne, que je le donne plus à ma fortune qu'à mon industrie ; d'autant que je les desseigne toutes au hazard et en crainte. Pareillement j'ay en general cecy, que De toutes les opinions que l'ancienneté a eues de l'homme en gros, celles que j'embrasse plus volontiers, et ausquelles je m'attache le plus, ce sont celles qui nous mesprisent, avilissent, et aneantissent le plus : la philosophie ne me semble jamais avoir si beau jeu, que quand elle combat nostre presumption et vanité, quand elle recognoist de bonne foy son irresolution, sa foiblesse, et son ignorance. Il me semble que la mere nourrice des plus faulses opinions, et publicques et particulieres, c'est la trop bonne opinion que l'homme a de soy. Ces gents qui se perchent à chevauchons sur l'epicycle de Mercure, qui veoyent si avant dans le ciel, ils m'arrachent les dents : car, en l'estude que je foys, duquel le subject c'est l'homme, trouvant une si extreme varieté des jugements, un si profond labyrinthe de difficultez les unes

sur les aultres, tant de diversité et incertitude en l'eschole mesme de la sapience ; vous pouvez penser, puisque ces gents là n'ont peu se resouldre de la cognoissance d'eulx mesmes, et de leur propre condition, qui est continuellement presente à leurs yeulx, qui est dans eulx, puis qu'ils ne sçavent comment bransle ce qu'eulx mesmes font bransler, ny comment nous peindre et deschiffrer les ressorts qu'ils tiennent et manient eulx mesmes, comment je les croirois de la cause du flux et reflux de la riviere du Nil. La curiosité de cognoistre les choses a esté donnee aux hommes pour fleau, dict la saincte parole.

Mais pour venir à mon particulier, il est bien difficile, ce me semble, qu'aulcun aultre s'estime moins, voire qu'aulcun aultre m'estime moins, que ce que je m'estime : je me tiens de la commune sorte, sauf en ce que je m'en tiens ; coulpable des defectuositez plus basses et populaires, mais non desadvouees, non excusees ; et ne me prise seulement que de ce que je sçais mon prix. S'il y a de la gloire, ell' est infuse en moy superficiellement, par la trahison de ma complexion, et n'a point de corps qui comparoisse à la veue de mon jugement ; j'en suis arrousé, mais non pas teinct : car, à la verité, quant aux effects de l'esprit, en quelque façon que ce soit, il n'est jamais party de moy chose qui me contentast ; et l'approbation d'aultruy ne me paye pas. J'ay le jugement tendre et difficile, et notamment en mon endroict : je me desadvoue sans cesse, et me sens par tout flotter et flechir de foiblesse ; je n'ay rien du mien de

quoy satisfaire mon jugement. J'ay la veue assez claire et reglee, mais, à l'ouvrer, elle se trouble : comme j'essaye plus evidemment en la poësie ; je l'ayme infiniement, je me cognois assez aux ouvrages d'aultruy ; mais je foys, à la verité, l'enfant quand j'y veulx mettre la main ; je ne me puis souffrir. On peult faire le sot par tout ailleurs, mais non en la poësie :

Mediocribus esse poetis
Non di, non homines, non concessere columnæ.[1]

Pleust à Dieu que cette sentence se trouvast au front des boutiques de touts nos imprimeurs, pour en deffendre l'entree à tant de versificateurs !

Verum
Nil securius est malo poeta.[2]

. . . Mes ouvrages, il s'en fault tant qu'ils me rient, qu'autant de fois que je les retaste, autant de fois je m'en despite :

Quum relego, scripsisse pudet ; quia plurima cerno,
Me quoque, qui feci, judice, digna lini.[3]

J'ay tousjours une idee en l'ame et certaine image trouble, qui me presente comme en songe une meilleure forme que celle que j'ay mis en besongne ; mais je ne la puis saisir et exploicter : et cette idee

[1] Tout défend la médiocrité aux poètes, et les dieux, et les hommes, et les colonnes des portiques où sont affichés leurs ouvrages.—Horace, *de Arte poet.*, v. 372.

[2] Mais rien de si confiant qu'un mauvais poète.—Martial, XII, 63, 13.

[3] Quand je les relis, j'en ai honte ; car j'y vois bien des choses qui, même aux yeux indulgents de leur auteur, méritent d'être effacées.—Ovide, *de Ponto*, I, 5, 15.

mesme n'est que du moyen estage. Ce que j'argumente par là, que les productions de ces riches et grandes ames du temps passé sont bien loing au delà de l'extreme estendue de mon imagination et souhaict : leurs escripts ne me satisfont pas seulement et me remplissent, mais ils m'estonnent et transissent d'admiration ; je juge leur beaulté, je la veois, sinon jusques au bout, au moins si avant qu'il m'est impossible d'y aspirer. Quoy que j'entreprenne, je doibs un sacrifice aux Graces, comme dict Plutarque de quelqu'un,[1] pour practiquer leur faveur :

> Si quid enim placet,
> Si quid dulce hominum sensibus influit,
> Debentur lepidis omnia Gratiis.[2]

Elles m'abandonnent par tout ; tout est grossier chez moy ; il y a faulte de gentillesse et de beaulté ; je ne sçais faire valoir les choses pour le plus que ce qu'elles valent : ma façon n'ayde rien à la matiere ; voylà pourquoy il me la fault forte, qui ayt beaucoup de prinse, et qui luise d'elle mesme. Quand j'en saisis des populaires et plus gayes, c'est pour me suyvre à moy, qui n'ayme point une sagesse cerimonieuse et triste, comme faict le monde ; et pour m'esgayer, non pour esgayer mon style, qui les veult plustost graves et severes : au moins si je doibs nommer style un parler informe et sans regle, un jargon populaire, et un proceder sans definition,

[1] De Xénocrate, dans les *Préceptes du mariage*, c. 26 de la version d'Amyot.

[2] Car tout ce qui plaît, tout ce qui charme les sens des mortels, c'est aux Grâces qu'on en est redevable.

sans partition, sans conclusion, trouble, à la guise de celuy d'Amafanius et de Rabirius.[1] Je ne sçais ny plaire, ny resjouïr, ny chatouiller : le meilleur conte du monde se seiche entre mes mains, et se ternit. Je ne sçais parler qu'en bon escient : et suis du tout desnué de cette facilité, que je veois en plusieurs de mes compaignons, d'entretenir les premiers venus, et tenir en haleine toute une troupe, ou amuser, sans se lasser, l'aureille d'un prince de toute sorte de propos ; la matiere ne leur faillant jamais, pour cette grace qu'ils ont de sçavoir employer la premiere venue, et l'accommoder à l'humeur et portee de ceulx à qui ils ont affaire. Les princes n'ayment gueres les discours fermes ; ny moy à faire des contes. Les raisons premieres et plus aysees, qui sont communement les mieulx prinses, je ne sçais pas les employer ; mauvais prescheur de commune : de toute matiere je dis volontiers les plus extremes choses que j'en sçais. Cicero estime que, ez traictez de la philosophie, le plus difficile membre soit l'exorde : s'il est ainsi, je me prends à la conclusion sagement. Si fault il sçavoir relascher la chorde à toute sorte de tons : et le plus aigu est celuy qui vient le moins souvent en jeu. Il y a pour le moins autant de perfection à relever une chose vuide, qu'à en soubtenir une poisante : tantost il fault superficiellement manier les choses, tantost les profonder. Je sçais bien que la pluspart des

[1] Amafanius et Rabirius, *nulla arte adhibita, de rebus ante oculos positis vulgari sermone disputant; nihil definiunt, nihil partiuntur, nihil apta interrogatione concludunt.*—Cicéron, *Acad.*, I, 2.

hommes se tiennent en ce bas estage, pour ne concevoir les choses que par cette premiere escorce ; mais je sçais aussi que les plus grands maistres, et Xenophon et Platon, on les veoid souvent se relascher à cette basse façon et populaire de dire et traicter les choses, la soubtenants des graces qui ne leur manquent jamais.

Au demourant, mon langage n'a rien de facile et poly ; il est aspre et desdaigneux, ayant ses dispositions libres et desreglees ; et me plaist ainsi, sinon par mon jugement, par mon inclination : mais je sens bien que par fois je m'y laisse trop aller, et qu'à force de vouloir eviter l'art et l'affectation, j'y retumbe d'une aultre part ;

Brevis esse laboro,
Obscurus fio. [1]

Platon dict que le long ou le court ne sont pas proprietez qui ostent ny qui donnent prix au langage. Quand j'entreprendrois de suyvre cet aultre style equable, uny et ordonné, je n'y sçaurois advenir : et encores que les coupures et cadences de Saluste reviennent plus à mon humeur, si est ce que je treuve Cesar et plus grand et moins aysé à representer ; et si mon inclination me porte plus à l'imitation du parler de Seneque, je ne laisse pas d'estimer davantage celuy de Plutarque. Comme à faire, à dire aussi, je suys tout simplement ma forme naturelle : d'où c'est, à l'adventure, que je puis plus à parler qu'à escrire. Le mouvement et action animent les paroles, notamment à ceulx qui

[1] J'évite d'être long, et je deviens obscur.
Boileau, d'après Horace, *Art poétique*, v. 25.

se remuent brusquement, comme je foys, et qui s'eschauffent : le port, le visage, la voix, la robbe, l'assiette, peuvent donner quelque prix aux choses qui d'elles mesmes n'en ont gueres, comme le babil. Messala se plainct, en Tacitus, de quelques accoustrements estroicts de son temps, et de la façon des bancs où les orateurs avoient à parler, qui affoiblissoient leur eloquence.

Mon langage françois est alteré, et en la prononciation, et ailleurs, par la barbarie de mon creu : je ne veis jamais homme des contrees de deçà, qui ne sentist bien evidemment son ramage, et qui ne bleceast les aureilles pures françoises. Si n'est ce pas pour estre fort entendu en mon perigordin : car je n'en ay non plus d'usage que de l'allemand, et ne m'en chault gueres ; c'est un langage (comme sont autour de moy, d'une bande et d'aultre, le poittevin, xaintongeois, angoumoisin, limosin, auvergnat), brode, traisnant, esfoiré : il y a bien au dessus de nous, vers les montaignes, un gascon que je treuve singulierement beau, sec, bref, signifiant, et à la verité, un langage masle et militaire plus qu'aultre que j'entende, autant nerveux, puissant et pertinent, comme le françois est gracieux, delicat et abondant.

Quant au latin, qui m'a esté donné pour maternel, j'ay perdu par desaccoustumance la promptitude de m'en pouvoir servir à parler ; ouy, et à escrire : en quoy aultresfois je me faisois appeller *maistre Jehan*. Voylà combien peu je vaulx de ce costé là.

Le beaulté est une piece de grande recommandation au commerce des hommes ; c'est le

premier moyen de conciliation des uns aux aultres, et n'est homme si barbare et si rechigné qui ne se sente aulcunement frappé de sa doulceur. Le corps a une grande part à nostre estre, il y tient un grand reng ; ainsi sa structure et composition sont de bien juste consideration. Ceulx qui veulent desprendre nos deux pieces principales, et les sequestrer l'une de l'aultre, ils ont tort : au rebours, il les fault r'accoupler et rejoindre ; il fault ordonner à l'ame non de se tirer à quartier, de s'entretenir à part, de mespriser et abandonner le corps (aussi ne le sçauroit elle faire que par quelque singerie contrefaicte), mais de se r'allier à luy, de l'embrasser, le cherir, luy assister, le contrerooller, le conseiller, le redresser, et ramener quand il fourvoye, l'espouser en somme, et luy servir de mary, à ce que leurs effects ne paroissent pas divers et contraires, ains accordants et uniformes. Les chrestiens ont une particuliere instruction de cette liaison : car ils sçavent que la justice divine embrasse cette societé et joincture du corps et de l'ame, jusques à rendre le corps capable des recompenses eternelles ; et que Dieu regarde agir tout l'homme, et veult qu'entier il receoive le chastiement, ou le loyer, selon ses demerites. La secte peripatetique, de toutes sectes la plus sociable, attribue à la sagesse ce seul soing, de pourveoir et procurer en commun le bien de ces deux parties associees : et montrent les aultres sectes, pour ne s'estre assez attachees à la consideration de ce meslange, s'estre partialisees, cette cy pour le corps, cette aultre pour l'ame, d'une pareille erreur ; et

avoir escarté leur subject, qui est l'Homme ; et leur guide, qu'ils advouent en general estre Nature. La premiere distinction qui ayt esté entre les hommes, et la premiere consideration qui donna les preeminences aux uns sur les aultres, il est vraysemblable que ce feut l'advantage de la beaulté :

> Agros divisere atque dedere
> Pro facie cujusque, et viribus, ingenioque ;
> Nam facies multum valuit, viresque vigebant.[1]

Or, je suis d'une taille un peu au dessoubs de la moyenne : ce default n'a pas seulement de la laideur, mais encores de l'incommodité, à ceulx mesmement qui ont des commandements et des charges ; car l'auctorité que donne une belle presence et majesté corporelle en est à dire. C. Marius ne recevoit pas volontiers des soldats qui n'eussent six pieds de haulteur. *Le Courtisan*[2] a bien raison de vouloir, pour ce gentilhomme qu'il dresse, une taille commune, plustost que toute aultre ; et de refuser pour luy toute estrangeté qui le face montrer au doigt. Mais de choisir, s'il fault à cette mediocrité, qu'il soit plustost au deçà qu'au delà d'icelle, je ne le ferois pas à un homme militaire. Les petits hommes, dict Aristote, sont bien jolis, mais non pas beaux ; et se cognoist en la grandeur, la grand'ame, comme la beaulté, en un grand corps et hault : les Ethiopes et les

[1] Le partage des terres fut réglé à proportion de la beauté, de la force et de l'esprit ; car la beauté et la force étaient les premières distinctions.—Lucrèce, V, 1109.

[2] *Il Cortegiano* de Baldesar Castiglione.

Indiens, dict il, elisants leurs roys et magistrats, avoient esgard à la beaulté et procerité des personnnes. Ils avoient raison ; car il y a du respect pour ceulx qui le suyvent, et, pour l'ennemy, de l'effroy, de veoir à la teste d'une troupe marcher un chef de belle et riche taille.

> Ipse inter primos præstanti corpore Turnus
> Vertitur arma tenens, et toto vertice supra est.[1]

Nostre grand roy divin et celeste, duquel toutes les circonstances doibvent estre remarquees avec soing, religion et reverence, n'a pas refusé la recommandation corporelle, *speciosus forma præ filiis hominum*[2] : et Platon, avecques la temperance et la fortitude, desire la beaulté aux conservateurs de sa republicque. C'est un grand despit, qu'on s'addresse à vous parmy vos gents pour vous demander " Où est monsieur ? " et que vous n'ayez que le reste de la bonnetade qu'on faict à vostre barbier ou à vostre secretaire ; comme il adveint au pauvre Philopœmen. Estant arrivé le premier de sa troupe en un logis où on l'attendoit, son hostesse, qui ne le cognoissoit pas, et le veoyoit d'assez mauvaise mine, l'employa d'aller un peu ayder à ses femmes à puiser de l'eau, ou attiser du feu, pour le service de Philopœmen : les gentilshommes de sa suitte estants arrivez et l'ayants surprins embesongné à cette belle vacation, car il n'avoit pas failly d'obeïr au commandement qu'on

[1] Au premier rang on voit marcher Turnus, les armes à la main ; sa taille est haute, et il passe de la tête tous ceux qui l'entourent.—Virgile, *Énéide*, VII, 783.

[2] Il était le plus beau des fils des hommes.—*Ps.* XLV, 3.

luy avoit faict, luy demanderent ce qu'il faisoit là. "Je paie, leur respondict il, la peine de ma laideur." Les aultres beaultez sont pour les femmes : la beaulté de la taille est la seule beaulté des hommes. Où est la petitesse ; ny la largeur et rondeur du front, ny la blancheur et doulceur des yeux, ny la mediocre forme du nez, ny la petitesse de l'aureille et de la bouche, ny l'ordre et la blancheur des dents, ny l'espesseur bien unie d'une barbe brune à escorce de chastaigne, ny le poil relevé, ny la juste rondeur de teste, ny la frescheur du teinct, ny l'air du visage agreable, ny un corps sans senteur, ny la proportion legitime des membres, peuvent faire un bel homme.

J'ay, au demourant, la taille forte et ramassee ; le visage, non pas gras, mais plein ; la complexion entre le jovial et le melancholique, moyennement sanguine et chaulde,

> Unde rigent setis mihi crura, et pectora villis ;[1]

la santé, forte et alaigre, jusques bien avant en mon aage, rarement troublee par les maladies. J'estois tel ; car je ne me considere pas à cette heure que je suis engagé dans les avenues de la vieillesse, ayant pieça franchy les quarante ans :

> Minutatim vires et robur adultum
> Frangit, et in partem pejorem liquitur ætas :[2]

ce que je seray doresnavant, ce ne sera plus qu'un

[1] Aussi ai-je l'estomac, les jambes et les cuisses hérissés de poils.—Martial, II, 36, 5.

[2] Insensiblement les forces se perdent, la vigueur s'épuise, et notre être va toujours en déclinant.—Lucrèce, II, 1131.

demy estre ; ce ne sera plus moy ; je m'eschappe touts les jours, et me desrobbe à moy :

> Singula de nobis anni prædantur euntes.[1]

D'addresse et de disposition, je n'en ai point eu ; et si suis fils d'un pere tresdispos, et d'une alaigresse qui luy dura jusques à son extreme vieillesse. Il ne trouva gueres homme de sa condition qui s'egualast à luy en tout exercice de corps : comme je n'en ay trouvé gueres aulcun qui ne me surmontast ; sauf au courir, en quoy j'estois des mediocres. De la musique, ny pour la voix, que j'y ay tresinepte, ny pour les instruments, on ne m'y a jamais sceu rien apprendre. A la danse, à la paulme, à la luicte, je n'y ay peu acquerir qu'une bien fort legiere et vulgaire suffisance ; à nager, à escrimer, à voltiger, et à saulter, nulle du tout. Les mains, je les ay si gourdes, que je ne sçais pas escrire seulement pour moy ; de façon que, ce que j'ay barbouillé, j'ayme mieulx le refaire que de me donner la peine de le demesler : et ne lis gueres mieulx ; je me sens poiser aux escoutants. Aultrement bon clerc, je ne sçais pas clorre à droict une lettre, ny ne sceus jamais tailler plume, ny trencher à table, qui vaille, ny equipper un cheval de son harnois, ny porter à poing un oyseau et le lascher, ny parler aux chiens, aux oyseaux, aux chevaulx. Mes conditions corporelles sont, en somme, tresbien accordantes à celles de l'ame : il n'y a rien d'alaigre ; il y a seulement une vigueur pleine et

[1] Les années, dans leur course, nous dérobent sans cesse quelque portion de nous-mêmes.—Horace, *Epist.*, II, 2, 55.

ferme : je dure bien à la peine ; mais j'y dure, si je m'y porte moy mesme, et autant que mon desir m'y conduict,

> Molliter austerum studio fallente laborem :[1]

aultrement, si je n'y suis alleiché par quelque plaisir, et si j'ay aultre guide que ma pure et libre volonté, je n'y vauls rien ; car j'en suis là, que, sauf la santé et la vie, il n'est chose pour quoy je veuille ronger mes ongles, et que je veuille acheter au prix du torment d'esprit et de la contraincte :

> Tanti mihi non sit opaci
> Omnis arena Tagi, quodque in mare volvitur aurum.[2]

Extremement oysif, extremement libre, et par nature et par art, je presterois aussi volontiers mon sang que mon soing. J'ay une ame libre et toute sienne, accoustumee à se conduire à sa mode : n'ayant eu, jusques à cette heure, ny commandant, ny maistre forcé, j'ay marché aussi avant, et le pas, qu'il m'a pleu ; cela m'a amolli et rendu inutile au service d'aultruy, et ne m'a faict bon qu'à moy.

Et, pour moy, il n'a esté besoing de forcer ce naturel poisant, paresseux, et faineant ; car, m'estant trouvé en tel degré de fortune, dez ma naissance, que j'ay eu occasion de m'y arrester (une occasion pourtant que mille aultres de ma cognoissance eussent prinse pour planche plustost

[1] Car le plaisir qui accompagne le travail en fait oublier la fatigue.—Horace, *Sat.*, II, 2, 12.

[2] Non, je ne voudrais point à ce prix-là tout le sable du Tage, avec l'or qu'il porte à l'Océan.—Juvénal, *Sat.*, III, 54.

à se passer à la queste, à l'agitation et inquietude), et en tel degré de sens, que j'ay senty en avoir occasion, je n'ay rien cherché, et n'ay aussi rien prins :

> Non agimur tumidis velis Aquilone secundo,
> Non tamen adversis ætatem ducimus Austris ;
> Viribus, ingenio, specie, virtute, loco, re,
> Extremi primorum, extremis usque priores.[1]

Je n'ay eu besoing que de la suffisance de me contenter ; qui est toutesfois un reglement d'ame, à le bien prendre, egualement difficile en toute sorte de condition, et que, par usage, nous veoyons se trouver plus facilement encores en la disette qu'en l'abondance ; d'autant, à l'adventure, que, selon le cours de nos aultres passions, la faim des richesses est plus aiguisee par leur usage que par leur disette, et la vertu de la moderation, plus rare que celle de la patience : et n'ay eu besoing que de jouïr doulcement des biens que Dieu, par sa liberalité, m'avoit mis entre mains. Je n'ay gousté aulcune sorte de travail ennuyeux : je n'ay eu gueres en maniement que mes affaires ; ou, si j'en ay eu, ce a esté en condition de les manier à mon heure et à ma façon, commis par gents qui s'en fioient à moy, et qui ne me pressoient pas, et me cognoissoient ; car encores tirent les experts quelque service d'un cheval restif et poulsif.

Mon enfance mesme a esté conduicte d'une façon

[1] Le vent du nord n'enfle pas mes voiles, il est vrai ; mais l'Auster ne trouble pas ma course paisible. Je suis, en force, en talent, en figure, en vertu, en naissance, en biens, des derniers de la première classe, mais des premiers de la dernière.—Horace, *Epist.*, II, 2, 201.

molle et libre, et exempte de subjection rigoureuse. Tout cela m'a formé une complexion delicate et incapable de sollicitude ; jusques là, que j'ayme qu'on me cache mes pertes, et les desordres qui me touchent. Au chapitre de mes mises, je loge ce que ma nonchalance me couste à nourrir et entretenir ;

> Hæc nempe supersunt,
> Quæ dominum fallunt, quæ prosunt furibus ; [1]

j'ayme à ne sçavoir pas le compte de ce que j'ay, pour sentir moins exactement ma perte : je prie ceulx qui vivent avecques moy, où l'affection leur manque et les bons effects, de me piper et payer de bonnes apparences. A faulte d'avoir assez de fermeté pour souffrir l'importunité des accidents contraires ausquels nous sommes subjects, et pour ne me pouvoir tenir tendu à regler et ordonner les affaires, je nourris, autant que je puis, en moy cett' opinion, m'abandonnant du tout à la fortune, " De prendre toutes choses au pis ; et ce pis là, me resouldre à le porter doulcement et patiemment : " c'est à cela seul que je travaille, et le but auquel j'achemine touts mes discours. A un dangier, je ne songe pas tant comment j'en eschapperay, que combien peu il importe que j'en eschappe : quand j'y demeurerois, que seroit ce ? Ne pouvant regler les evenements, je me regle moy mesme ; et m'applique à eulx, s'ils ne s'appliquent à moy. Je n'ay gueres d'art pour sçavoir gauchir la fortune et luy eschapper ou la forcer, et pour dresser et con-

[1] Surplus qui échappe aux yeux du maître, et dont les voleurs s'accommodent.—Horace, *Epist.*, I, 6, 45.

duire par prudence les choses à mon poinct : j'ay encores moins de tolerance pour supporter le soing aspre et penible qu'il fault à cela ; et la plus penible assiette pour moy, c'est estre suspens ez choses qui pressent, et agité entre la crainte et l'esperance.

Le deliberer, voire ez choses plus legieres, m'importune ; et sens mon esprit plus empesché à souffrir le bransle et les secousses diverses du doubte et de la consultation, qu'à se rasseoir et resouldre à quelque party que ce soit, aprez que la chance est livree. Peu de passions m'ont troublé le sommeil ; mais, des deliberations, la moindre me le trouble. Tout ainsi que des chemins, j'en evite volontiers les costez pendants et glissants, et me jecte dans le battu, le plus boueux et enfondrant, d'où je ne puisse aller plus bas ; et y cherche seureté : aussi j'ayme les malheurs touts purs, qui ne m'exercent et tracassent plus aprez l'incertitude de leur rabillage, et qui du premier sault me poulsent droictement en la souffrance :

Dubia plus torquent mala.[1]

Aux evenements, je me porte virilement ; en la conduicte, puerilement : l'horreur de la cheute me donne plus de fiebvre que le coup. Le jeu ne vault pas la chandelle : l'avaricieux a plus mauvais compte de sa passion que n'a le pauvre ; et y a moins de mal souvent à perdre sa vigne qu'à la plaider. La plus basse marche est la plus ferme : c'est le siege de la constance ; vous n'y avez besoing

[1] Ce sont les maux incertains qui me tourmentent le plus. —Sénèque, *Agamemnon*, acte III, sc. I, v. 29.

que de vous ; elle se fonde là et appuye toute en soy.

Quant à l'ambition, qui est voisine de la presumption, ou fille plustost, il eust fallu, pour m'advancer, que la fortune me feust venue querir par le poing ; car, de me mettre en peine pour un' esperance incertaine, et me soubmettre à toutes les difficultez qui accompaignent ceulx qui cherchent à se poulser en credit sur le commencement de leur progrez, je ne l'eusse sceu faire :

> Spem pretio non emo :[1]

je m'attache à ce que je veois et que je tiens, et ne m'esloingne gueres du port ;

> Alter remus aquas, alter tibi radat arenas ;[2]

et puis, on arrive peu à ces advancements, qu'en hazardant premierement le sien ; et je suis d'advis que si ce qu'on a suffit à maintenir la condition en laquelle on est nay et dressé, c'est folie d'en lascher la prinse sur l'incertitude de l'augmenter. Celuy à qui la fortune refuse de quoy planter son pied, et establir un estre tranquille et reposé, il est pardonnable s'il jecte au hazard ce qu'il a, puis qu'ainsi comme ainsi la necessité l'envoye à la queste :

> Capienda rebus in malis præceps via est :[3]

et j'excuse plustost un cabdet de mettre sa legitime

[1] Je n'achète pas l'espérance argent comptant.—Térence, *Adelph.*, acte II, sc. iii, v. 11.

[2] Qu'une rame fende les flots, et l'autre, les sables du rivage.—Prop., III, 3, 23.

[3] Dans le malheur, choisissons les résolutions téméraires. —Sénèque, *Agamemnon*, acte II, sc. 1, v. 47.

au vent, que celuy à qui l'honneur de la maison est en charge, qu'on ne peult point veoir necessiteux que par sa faulte. J'ay bien trouvé le chemin plus court et plus aysé, avecques le conseil de mes bons amis du temps passé, de me desfaire de ce desir, et de me tenir coy ;

> Cui sit conditio dulcis sine pulvere palmæ : [1]

jugeant aussi bien sainement de mes forces, qu'elles n'estoient pas capables de grandes choses.

> Turpe est, quod nequeas, capiti committere pondus,
> Et pressum inflexo mox dare terga genu.[2]

Les qualitez mesmes qui sont en moy non reprochables, je les trouvois inutiles en ce siecle : la facilité de mes mœurs, on l'eust nommee lascheté et foiblesse ; la foy et la conscience s'y feussent trouvees scrupuleuses et superstitieuses ; la franchise et la liberté, importune, inconsideree, et temeraire. A quelque chose sert le malheur : il faict bon naistre en un siecle fort depravé ; car, par comparaison d'aultruy, vous estes estimé vertueux à bon marché : qui n'est que parricide en nos jours et sacrilege, il est homme de bien et d'honneur :

> Nunc, si depositum non inficiatur amicus,
> Si reddat veterem cum tota ærugine follem,
> Prodigiosa fides, et Tuscis digna libellis,
> Quæque coronata lustrari debeat agna : [3]

---

[1] Quelle plus douce condition que celle de vaincre sans avoir combattu !—Horace, *Epist.*, I, 1, 51.

[2] Il est honteux de se charger la tête d'un poids qu'on ne saurait porter, pour plier ensuite, et se soustraire au fardeau. —Properce, III, 9, 5.

[3] Maintenant, si ton ami ne nie point ton dépôt, s'il te rend ton vieux sac, et ton argent noirci par le temps, c'est

et ne feut jamais temps et lieu où il y eust, pour les princes, loyer plus certain et plus grand proposé à la bonté et à la justice. Le premier qui s'advisera de se poulser en faveur et en credit par cette voye là, je suis bien deceu si à bon compte il ne devance ses compaignons : la force, la violence, peuvent quelque chose, mais non pas tousjours tout. Les marchands, les juges de village, les artisans, nous les veoyons aller à pair de vaillance et science militaire avecques la noblesse ; ils rendent des combats honorables, et publicques et privez, ils battent, ils deffendent villes en nos guerres presentes : un prince estouffe sa recommandation emmy cette presse. Qu'il reluise d'humanité, de verité, de loyauté, de temperance, et surtout de justice ; marques rares, incogneues et exilees : c'est la seule volonté des peuples dequoy il peult faire ses affaires ; et nulles autres qualitez ne peuvent attirer leur volonté comme celles là, leur estants les plus utiles : *Nihil est tam populare, quam bonitas.*[1]

Par cette proportion, je me feusse trouvé grand et rare ; comme je me treuve pygmee et populaire, à la proportion d'aulcuns siecles passez, ausquels il estoit vulgaire, si d'aultres plus fortes qualitez n'y concourroient, de veoir un homme moderé en ses vengeances, mol au ressentiment des offenses, religieux en l'observance de sa parole, ny double, ny soupple, ny accommodant sa foy à la volonté

un trait de probité digne d'être inscrit dans les livres des pontifes ; c'est un prodige qu'il faut expier par le sang d'une brebis.—Juvénal, XIII, 60.

[1] Rien n'est si populaire que la bonté.—Cicéron, *pro Ligario*, c. 12.

d'aultruy et aux occasions : plustost lairrois je rompre le col aux affaires, que de tordre ma foy pour leur service. Car, quant à cette nouvelle vertu de feinctise et dissimulation, qui est à cette heure si fort en credit, je la hais capitalement ; et de touts les vices, je n'en treuve aulcun qui tesmoigne tant de lascheté et bassesse de cœur. C'est une humeur couarde et servile de s'aller desguiser et cacher soubs un masque, et de n'oser se faire veoir tel qu'on est : par là nos hommes se dressent à la perfidie ; estants duicts à produire des paroles faulses, ils ne font pas conscience d'y manquer. Un cœur genereux ne doibt point desmentir ses pensees ; il se veult faire veoir jusques au dedans ; tout y est bon, ou au moins, tout y est humain. Aristote estime office de magnanimité, haïr et aymer à descouvert ; juger, parler avecques toute franchise, et, au prix de la verité, ne faire cas de l'approbation ou reprobation d'aultruy. Appollonius disoit que " c'estoit aux serfs de mentir, et aux libres de dire verité : " c'est la premiere et fondamentale partie de la vertu ; il la fault aymer pour elle mesme. Celuy qui dict vray, parce qu'il y est d'ailleurs obligé, et parce qu'il sert, et qui ne craint point à dire mensonge, quand il n'importe à personne, il n'est pas veritable suffisamment. Mon ame, de sa complexion, refuyt la menterie, et hait mesme à la penser : j'ay un' interne vergongne et un remords picquant, si parfois elle m'eschappe ; comme parfois elle m'eschappe, les occasions me surprenant et agitant impremedi-

tement. Il ne fault pas tousjours dire tout, car ce seroit sottise : mais ce qu'on dict, il fault qu'il soit tel qu'on le pense ; aultrement, c'est meschanceté. Je ne sçais quelle commodité ils attendent de se feindre et contrefaire sans cesse, si ce n'est, de n'en estre pas creus lors mesme qu'ils disent verité ; cela peult tromper une fois ou deux les hommes : mais de faire profession de se tenir couvert, et se vanter, comme ont faict aulcuns de nos princes, Que " ils jecteroient leur chemise au feu, si elle estoit participante de leurs vrayes intentions," qui est un mot de l'ancien Metellus Macedonicus ; et publier, Que " qui ne sçait se feindre, ne sçait pas regner,[1] " c'est tenir advertis ceulx qui ont à les practiquer, que ce n'est que piperie et mensonge qu'ils disent ; *quo quis versutior et callidior est, hoc invisior et suspectior, detracta opinione probitatis* [2] *:* ce seroit une grande simplesse à qui se lairroit amuser ny au visage, ny aux paroles de celuy qui faict estat d'estre tousjours aultre au dehors qu'il n'est au dedans, comme faisoit Tibere. Et ne sçais quelle part telles gents peuvent avoir au commerce des hommes, ne produisants rien qui soit receu pour comptant : qui est desloyal envers la verité, l'est aussi envers le mensonge.

Ceulx qui, de nostre temps, ont consideré, en l'establissement du debvoir d'un prince, le bien de ses affaires seulement, et l'ont preferé au soing

[1] Maxime favorite de Louis XI.

[2] Plus un homme est fin et adroit, plus il est odieux et suspect, lorsqu'il vient à perdre la réputation d'homme de bien.—Cicéron, *de Offic.*, II, 9.

de sa foy et conscience, diroient quelque chose à un prince de qui la fortune auroit rengé à un tel poinct les affaires, que pour tout jamais il les peult establir par un seul manquement et faulte à sa parole : mais il n'en va pas ainsin ; on recheoit souvent en pareil marché ; on faict plus d'une paix, plus d'un traicté en sa vie. Le gaing qui les convie à la premiere desloyauté, et quasi tousjours il s'en presente, comme à toutes aultres meschancetez ; les sacrileges, les meurtres, les rebellions, les trahisons, s'entreprennent pour quelque espece de fruict : mais ce premier gaing apporte infinis dommages suyvants, jectant ce prince hors de tout commerce et de tout moyen de negociation, par l'exemple de cette infidelité. Soliman, de la race des Ottomans, race peu soigneuse de l'observance des promesses et paches, lorsque, de mon enfance,[1] il feit descendre son armee à Otrante, ayant sceu que Mercurin de Gratinare, et les habitants de Castro, estoient detenus prisonniers aprez avoir rendu la place, contre ce qui avoit esté capitulé par ses gents avecques eulx, manda qu'on les relaschast ; et qu'ayant en main d'aultres grandes entreprinses en cette contree là, cette desloyauté, quoyqu'elle eust quelque apparence d'utilité presente, luy apporteroit pour l'advenir un descri et une desfiance d'infini prejudice.

Or, de moy, j'ayme mieulx estre importun et indiscret, que flatteur et dissimulé. J'advoue qu'il se peult mesler quelque poincte de fierté et

[1] En 1537, Montaigne avait quatre ans.

d'opiniastreté, à se tenir ainsin entier et ouvert comme je suis, sans consideration d'aultruy ; et me semble que je deviens un peu plus libre où il le fauldroit moins estre, et que je m'eschauffe par l'opposition du respect : il peult estre aussi que je me laisse aller aprez ma nature, à faulte d'art. Presentant aux grands cette mesme licence de langue et de contenance que j'apporte de ma maison, je sens combien elle decline vers l'indiscretion et incivilité : mais, oultre ce que je suis ainsi faict, je n'ay pas l'esprit assez soupple pour gauchir à une prompte demande, et pour en eschapper par quelque destour, ny pour feindre une verité, ny assez de memoire pour la retenir ainsi feincte, ny certes assez d'asseurance pour la maintenir, et foys le brave par foiblesse ; parquoy je m'abandonne à la naïfveté, et à tousjours dire ce que je pense, et par complexion et par desseing, laissant à la fortune d'en conduire l'evenement. Aristippus disoit, "le principal fruict qu'il eust tiré de la philosophie, estre Qu'il parloit librement et ouvertement à chascun."

C'est un util et merveilleux service que la memoire, et sans lequel le jugement faict bien à peine son office ; elle me manque du tout. Ce qu'on me veult proposer, il fault que ce soit à parcelles ; car de respondre à un propos où il y eust plusieurs divers chefs, il n'est pas en ma puissance : je ne sçaurois recevoir une charge sans tablettes. Et, quand j'ay un propos de consequence à tenir, s'il est de longue haleine, je suis reduict à cette vile et miserable necessité d'apprendre par

cœur, mot à mot, ce que j'ay à dire ; aultrement je n'aurois ny façon, ny asseurance, estant en crainte que ma memoire veinst à me faire un mauvais tour. Mais ce moyen m'est non moins difficile : pour apprendre trois vers, il m'y fault trois heures ; et puis, en un propre ouvrage, la liberté et auctorité de remuer l'ordre, de changer un mot, variant sans cesse la matiere, la rend plus malaysee à arrester en la memoire de son aucteur. Or, plus je m'en desfie, plus elle se trouble ; elle me sert mieulx par rencontre : il fault que je la solicite nonchalamment ; car, si je la presse, elle s'estonne ; et depuis qu'ell' a commencé à chanceler, plus je la sonde, plus elle s'empestre et embarrasse : elle me sert à son heure, non pas à la mienne.

Cecy que je sens en la memoire, je le sens en plusieurs aultres parties : je fuys le commandement, l'obligation, et la contraincte ; ce que je foys ayseement et naturellement, si je m'ordonne de le faire par une expresse et prescripte ordonnance, je ne sçais plus le faire. Au corps mesme, les membres qui ont quelque liberté et jurisdiction plus particuliere sur eulx, me refusent parfois leur obeïssance, quand je les destine et attache à certain poinct et heure de service necessaire : cette preordonnance contraincte et tyrannique les rebute ; ils se croupissent d'effroy ou de despit, et se transissent. Aultresfois, estant en lieu où c'est discourtoisie barbaresque de ne respondre à ceulx qui vous convient à boire, quoy qu'on m'y traictast avec toute liberté, j'essayay de faire le bon compaignon en faveur des dames qui estoyent de la partie, selon

l'usage du pays : mais il y eut du plaisir ; car cette menace et preparation d'avoir à m'efforcer oultre ma coustume et mon naturel, m'estoupa de maniere le gosier, que je ne sceus avaller une seule goutte, et feus privé de boire pour le besoing mesme de mon repas ; je me trouvay saoul et desalteré par tant de bruvage, que mon imagination avoit preoccupé. Cet effect est plus apparent en ceulx qui ont l'imagination plus vehemente et puissante ; mais il est pourtant naturel, et n'est aulcun qui ne s'en ressente aulcunement. On offroit à un excellent archer, condamné à la mort, de luy sauver la vie, s'il vouloit faire veoir quelque notable preuve de son art : il refusa de s'en essayer, craignant que la trop grande contention de sa volonté luy feist fourvoyer la main, et qu'au lieu de sauver sa vie, il perdist encores la reputation qu'il avoit acquise au tirer de l'arc. Un homme qui pense ailleurs, ne fauldra point, à un poulce prez, de refaire tousjours un mesme nombre et mesure de pas au lieu où il se promene ; mais s'il y est avecques attention de les mesurer et compter, il trouvera que ce qu'il faisoit par nature et par hazard, il ne le fera pas si exactement par desseing.

Ma librairie, qui est des belles entre les librairies de village, est assise à un coing de ma maison : s'il me tumbe en fantasie chose que j'y vueille aller chercher ou escrire, de peur qu'elle ne m'eschappe, en traversant seulement ma cour, il fault que je la donne en garde à quelqu'autre. Si je m'enhardis, en parlant, à me destourner tant soit peu de mon fil, je ne fauls jamais de le perdre : qui faict que je me tiens, en mes discours, contrainct, sec, et resserré.

Les gents qui me servent, il fault que je les appelle par le nom de leurs charges ou de leur pays, car il m'est tresmalaysé de retenir des noms ; je diray bien qu'il a trois syllabes, que le son en est rude, qu'il commence ou termine par telle lettre : et si je durois à vivre long-temps, je ne crois pas que je n'oubliasse mon nom propre, comme ont faict d'aultres. Messala Corvinus feut deux ans n'ayant trace aulcune de memoire, ce qu'on dict aussi de George Trapezonce.[1] Et pour mon interest, je rumine souvent quelle vie c'estoit que la leur, et si, sans cette piece, il me restera assez pour me soubtenir avecques quelque aysance ; et y regardant de prez, je crains que ce default, s'il est parfaict, perde toutes les functions de l'ame :

> Plenus rimarum sum, hac atque illac perfluo.[2]

Il m'est advenu plus d'une fois d'oublier le mot du guet, que j'avois trois heures auparavant donné, ou receu d'un aultre ; et d'oublier où j'avois caché ma bourse, quoy qu'en die Cicero :[3] je m'ayde à perdre ce que je serre particulierement. *Memoria certe non modo philosophiam, sed omnis vitæ usum, omnesque artes, una maxime continet.*[4] C'est le receptacle et l'estuy de la science que la memoire : l'ayant si defaillante, je n'ay pas fort à me plaindre

[1] George de Trébizonde.

[2] Je suis comme un vase fêlé, je ne puis rien retenir. —Térence, *Eunuch.*, acte I, sc. ii, v. 25.

[3] *De Senectute*, c. 7. *Nec vero quemquam senum audivi oblitum, quo loco thesaurum obruisset.*

[4] Il est certain que la mémoire renferme non seulement la philosophie, mais tous les arts, et tout ce qui appartient à l'usage de la vie.—Cicéron, *Acad.*, II. 7.

si je ne sçais gueres. Je sçais en general le nom des arts, et ce de quoy ils traictent ; mais rien au delà. Je feuillette les livres ; je ne les estudie pas : ce qui m'en demeure, c'est chose que je ne recognois plus estre d'aultruy, c'est cela seulement de quoy mon jugement a faict son proufit, les discours et les imaginations de quoy il s'est imbu ; l'aucteur, le lieu, les mots, et aultres circonstances, je les oublie incontinent : et suis si excellent en l'oubliance, que mes escripts mesmes et compositions, je ne les oublie pas moins que le reste ; on m'allegue touts les coups à moy mesme, sans que je le sente. Qui vouldroit sçavoir d'où sont les vers et exemples que j'ay icy entassez, me mettroit en peine de le luy dire : et je ne les ay mendiez qu'ez portes cogneues et fameuses ; ne me contentant pas qu'ils feussent riches, s'ils ne venoient encores de main riche et honorable : l'auctorité y concurre quand et la raison. Ce n'est pas grand' merveille si mon livre suyt la fortune des aultres livres, et si ma memoire desempare ce que j'escris, comme ce que je lis, et ce que je donne, comme ce que je receois.

Oultre le default de la memoire, j'en ay d'aultres qui aydent beaucoup à mon ignorance : J'ay l'esprit tardif et mousse, le moindre nuage luy arreste sa poincte, en façon que (pour exemple) je ne luy proposay jamais enigme si aysé, qu'il sceust desvelopper ; .il n'est si vaine subtilité qui ne m'empesche ; aux jeux où l'esprit a sa part, des echecs, des chartes, des dames, et aultres, je n'y comprends que les plus grossiers traicts : L'apprehension, je l'ay lente et embrouillee ; mais ce

qu'elle tient une fois, elle le tient bien, et l'embrasse bien universellement, estroictement, et profondement, pour le temps qu'elle la tient : J'ay la veue longue, saine, et entiere, mais qui se lasse aysecment au travail, et se charge ; à cette occasion, je ne puis avoir long commerce avecques les livres, que par le moyen du service d'aultruy. Le jeune Pline instruira ceulx qui ne l'ont essayé, combien ce retardement est important à ceulx qui s'adonnent à cette occupation.[1]

Il n'est point ame si chestifve et brutale, en laquelle on ne veoye reluire quelque faculté particuliere ; il n'y en a point de si ensepvelie, qui ne face une saillie par quelque bout : et comment il advienne qu'une ame, aveugle et endormie à toutes aultres choses, se treuve vifve, claire, et excellente à certain particulier effect, il s'en fault enquerir aux maistres. Mais les belles ames, ce sont les ames universelles, ouvertes, et prestes à tout ; si non instruictes, au moins instruisables : ce que je dis pour accuser la mienne ; car, soit par foiblesse ou nonchalance (et de mettre à nonchaloir ce qui est à nos pieds, ce que nous avons entre mains, ce qui regarde de plus prez l'usage de la vie, c'est chose bien esloingnee de mon dogme), il n'en est point une si inepte et si ignorante que la mienne de plusieurs telles choses vulgaires, et qui ne se peuvent sans honte ignorer. Il fault que j'en conte quelques exemples.

Je suis nay et nourry aux champs, et parmi le labourage ; j'ay des affaires et du mesnage en

[1] Plin. Ep. V. 3.

main, depuis que ceulx qui me devanceoient en la possession des biens que je jouys m'ont quitté leur place : or, je ne sçais compter ny à ject ny à plume ; la pluspart de nos monnoyes, je ne les cognois pas ; ny ne sçais la difference d'un grain à l'aultre, ny en la terre, ny au grenier, si elle n'est par trop apparente ; ny à peine celle d'entre les choux et les laictues de mon jardin : je n'entends pas seulement les noms des premiers utils du mesnage, ny les plus grossiers principes de l'agriculture, et que les enfants sçavent ; moins aux arts mechaniques, en la traficque, et en la cognoissance des marchandises, diversité et nature des fruicts, de vins, de viandes, ny à dresser un oyseau, ny à medeciner un cheval ou un chien ; et, puisqu'il me fault faire la honte toute entiere, il n'y a pas un mois qu'on me surprint ignorant de quoy Le levain servoit à faire du pain, et que c'estoit que Faire cuver du vin. On conjectura anciennement à Athenes une aptitude à la mathematique, en celuy à qui on veoyoit ingenieusement adgencer et fagotter une charge de brossailles : vrayement on tireroit de moy une bien contraire conclusion ; car qu'on me donne tout l'apprest d'une cuisine, me voylà à la faim. Par ces traicts de ma confession, on en peult imaginer d'aultres à mes despens. Mais quel que je me fasse cognoistre, pourveu que je me fasse cognoistre tel que je suis, je foys mon effect ; et si ne m'excuse pas d'oser mettre par escript des propos si bas et frivoles que ceulx cy, la bassesse du subject m'y contrainct : qu'on accuse si on veult mon project, mais mon progrez, non :

tant y a que, sans l'advertissement d'aultruy, je veois assez le peu que tout cecy vault et poise, et la folie de mon desseing ; c'est prou que mon jugement ne se desferre point, duquel ce sont icy les essais.

> Nasutus sis usque licet, sis denique nasus,
> Quantum noluerit ferre rogatus Atlas,
> Et possis ipsum tu deridere Latinum,
> Non potes in nugas dicere plura meas,
> Ipse ego quam dixi : quid dentem dente juvabit
> Rodere ? carne opus est, si satur esse velis.
> Ne perdas operam : qui se mirantur, in illos
> Virus habe ; nos hæc novimus esse nihil.[1]

Je ne suis pas obligé à ne dire point de sottises, pourveu que je ne me trompe pas à les cognoistre : et de faillir à mon escient, cela m'est si ordinaire, que je ne faulx gueres d'aultre façon ; je ne faulx gueres fortuitement. C'est peu de chose de prester à la temerité de mes humeurs les actions ineptes, puisque je ne me puis pas deffendre d'y prester ordinairement les vicieuses.

Je veis un jour, à Barleduc,[2] qu'on presentoit au roy François second, pour la recommandation de la memoire de René, roy de Sicile, un pourtraict qu'il avoit luy mesme faict de soy : pourquoy n'est il loisible de mesme à chascun de se peindre de la

[1] Soyez le plus fin critique du monde ; confondez, par vos plaisanteries, Latinus lui-même : vous ne sauriez jamais dire pis de ces bagatelles que ce que j'en ai dit moi-même. Pourquoi vous tourmenter pour y trouver de quoi mordre ? Attaquez quelque chose de plus solide. Si vous ne voulez pas perdre votre peine, répandez votre venin sur ceux qui s'admirent eux-mêmes ; car, pour moi, je sais que tout ceci n'est rien.—Martial, II, 13.

[2] Au mois de septembre 1559.

plume, comme il se peignoit d'un creon? Je ne veulx doncques pas oublier encores cette cicatrice, bien mal propre à produire en public; c'est l'irresolution: default tresincommode à la negociation des affaires du monde. Je ne sçais pas prendre party ez entreprinses doubteuses:

Ne si, ne no, nel cor mi suona intero[1];

je sçais bien soubtenir une opinion, mais non pas la choisir. Parce qu'ez choses humaines, à quelque bande qu'on penche, il se presente force apparences qui nous y confirment (et le philosophe Chrysippus disoit qu'il ne vouloit apprendre, de Zenon et Cleanthes, ses maistres, que les dogmes simplement; car quant aux preuves et raisons, qu'il en fourniroit assez de luy mesme), de quelque costé que je me tourne, je me fournis tousjours assez de cause et de vraysemblance pour m'y maintenir: ainsi j'arreste chez moy le doubte et la liberté de choisir, jusques à ce que l'occasion me presse; et lors, à confesser la verité, je jecte le plus souvent la plume au vent, comme on dict, et m'abandonne à la mercy de la fortune; une bien legiere inclination et circonstance m'emporte;

Dum in dubio est animus, paulo momento huc atque
Illuc impellitur.[2]

L'incertitude de mon jugement est si egualement balancee en la pluspart des occurrences, que je com-

[1] Le cœur ne me dit ni oui, ni non.—Petrarca, p. 208 édition de *Gab. Giolitto*, Venise, 1557.

[2] Lorsque l'esprit est dans le doute, le moindre poids le fait pencher de l'un ou de l'autre côté.—Térence, *Andr.*, acte I, sc. vi, v. 32.

promettrois volontiers à la decision du sort et des dez ; et remarque, avecques grande consideration de nostre foiblesse humaine, les exemples que l'histoire divine mesme nous a laissé de cet usage de remettre à la fortune et au hazard la determination des eslections ez choses doubteuses : *sors cecidit super Mathiam.*[1] La raison humaine est un glaive double et dangereux : et en la main mesme de Socrates, son plus intime et plus familier amy, voyez à quants de bouts c'est un baston ! Ainsi, je ne suis propre qu'à suyvre, et me laisse ayseement emporter à la foule : je ne me fie pas assez en mes forces, pour entreprendre de commander, ny guider ; je suis bien ayse de trouver mes pas tracez par les aultres. S'il fault courre le hazard d'un chois incertain, j'ayme mieulx que ce soit soubs tel qui s'asseure plus de ses opinions, et les espouse plus, que je ne foys les miennes, ausquelles je treuve le fondement et le plant glissant.

Et si ne suis pas trop facile pourtant au change ; d'autant que j'apperceois aux opinions contraires une pareille foiblesse ; *ipsa consuetudo assentiendi periculosa esse videtur, et lubrica* ;[2] notamment aux affaires politiques, il y a un beau champ ouvert au bransle et à la contestation :

Justa pari premitur veluti quum pondere libra
Prona, nec hac plus parte sedet, nec surgit ab illa.[3]

---

[1] Le sort tomba sur Mathias.—*Act. Apost.*, I, 26.

[2] L'habitude même de donner son assentiment paraît entrainer bien des erreurs et des dangers.—Cicéron, *Acad.*, II, 21.

[3] Ainsi, lorsque les bassins de la balance sont chargés d'un poids égal, elle ne penche ni ne s'élève d'aucun côté. —Tibulle, IV, 41.

Les discours de Machiavel, pour exemple, estoient assez solides pour le subject ; si y a il eu grand' aysance à les combattre ; et ceulx qui l'ont faict, n'ont pas laissé moins de facilité à combattre les leurs : il s'y trouveroit tousjours, à un tel argument, de quoy fournir responses, dupliques, repliques, tripliques, quadrupliques, et cette infinie contexture de debats que nostre chicane a alongé tant qu'elle a peu en faveur des procez ;

Cædimur, et totidem plagis consumimus hostem :[1]

les raisons n'y ayant gueres aultre fondement que l'experience, et la diversité des evenements humains nous presentant infinis exemples à toutes sortes de formes. Un sçavant personnage de nostre temps dict qu'en nos almanacs, où ils disent chauld, qui vouldra dire froid, et au lieu de sec, humide, et mettre tousjours le rebours de ce qu'ils prognostiquent, s'il debvoit entrer en gageure de l'evenement de l'un ou l'aultre, qu'il ne se soulcieroit pas quel party il prinst ; sauf ez choses où il n'y peult escheoir incertitude, comme de promettre à Noël des chaleurs extremes, et à la sainct Jean des rigueurs de l'hiver : J'en pense de mesme de ces discours politiques ; à quelque roolle qu'on vous mette, vous avez aussi beau jeu que vostre compaignon, pourveu que vous ne veniez à chocquer les principes trop grossiers et apparents : et pourtant, selon mon humeur, ez affaires publicques, il n'est aulcun si mauvais train, pourveu qu'il ayt de l'aage

[1] L'ennemi nous bat, et nous le battons à notre tour. —Horace, *Epist.*, II. 2, 97.

et de la constance, qui ne vaille mieulx que le changement et le remuement. Nos mœurs sont extremement corrompues, et penchent d'une merveilleuse inclination vers l'empirement ; de nos loix et usances, il y en a plusieurs barbares et monstrueuses : toutesfois, pour la difficulté de nous mettre en meilleur estat, et le dangier de ce croullement, si je pouvois planter une cheville à nostre roue et l'arrester en ce poinct, je le ferois de bon cœur :

Numquam adeo fœdis, adeoque pudendis
Utimur exemplis, ut non pejora supersint.[1]

Le pis que je treuve en nostre estat, c'est l'instabilité ; et que nos loix, non plus que nos vestements, ne peuvent prendre aulcune forme arrestee. Il est bien aysé d'accuser d'imperfection une police, car toutes choses mortelles en sont pleines ; il est bien aysé d'engendrer à un peuple le mespris de ses anciennes observances ; jamais homme n'entreprint cela, qui n'en veinst à bout : mais d'y restablir un meilleur estat en la place de celuy qu'on a ruyné, à cecy plusieurs se sont morfondus de ceulx qui l'avoient entreprins. Je foys peu de part à ma prudence de ma conduicte ; je me laisse volontiers mener à l'ordre publicque du monde. Heureux peuple qui faict ce qu'on commande mieulx que ceulx qui commandent, sans se tormenter des causes ; qui se laisse mollement rouler aprez le roulement celeste ! l'obeïssance n'est jamais pure ny tranquille en celuy qui raisonne et qui plaide.

[1] Citez l'action la plus honteuse, la plus infâme ; il en est de pires encore.—Juvénal, VIII, 183.

Somme, pour revenir à moy, ce seul par où je m'estime quelque chose, c'est ce en quoy jamais homme ne s'estima defaillant : ma recommandation est vulgaire, commune et populaire ; car qui a jamais cuidé avoir faulte de sens ? ce seroit une proposition qui impliqueroit en soy de la contradiction ; c'est une maladie qui n'est jamais où elle se veoid ; elle est bien tenace et forte, mais laquelle pourtant le premier rayon de la veue du patient perce et dissipe, comme le regard du soleil un brouillas opaque : s'accuser, ce seroit s'excuser en ce subject là ; et se condamner, ce seroit s'absouldre. Il ne feut jamais crocheteur ny femmelette qui ne pensast avoir assez de sens pour sa provision. Nous recognoissons ayseement aux aultres l'advantage du courage, de la force corporelle, de l'experience, de la disposition, de la beaulté ; mais l'advantage du jugement, nous ne le cedons à personne ; et les raisons qui partent du simple discours naturel en aultruy, il nous semble qu'il n'a tenu qu'à regarder de ce costé là, que nous ne les ayons trouvees. La science, le style, et telles parties que nous veoyons ez ouvrages estrangiers, nous touchons bien ayseement si elles surpassent les nostres ; mais les simples productions de l'entendement, chascun pense qu'il estoit en luy de les rencontrer toutes pareilles ; et en apperceoit malayseement le poids et la difficulté, si ce n'est, et à peine, en une extreme et incomparable distance ; et qui verroit bien à clair la haulteur d'un jugement estrangier, il y arriveroit, et y porteroit le sien. Ainsi, c'est une sorte d'exercita-

tion, de laquelle on doibt esperer fort peu de recommandation et de louange, et une maniere de composition de peu de nom. Et puis, pour qui escrivez-vous ? Les sçavants, à qui appartient la jurisdiction livresque, ne cognoissent aultre prix que de la doctrine, et n'advouent aultre proceder en nos esprits que celuy de l'erudition et de l'art ; si vous avez prins l'un des Scipions pour l'aultre, que vous reste il à dire qui vaille ? qui ignore Aristote, selon eulx, s'ignore quand et quand soy mesme : les ames communes et populaires ne veoyent pas la grace et le poids d'un discours haultain et deslié. Or, ces deux especes occupent le monde. La tierce, à qui vous tumbez en partage, des ames reglees et fortes d'elles mesmes, est si rare, que justement elle n'a ny nom, ny reng entre nous : c'est, à demy, temps perdu d'aspirer et de s'efforcer à luy plaire.

On dict communement que le plus juste partage que nature nous ayt faict de ses graces, c'est celuy du sens ; car il n'est aulcun qui ne se contente de ce qu'elle luy en a distribué : n'est ce pas raison ? qui verroit au delà, il verroit au delà de sa veue. Je pense avoir les opinions bonnes et saines ; mais qui n'en croit autant des siennes ? L'une des meilleures preuves que j'en aye, c'est le peu d'estime que je foys de moy ; car si elles n'eussent esté bien asseurees, elles se feussent ayseement laissé piper à l'affection que je me porte, singuliere, comme celuy qui la ramene quasi toute à moy, et qui ne l'espands gueres hors de là : tout ce que les aultres en distribuent à une infinie multitude d'amis et

de cognoissants, à leur gloire, à leur grandeur, je le rapporte tout au repos de mon esprit et à moy ; ce qui m'en eschappe ailleurs, ce n'est pas proprement de l'ordonnance de mon discours :

Mihi nempe valere et vivere doctus.[1]

Or, mes opinions, je les treuve infiniment hardies et constantes à condamner mon insuffisance. De vray, c'est aussi un subject auquel j'exerce mon jugement autant qu'à nul aultre. Le monde regarde tousjours vis à vis : moy, je replie ma veue au dedans ; je la plante, je l'amuse là. Chascun regarde devant soy : moy, je regarde dedans moy ; je n'ay affaire qu'à moy, je me considere sans cesse, je me contreroolle, je me gouste. Les aultres vont tousjours ailleurs, s'ils y pensent bien ; ils vont tousjours avant ;

Nemo in sese tentat descendere :[2]

moy, je me roule en moy mesme. Cette capacité de tirer le vray, quelle qu'elle soit en moy, et cette humeur libre de n'assubjectir ayseement ma creance, je la doibs principalement à moy ; car les plus fermes imaginations que j'aye, et generales, sont celles qui, par maniere de dire, naquirent avecques moy : elles sont naturelles et toutes miennes. Je les produisis crues et simples, d'une production hardie et forte, mais un peu trouble et imparfaicte : depuis, je les ay establies et for-

[1] Vivre, me bien porter, voilà ma science.—Lucrèce, V, 959.

[2] Personne ne cherche à descendre en soi-même.—Perse, IV, 23.

tifiees par l'auctorité d'aultruy, et par les sains exemples des anciens, ausquels je me suis rencontré conforme en jugement ; ceulx là m'en ont asseuré la prinse, et m'en ont donné la jouïssance et possession plus claire. La recommandation que chascun cherche De vivacité et promptitude d'esprit ; je la pretends du reglement : D'une action esclatante et signalee, ou de quelque particuliere suffisance ; je la pretends de l'ordre, correspondance, et tranquillité d'opinions et de mœurs : *omnino si quidquam est decorum, nihil est profecto magis, quam æquabilitas universæ vitæ, tum singularum actionum ; quam conservare non possis, si, aliorum naturam imitans, omittas tuam.*[1]

Voylà doncques jusques où je me sens coulpable de cette premiere partie que je disois estre au vice de la presumption. Pour la seconde, qui consiste à N'estimer point assez aultruy, je ne sçais si je m'en puis si bien excuser ; car, quoy qu'il me couste, je delibere de dire ce qui en est. A l'adventure que le commerce continuel que j'ay avecques les humeurs anciennes, et l'idee de ces riches ames du temps passé, me desgouste et d'aultruy, et de moy mesme ; ou bien qu'à la verité nous vivons en un siecle qui ne produict les choses que bien mediocres : tant y a que je ne cognois rien digne de grande admiration. Aussi ne cognois je gueres d'hommes avecques telle

[1] S'il y a quelque chose de bienséant et d'honorable, c'est, sans contredit, une conduite uniforme et conséquente dans toutes les actions de la vie ; ce qui ne peut se trouver dans un homme qui, se dépouillant de son caractère, s'attache à imiter les autres.—Cicéron, *de Offic.*, I, 31.

privauté qu'il fault pour en pouvoir juger ; et ceulx ausquels ma condition me mesle plus ordinairement, sont, pour la pluspart, gents qui ont peu de soing de la culture de l'ame, et ausquels on ne propose, pour toute beatitude, que l'honneur, et pour toute perfection, que la vaillance.

Ce que je veois de beau en aultruy, je le loue et l'estime tresvolontiers ; voire j'encheris souvent sur ce que j'en pense, et me permets de mentir jusques là, car je ne sçais point inventer un subject fauls : je tesmoigne volontiers de mes amis, par ce que j'y treuve de louable, et d'un pied de valeur j'en foys volontiers un pied et demy ; mais de leur prester les qualitez qui n'y sont pas, je ne puis, ny les deffendre ouvertement des imperfections qu'ils ont : voire à mes ennemis, je rends nettement ce que je doibs de tesmoignage d'honneur ; mon affection se change, mon jugement non, et ne confonds point ma querelle avecques aultres circonstances qui n'en sont pas ; et suis tant jaloux de la liberté de mon jugement, que malayseement la puis je quitter pour passion que ce soit ; je me foys plus d'injure en mentant, que je n'en foys à celuy de qui je ments. On remarque cette louable et genereuse coustume de la nation persienne, qu'ils parloient de leurs mortels ennemis, et à qui ils faisoient guerre à oultrance, honorablement et equitablement, autant que portoit le merite de leur vertu.

Je cognois des hommes assez qui ont diverses parties belles, qui l'esprit, qui le cœur, qui l'adresse, qui la conscience, qui le langage, qui une science,

qui un' aultre ; mais de grand homme en general, et ayant tant de belles pieces ensemble, ou une en tel degré d'excellence qu'on le doibve admirer ou le comparer à ceulx que nous honorons du temps passé, ma fortune ne m'en a faict veoir nul : et le plus grand que j'aye cogneu au vif, je dis des parties naturelles de l'ame, et le mieulx nay, c'estoit Estienne de la Boëtie ; c'estoit vrayement un' ame pleine, et qui montroit un beau visage à tout sens ; un' ame à la vieille marque, et qui eust produict de grands effects si sa fortune l'eust voulu ; ayant beaucoup adjousté à ce riche naturel, par science et estude.

Mais je ne sçais comment il advient, et si advient sans doubte, qu'il se treuve autant de vanité et de foiblesse d'entendement en ceulx qui font profession d'avoir plus de suffisance, qui se meslent de vacations lettrees et de charges qui despendent des livres, qu'en nulle aultre sorte de gents ; ou bien parceque l'on requiert et attend plus d'eulx, et qu'on ne peult excuser en eulx les faultes communes ; ou bien que l'opinion du sçavoir leur donne plus de hardiesse de se produire et de se descouvrir trop avant, par où ils se perdent et se trahissent. Comme un artisan tesmoigne bien mieulx sa bestise en une riche matiere qu'il ayt entre mains, s'il l'accommode et mesle sottement et contre les regles de son ouvrage, qu'en une matiere vile ; et s'offense lon plus du default en une statue d'or qu'en celle qui est de plastre : ceulx cy en font autant lorsqu'ils mettent en avant des choses qui d'elles mesmes, et en leur lieu,

seroient bonnes ; car ils s'en servent sans discretion, faisants honneur à leur memoire aux despens de leur entendement, et faisants honneur à Cicero, à Galien, à Ulpian, et à sainct Hierosme, pour se rendre eulx ridicules.

Je retumbe volontiers sur ce discours de l'ineptie de nostre institution : elle a eu pour sa fin, de nous faire, non bons et sages, mais sçavants ; elle y est arrivee : elle ne nous a pas apprins de suyvre et embrasser la vertu et la prudence, mais elle nous en a imprimé la derivation et l'etymologie ; nous sçavons decliner Vertu, si nous ne sçavons l'aymer ; si nous ne sçavons que c'est que prudence par effect et par experience, nous le sçavons par jargon et par cœur : de nos voisins, nous ne nous contentons pas d'en sçavoir la race, les parentelles et les alliances, nous les voulons avoir pour amis, et dresser avecques eulx quelque conversation et intelligence ; toutesfois elle nous a apprins les definitions, les divisions et partitions de la vertu, comme des surnoms et branches d'une genealogie, sans avoir aultre soing de dresser entre nous et elle quelque practique de familiarité et privee accointance ; elle nous a choisis pour nostre apprentissage, non les livres qui ont les opinions plus saines et plus vrayes, mais ceulx qui parlent le meilleur grec et latin, et parmy ses beaux mots nous a faict couler en la fantasie les plus vaines humeurs de l'antiquité.

Une bonne institution, elle change le jugement et les mœurs, comme il adveint à Polemon, ce jeune homme grec desbauché, qui, estant allé ouïr par rencontre une leçon de Xenocrates, ne

remarqua pas seulement l'eloquence et la suffisance du lecteur, et n'en rapporta pas seulement en la maison la science de quelque belle matiere, mais un fruict plus apparent et plus solide, qui feut le soubdain changement et amendement de sa premiere vie. Qui a jamais senti un tel effect de nostre discipline ?

> Faciasne, quod olim
> Mutatus Polemon ? ponas insignia morbi,
> Fasciolas, cubital, focalia ; potus ut ille
> Dicitur ex collo furtim carpsisse coronas,
> Postquam est impransi correptus voce magistri ? [1]

La moins desdaignable condition de gents me semble estre celle qui par simplesse tient le dernier reng, et nous offrir un commerce plus reglé : les mœurs et les propos des païsans, je les treuve communement plus ordonnez selon la prescription de la vraye philosophie, qui ne sont ceulx de nos philosophes : *plus sapit vulgus, quia tantum, quantum opus est, sapit.*[2]

Les plus notables hommes que j'aye jugé, par les apparences externes (car, pour les juger à ma mode, il les fauldroit esclairer de plus prez), ce ont esté, pour le faict de la guerre et suffisance militaire, le duc de Guyse, qui mourut à Orleans,

[1] Ferez-vous ce que fit autrefois Polémon converti ? renoncerez-vous à toutes les marques de votre folie, aux vêtements efféminés, aux ridicules parures, comme ce jeune débauché qui, assistant par hasard aux leçons de l'austère Xénocrate, rougit de lui-même, et jeta à la dérobée ses couronnes et ses fleurs ?—Horace, *Sat.*, II, 3, 253.

[2] Le vulgaire est plus sage, parce qu'il n'est sage qu'autant qu'il le faut.—Lactance, *Div. Instit.*, III, 5.

et le feu mareschal Strozzi ; pour gents suffisants et de vertu non commune, Olivier, et L'Hospital, chanceliers de France. Il me semble aussi de la poësie, qu'elle a eu sa vogue en nostre siecle ; nous avons abondance de bons artisans de ce mestier là, Aurat, Beze, Buchanan, L'Hospital, Mont-doré, Turnebus : quant aux François, je pense qu'ils l'ont montee au plus hault degré où elle sera jamais ; et aux parties en quoy Ronsard et du Bellay excellent, je ne les treuve gueres esloingnez de la perfection ancienne. Adrianus Turnebus sçavoit plus, et sçavoit mieulx ce qu'il sçavoit, qu'homme qui feust de son siecle, ny loing au delà. Les vies du duc d'Albe, dernier mort, et de nostre connestable de Montmorency, ont esté des vies nobles, et qui ont eu plusieurs rares ressemblances de fortune : mais la beaulté et la gloire de la mort de cettuy cy, à la veue de Paris et de son roy, pour leur service, contre ses plus proches, à la teste d'une armee victorieuse par sa conduicte, et d'un coup de main, en si extreme vieillesse, me semble meriter qu'on la loge entre les remarquables evenements de mon temps ; comme aussi, la constante bonté, doulceur de mœurs, et facilité consciencieuse de monsieur de la Noue, en une telle injustice de parts armees (vraye eschole de trahison, d'inhumanité et de brigandage), où tousjours il s'est nourry, grand homme de guerre et tresexperimenté.

J'ay prins plaisir à publier, en plusieurs lieux, l'esperance que j'ay de Marie de Gournay le Jars, ma fille d'alliance, et certes aymee de moy beaucoup

plus que paternellement, et enveloppee en ma retraicte et solitude comme l'une des meilleures parties de mon propre estre : je ne regarde plus qu'elle au monde. Si l'adolescence peult donner presage, cette ame sera quelque jour capable des plus belles choses, et entre aultres, de la perfection de cette tressaincte amitié, où nous ne lisons point que son sexe ayt peu monter encores : la sincerité et la solidité de ses mœurs y sont desja bastantes ; son affection vers moy, plus que surabondante, et telle, en somme, qu'il n'y a rien à souhaiter, sinon que l'apprehension qu'elle a de ma fin, par les cinquante et cinq aus ausquels elle m'a rencontré, la travaillast moins cruellement. Le jugement qu'elle feit des premiers Essais, et femme, et en ce siècle, et si jeune, et seule en son quartier ; et la vehemence fameuse dont elle m'ayma et me desira longtemps, sur la seule estime qu'elle en print de moy, longtemps avant m'avoir veu, sont des accidents de tresdigne consideration.

Les aultres vertus ont eu peu ou point de mise en cet aage : mais la vaillance, elle est devenue populaire par nos guerres civiles ; et en cette partie, il se treuve parmy nous des ames fermes jusques à la perfection, et en grand nombre, si que le triage en est impossible à faire.

Voylà tout ce que j'ay cogneu, jusques à cette heure, d'extraordinaire grandeur et non commune.

X

DU DESMENTIR [1]

VOIRE mais, on me dira que ce desseing de se servir de soy, pour subject à escrire, seroit excusable à des hommes rares et fameux, qui, par leur reputation, auroient donné quelque desir de leur cognoissance. Il est certain, je l'advoue et sçais bien, que pour veoir un homme de la commune façon, à peine qu'un artisan leve les yeulx de sa besongne ; là où, pour veoir un personnage grand et signalé arriver en une ville, les ouvroirs et les boutiques s'abandonnent. Il messied à tout aultre de se faire cognoistre, qu'à celuy qui a de quoy se faire imiter, et duquel la vie et les opinions peuvent servir de patron : Cesar et Xenophon ont eu de quoy fonder et fermir leur narration, en la grandeur de leurs faicts, comme en une base juste et solide ; ainsi sont à souhaiter les papiers journaux du grand Alexandre, les commentaires qu'Auguste, Caton, Sylla, Brutus, et aultres, avoient laissé de leurs gestes : de telles gents, on ayme et estudie les figures, en cuivre mesme et en pierre.

Cette remontrance est tresvraye ; mais elle ne me touche que bien peu :

> Non recito cuiquam, nisi amicis, idque rogatus ;
> Non ubivis, coramve quibuslibet : in medio qui
> Scripta foro recitent, sunt multi, quique lavantes.[2]

---

[1] Livre II, chapitre xviii.

[2] Je ne lis pas ceci en tout lieu, ni devant toute sorte de personnes : je le lis à mes seuls amis, et lorsque j'en suis

Je ne dresse pas icy une statue à planter au quarrefour d'une ville, ou dans une eglise, ou place publicque :

> Non equidem hoc studeo, bullatis ut mihi nugis
> Pagina turgescat. . . .
> Secreti loquimur :[1]

c'est pour le coing d'une librairie, ou pour en amuser un voisin, un parent, un amy, qui aura plaisir à me raccointer et repractiquer en cett' image. Les aultres ont prins cœur de parler d'eulx, pour y avoir trouvé le subject digne et riche ; moy, au rebours, pour l'avoir trouvé si sterile et si maigre, qu'il n'y peult escheoir souspeçon d'ostentation. Je juge volontiers des actions d'aultruy : des miennes, je donne peu à juger, à cause de leur nihilité ; je ne treuve pas tant de bien en moy, que je ne le puisse dire sans rougir. Quel contentement me seroit ce d'ouïr ainsi quelqu'un qui me recitast les mœurs, le visage, la contenance, les plus communes paroles, et les fortunes de mes ancestres ! combien j'y serois attentif ! Vrayement cela partiroit d'une mauvaise nature, d'avoir à mespris les pourtraicts mesmes de nos amis et predecesseurs, la forme de leurs vestements et de leurs armes. J'en conserve l'escriture, le seing, des heures, et un' espee peculiere qui leur a servi ; et n'ay point chassé de mon cabinet des longues gaules que mon pere portoit ordinairement

prié ; tandis qu'il est des auteurs qui déclament leurs ouvrages dans les bains et dans les places publiques.—Horace, *Sat.*, I, 4, 73.

[1] Mon dessein n'est pas de grossir ce livre de pompeuses bagatelles ; je parle comme en tête à tête avec mon lecteur. —Perse, V, 19.

en la main : *Paterna vestis, et annulus, tanto carior est posteris, quanto erga parentes major affectus.*[1] Si toutesfois ma posterité est d'aultre appetit, j'auray bien de quoy me revencher ; car ils ne sçauroient faire moins de compte de moy que j'en feray d'eulx en ce temps là. Tout le commerce que j'ay en cecy avecques le public, c'est que j'emprunte les utils de son escriture, plus soubdaine et plus aysee : en recompense, j'empescheray peut estre que quelque coing de beurre ne se fonde au marché :

Ne toga cordyllis, ne penula desit olivis ;[2]

Et laxas scombris sæpe dabo tunicas.[3]

Et quand personne ne me lira, ay je perdu mon temps, de m'estre entretenu tant d'heures oisifves à des pensements si utiles et agreables ? Moulant sur moy cette figure, il m'a fallu si souvent me testonner et composer pour m'extraire, que le patron s'en est fermy, et aulcunement formé soy mesme : me peignant pour aultruy, je me suis peinct en moy, de couleurs plus nettes que n'estoient les miennes premieres. Je n'ay pas plus faict mon livre, que mon livre m'a faict : livre consubstantiel à son aucteur, d'une occupation propre, membre de ma vie, non d'une occupation et fin tierce et estrangiere, comme touts aultres livres. Ay je

[1] L'habit, l'anneau d'un père, sont d'autant plus chers à ses enfants, qu'ils conservent plus d'affection pour lui.—Saint Augustin, *de Civit. Dei*, I, 13.

[2] J'empêcherai que les olives et le poisson ne manquent d'enveloppe.—Martial, XIII, 1, 1.

[3] Souvent je fournirai aux maquereaux des habits où ils seront fort à l'aise.—Catulle, XCIV, 8.

perdu mon temps, de m'estre rendu compte de moy, si continuellement, si curieusement ? car ceulx qui se repassent par fantasie seulement et par langue, quelque heure, ne s'examinent pas si primement ny ne se penetrent, comme celuy qui en faict son estude, son ouvrage et son mestier, qui s'engage à un registre de duree, de toute sa foy, de toute sa force : les plus delicieux plaisirs, si se digerent ils au dedans, fuyent à laisser trace de soy, et fuyent la veue, non seulement du peuple, mais d'un aultre. Combien de fois m'a cette besongne diverty de cogitations ennuyeuses ? et doibvent estre comptees pour ennuyeuses toutes les frivoles. Nature nous a estrenez d'une large faculté à nous entretenir à part ; et nous y appelle souvent, pour nous apprendre que nous nous debvons en partie à la societé, mais en la meilleure partie à nous. Aux fins de renger ma fantasie à resver mesme par quelque ordre et project, et la garder de se perdre et extravaguer au vent, il n'est que de donner corps et mettre en registre tant de menues pensees qui se presentent à elle : j'escoute à mes resveries, parce que j'ay à les enrooller. Quantesfois, estant marry de quelque action que la civilité et la raison me prohiboient de reprendre à descouvert, m'en suis je icy desgorgé, non sans desseing de publicque instruction ? et si, ces verges poëtiques,

Zon sus l'œil, zon sur le groin,
Zon sur le dos du sagoin,[1]

s'impriment encores mieulx en papier, qu'en la

[1] Marot, dans son épître intitulée *Fripelippes, valet de Marot, à Sagon.*

chair vifve. Quoy, si je preste un peu plus attentifvement l'aureille aux livres, depuis que je guette si j'en pourray fripponner quelque chose de quoy esmailler ou estayer le mien ? Je n'ay aulcunement estudié pour faire un livre ; mais j'ay aulcunement estudié pour ce que je l'avois faict : si c'est aulcunement estudier qu'effleurer et pincer, par la teste, ou par les pieds, tantost un aucteur, tantost un aultre, nullement pour former mes opinions ; ouy, pour les assister pieça formees, seconder et servir.

Mais à qui croirons nous parlant de soy, en une saison si gastée ? veu qu'il en est peu, ou point, à qui nous puissions croire parlant d'aultruy, où il y a moins d'interest à mentir. Le premier traict de la corruption des mœurs, c'est le bannissement de la verité : car, comme disoit Pindare, l'estre veritable est le commencement d'une grande vertu, et le premier article que Platon demande au gouverneur de sa republique. Nostre verité de maintenant, ce n'est pas ce qui est, mais ce qui se persuade à aultruy : comme nous appelons Monnoye, non celle qui est loyale seulement, mais la faulse aussi qui a mise. Nostre nation est de long temps reprochee de ce vice : car Salvianus Massiliensis, qui estoit du temps de l'empereur Valentinian, dict, " qu'aux François le mentir et se parjurer n'est pas vice, mais une façon de parler." Qui vouldroit encherir sur ce tesmoignage, il pourroit dire que ce leur est à present vertu : on s'y forme, on s'y façonne, comme à un exercice d'honneur ; car la dissimulation est des plus notables qualitez de ce siecle.

Ainsi, j'ay souvent consideré d'où pouvoit naistre cette coustume, que nous observons si religieusement, De nous sentir plus aigrement offensez du reproche de ce vice, qui nous est si ordinaire, que de nul aultre ; et que ce soit l'extreme injure qu'on nous puisse faire de parole, que de nous reprocher la mensonge. Sur cela, je treuve qu'il est naturel de se deffendre le plus des defaults de quoy nous sommes les plus entachez : il semble qu'en nous ressentants de l'accusation et nous en esmouvants, nous nous deschargeons aulcunement de la coulpe ; si nous l'avons par effect, au moins nous la condamnons par apparence. Seroit ce pas aussi que ce reproche semble envelopper la couardise et lascheté de cœur ? en est il de plus expresse que se desdire de sa parole ? quoy, se desdire de sa propre science ? C'est un vilain vice que le mentir, et qu'un ancien peinct bien honteusement, quand il dict que " c'est donner tesmoignage de mespriser Dieu, et quand et quand de craindre les hommes : " il n'est pas possible d'en representer plus richement l'horreur, la vilité, et le desreglement ; car que peult on imaginer plus vilain que d'estre couard à l'endroict des hommes, et brave à l'endroict de Dieu ? Nostre intelligence se conduisant par la seule voye de la parole, celuy qui la faulse trahit la societé publicque : c'est le seul util par le moyen duquel se communiquent nos volontez et nos pensees, c'est le truchement de nostre ame ; s'il nous fault, nous ne nous tenons plus, nous ne nous entrecognoissons plus ; s'il nous trompe, il rompt tout nostre commerce, et dissoult toutes les liaisons

de nostre police. Certaines nations des nouvelles Indes (on n'a que faire d'en remarquer les noms, ils ne sont plus ; car, jusques à l'entier abolissement des noms, et ancienne cognoissance des lieux, s'est estendue la desolation de cette conqueste, d'un merveilleux exemple et inouï) offroient à leurs dieux du sang humain, mais non aultre que tiré de leur langue et aureilles, pour expiation du peché de la mensonge, tant ouïe que prononcee. Ce bon compaignon de Grece disoit que les enfants s'amusent par les osselets, les hommes par les paroles.

Quant aux divers usages de nos desmentirs, et les loix de nostre honneur en cela, et les changements qu'elles ont receu, je remets à une aultre fois d'en dire ce que j'en sçais ; et apprendray ce pendant, si je puis, en quel temps print commencement cette coustume de si exactement poiser et mesurer les paroles, et d'y attacher nostre honneur : car il est aysé à juger qu'elle n'estoit pas anciennement entre les Romains et les Grecs ; et m'a semblé souvent nouveau et estrange de les veoir se desmentir et s'injurier, sans entrer pourtant en querelle : les loix de leur debvoir prenoient quelque aultre voye que les nostres. On appelle Cesar, tantost voleur, tantost yvrongne, à sa barbe : nous veoyons la liberté des invectives qu'ils font les uns contre les aultres, je dis les plus grands chefs de guerre de l'une et l'aultre nation, où les paroles se revenchent seulement par les paroles, et ne se tirent à aultre consequence.

XI

DE LA VANITÉ[1]

Il n'en est, à l'adventure, aulcune plus expresse que d'en escrire si vainement. Ce que la Divinité nous en a si divinement exprimé debvroit estre soigneusement et continuellement medité par les gents d'entendement. Qui ne veoid que j'ay prins une route par laquelle, sans cesse et sans travail, j'iray autant qu'il y aura d'encre et de papier au monde ? Je ne puis tenir registre de ma vie par mes actions ; fortune les met trop bas : je le tiens par mes fantasies. Et quand seray je à bout de representer une continuelle agitation et mutation de mes pensees, en quelque matiere qu'elles tumbent, puisque Diomedes [2] remplit six mille livres du seul subject de la grammaire ? Que doibt produire le babil, puisque le begayement et desnouement de la langue estouffa le monde d'une si horrible charge de volumes ! Tant de paroles pour les paroles seules ! O Pythagoras, que n'esconjuras tu cette tempeste ! On accusoit un Galba, du temps passé, de ce qu'il vivoit oyseusement : il respondit que " chascun debvoit rendre raison de ses actions, non pas de son sejour." Il se trompoit ; car la justice a cognoissance et animadversion aussi sur ceulx qui choment.

Mais il y debvroit avoir quelque coerction des

[1] Livre III, chapitre ix.

[2] Montaigne paraît prendre ici *Diomède* pour *Didyme*, à qui Sénèque, *Epist.* 88, attribue, non pas six mille, mais quatre mille ouvrages.

loix contre les escrivains ineptes et inutiles, comme il y a contre les vagabonds et faineants ; on banniroit des mains de nostre peuple, et moy, et cent aultres. Ce n'est pas mocquerie : l'escrivaillerie semble estre quelque symptome d'un siecle desbordé : quand escrivismes nous tant, que depuis que nous sommes en trouble ? quand les Romains tant, que lors de leur ruyne ? Oultre ce, que l'affinement des esprits, ce n'en est pas l'assagissement, en une police : cet embesongnement oisif naist de ce que chascun se prend laschement à l'office de sa vacation, et s'en desbauche. La corruption du siecle se faict par la contribution particuliere de chascun de nous : les uns y conferent la trahison, les aultres l'injustice, l'irreligion, la tyrannie, l'avarice, la cruauté, selon qu'ils sont plus puissants ; les plus foibles y apportent la sottise, la vanité, l'oisifveté ; desquels je suis. Il semble que ce soit la saison des choses vaines, quand les dommageables nous pressent : en un temps où le meschamment faire est si commun, de ne faire qu'inutilement il est comme louable. Je me console que je seray des derniers sur qui il fauldra mettre la main : ce pendant qu'on pourvoira aux plus pressants, j'auray loy de m'amender ; car il me semble que ce seroit contre raison de poursuyvre les menus inconvenients, quand les grands nous infestent. Et le medecin Philotimus, à un qui luy presentoit le doigt à panser, auquel il recognoissoit, au visage et à l'haleine, un ulcere aux poulmons : "Mon amy, feit il, ce n'est pas à cette heure le temps de t'amuser à tes ongles."

Je veis pourtant sur ce propos, il y a quelques annees, qu'un personnage de qui j'ay la memoire en recommendation singuliere, au milieu de nos grands maulx, qu'il n'y avoit ny loy, ny justice, ny magistrat qui feist son office, non plus qu'à cette heure, alla publier je ne sçais quelles chestifves reformations sur les habillements, la cuisine, et la chicane. Ce sont amusoires dequoy on paist un peuple malmené, pour dire qu'on ne l'a pas du tout mis en oubly. Ces aultres font de mesme, qui s'arrestent à deffendre, à toute instance, des formes de parler, les danses et les jeux, à un peuple abandonné à toute sorte de vices exsecrables. Il n'est pas temps de se laver et descrasser, quand on est attainct d'une bonne fiebvre : c'est à faire aux seuls Spartiates, de se mettre à se peigner et testonner, sur le poinct qu'ils se vont precipiter à quelque extreme hazard de leur vie.

Quant à moy, j'ay cette aultre pire coustume, que si j'ay un escarpin de travers, je laisse encores de travers et ma chemise et ma cape : je desdaigne de m'amender à demy. Quand je suis en mauvais estat, je m'acharne au mal ; je m'abandonne par desespoir, et me laisse aller vers la cheute, et jecte, comme lon dict, le manche aprez la coignee ; je m'obstine à l'empirement, et ne m'estime plus digne de mon soing : ou tout bien, ou tout mal. Ce m'est faveur que la desolation de cet estat se rencontre à la desolation de mon aage : je souffre plus volontiers que mes maulx en soient rechargez, que si mes biens en eussent esté troublez. Les paroles que j'exprime au malheur sont paroles de

despit : mon courage se herisse, au lieu de s'applatir ; et, au rebours des aultres, je me treuve plus devot en la bonne qu'en la mauvaise fortune, suyvant le precepte de Xenophon, sinon suyvant sa raison ; et fois plus volontiers les doulx yeulx au ciel pour le remercier, que pour le requerir. J'ay plus de soing d'augmenter la santé, quand elle me rit, que je n'ay de la remettre, quand je l'ai escartee : les prosperitez me servent de discipline et d'instruction ; comme aux aultres, les adversitez et les verges. Comme si la bonne fortune estoit incompatible avecques la bonne conscience, les hommes ne se rendent gents de bien qu'en la mauvaise. Le bonheur m'est un singulier aiguillon à la moderation et modestie : la priere me gaigne, la menace me rebute ; la faveur me ploye, la crainte me roidit.

Parmy les conditions humaines, cette cy est assez commune, de nous plaire plus des choses estrangieres que des nostres, et d'aimer le remuement et le changement ;

Ipsa dies ideo nos grato perluit haustu,
Quod permutatis hora recurrit equis : [1]

j'en tiens ma part. Ceulx qui suyvent l'aultre extremité, de s'agreer en eulx mesmes ; d'estimer ce qu'ils tiennent, au dessus du reste ; et de ne recognoistre aulcune forme plus belle que celle qu'ils veoyent ; s'ils ne sont plus advisez que nous, ils sont à la verité plus heureux : je n'envie point leur sagesse, mais ouy leur bonne fortune.

[1] La lumière même du jour ne nous plait que parce que les heures ont changé de coursiers.—*Fragm.* de Pétrone, p. 678.

Cette humeur avide des choses nouvelles et incogneues ayde bien à nourrir en moy le desir de voyager ; mais assez d'aultres circonstances y conferent : je me destourne volontiers du gouvernement de ma maison. Il y a quelque commodité à commander, feust ce dans une grange, et à estre obeï des siens ; mais c'est un plaisir trop uniforme et languissant : et puis, il est, par necessité, meslé de plusieurs pensements fascheux ; tantost l'indigence et l'oppression de vostre peuple, tantost la querelle d'entre vos voysins, tantost l'usurpation qu'ils font sur vous, vous afflige ;

> Aut verberatæ grandine vineæ,
> Fundusque mendax, arbore nunc aquas
> Culpante, nunc torrentia agros
> Sidera, nunc hiemes iniquas : [1]

et qu'à peine, en six mois, envoyera Dieu une saison dequoy vostre receveur se contente bien à plain ; et que si elle sert aux vignes, elle ne nuise aux prez :

> Aut nimiis torret fervoribus ætherius sol,
> Aut subiti perimunt imbres, gelidæque pruinæ,
> Flabraque ventorum violento turbine vexant : [2]

joinct le soulier neuf et bien formé, de cet homme du temps passé, qui vous blece le pied ; [3] et que

[1] Tantôt vos vignes sont frappées de la grêle ; tantôt vos terres, trompant votre espérance, accusent ou les pluies, ou les chaleurs trop vives, ou les hivers trop rigoureux.— Horace, *Od.*, III, 1, 29.

[2] Ou le soleil brûle de ses feux les productions de la terre ; ou les pluies soudaines, les gelées piquantes, les détruisent ; ou les vents impétueux les emportent dans leurs tourbillons.—Lucrèce, V, 216.

[3] Montaigne veut probablement parler ici de sa femme, v. Plutarque, Vie de Paul-Émile, c. 3 de la version d'Amyot.

l'estrangier n'entend pas combien il vous couste, et combien vous prestez à maintenir l'apparence de cet ordre qu'on veoid en vostre famille, et qu'à l'adventure l'achetez vous trop cher.

Je me suis prins tard au mesnage : ceulx que nature avoit fait naistre avant moy m'en ont deschargé long-temps ; j'avois desja prins un aultre ply, plus selon ma complexion. Toutesfois de ce que j'en ay veu, c'est une occupation plus empeschante que difficile : quiconque est capable d'aultre chose, le sera bien ayseement de celle là. Si je cherchois à m'enrichir, cette voye me sembleroit trop longue : j'eusse servy les roys, traficque plus fertile que toute aultre. Puisque je ne pretends acquerir que la reputation de n'avoir rien acquis, non plus que dissipé, conformement au reste de ma vie, impropre à faire bien et à faire mal qui vaille, et que je ne cherche qu'à passer ; je le puis faire, Dieu mercy, sans grande attention. Au pis aller, courez tousjours, par retrenchement de despense, devant la pauvreté : c'est à quoy je m'attends, et de me reformer, avant qu'elle m'y force. J'ai estably au demourant, en mon ame, assez de degrez à me passer de moins que ce que j'ay ; je dis, passer avecques contentement : *non æstimatione census, verum victu atque cultu, terminatur pecuniæ modus.*[1] Mon vray besoing n'occupe pas si justement tout mon avoir, que, sans venir au vif, fortune n'ayt où mordre sur

[1] Ce n'est point par les revenus de chacun, mais par ses besoins, qu'il faut estimer sa fortune. — Cicéron, *Paradox.*, VI, 3.

moy. Ma presence, toute ignorante et desdaigneuse qu'elle est, preste grande espaule à mes affaires domestiques : je m'y employe, mais despiteusement ; joinct que j'ay cela chez moy, que pour brusler à part la chandelle par mon bout, l'aultre bout ne s'espargne de rien.

Les voyages ne me blecent que par la despense, qui est grande et oultre mes forces, ayant accoustumé d'y estre avecques equipage non necessaire seulement, mais encores honneste : il me les en fault faire d'autant plus courts et moins frequents ; et n'y emploie que l'escume et ma reserve, temporisant et differant, selon qu'elle vient. Je ne veulx pas que le plaisir du promener corrompe le plaisir du repos ; au rebours, j'entends qu'ils se nourrissent et favorisent l'un l'aultre. La fortune m'a aydé en cecy, que, puisque ma principale profession en cette vie estoit de la vivre mollement, et plustost laschement qu'affaireusement, elle m'a osté le besoing de multiplier en richesses, pour pourveoir à la multitude de mes heritiers. Pour un,[1] s'il n'a assez de ce dequoy j'ay eu si plantureusement assez, à son dam ; son imprudence ne meritera pas que je luy en desire d'advantage. Et chascun, selon l'exemple de Phocion,[2] pourveoid suffisamment à ses enfants, qui leur pourveoid, en tant qu'ils ne luy sont dissemblables. Nullement serois je d'advis du faict de Crates : il laissa son argent chez un banquier, avecques cette condition : “ Si ses enfants estoient des sots, qu'il

[1] Montaigne n'avait qu'une fille pour héritière.

[2] V. Cornélius Népos, *Phoc.*, c. 1.

le leur donnast ; s'ils estoient habiles, qu'il le distribuast aux plus sots du peuple : " comme si les sots, pour estre moins capables de s'en passer, estoient plus capables d'user des richesses !

Tant y a que le dommage qui vient de mon absence ne me semble point meriter, pendant que j'auray de quoy le porter, que je refuse d'accepter les occasions qui se presentent de me distraire de cette assistance penible.

Il y a tousjours quelque piece qui va de travers : les negoces, tantost d'une maison, tantost d'une aultre, vous tirassent ; vous esclairez toutes choses de trop prez ; vostre perspicacité vous nuit icy, comme si faict elle assez ailleurs. Je me desrobbe aux occasions de me fascher, et me destourne de la cognoissance des choses qui vont mal : et si ne puis tant faire, qu'à toute heure je ne heurte chez moy en quelque rencontre qui me desplaise ; et les friponneries qu'on me cache le plus, sont celles que je sçais le mieulx : il en est que, pour faire moins mal, il fault ayder soy mesme à cacher. Vaines poinctures ; vaines par fois, mais tousjours poinctures. Les plus menus et graisles empeschements sont les plus perceants : et comme les petites lettres lassent plus les yeulx, aussi nous picquent plus les petits affaires. La tourbe des menus maulx offense plus que la violence d'un, pour grand qu'il soit. A mesure que ces espines domestiques sont drues et desliees, elles nous mordent plus aigu et sans menaces, nous surprenant facilement à l'impourveu. Je ne suis pas philosophe : les maulx me foulent selon qu'ils poisent,

et poisent selon la forme, comme selon la matiere, et souvent plus : j'en ay plus de perspicacité que le vulgaire, si j'y ay plus de patience ; enfin, s'ils ne me blecent, ils me pesent. C'est chose tendre que la vie, et aysee à troubler. Depuis que j'ay le visage tourné vers le chagrin, *nemo enim resistit sibi, quum cœperit impelli*,[1] pour sotte cause qui m'y ayt porté, j'irrite l'humeur de ce costé là ; qui se nourrit aprez et s'exaspere, de son propre bransle, attirant et emmoncellant une matiere sur aultre de quoy se paistre :

> Stillicidi casus lapidem cavat :[2]

ces ordinaires gouttieres me mangent et m'ulcerent. Les inconvenients ordinaires ne sont jamais legiers : ils sont continuels et irreparables, nommeement quand ils naissent des membres du mesnage, continuels et inseparables. Quand je considere mes affaires de loing et en gros, je treuve, soit pour n'en avoir memoire gueres exacte, qu'ils sont allez jusques à cette heure en prosperant, oultre mes comptes et mes raisons : j'en retire, ce me semble, plus qu'il n'y en a ; leur bonheur me trahit. Mais suis je au dedans de la besongne, veois je marcher toutes ces parcelles,

> Tum vero in curas animum diducimus omnes :[3]

---

[1] La première impulsion reçue, on ne peut plus résister. —Sénèque, *Epist.* 13.

[2] L'eau qui tombe goutte à goutte
Perce le plus dur rocher.
Lucrèce, I, 314. (Quinault, *Atys*, IV, 5.)

[3] Alors mon âme se partage entre mille soucis.—Virgile, *Énéide*, V, 720.

mille choses m'y donnent à desirer et craindre. De les abandonner du tout, il m'est tresfacile ; de m'y prendre sans m'en peiner, tresdifficile. C'est pitié, d'estre en lieu où tout ce que vous veoyez vous embesongne et vous concerne : et me semble jouïr plus gayement les plaisirs d'une maison estrangiere, et y apporter le goust plus libre et pur. Diogenes respondit selon moy, à celuy qui luy demanda quelle sorte de vin il trouvoit le meilleur : " L'estrangier," feit il.[1]

Mon pere aimoit à bastir Montaigne, où il estoit nay ; et, en toute cette police d'affaires domestiques, j'aime à me servir de son exemple et de ses regles ; et y attacheray mes successeurs autant que je pourray. Si je pouvois mieulx pour luy, je le ferois : je me glorifie que sa volonté s'exerce encores et agisse par moy. Ja Dieu me permette que je laisse faillir entre mes mains aulcune image de vie que je puisse rendre à un si bon pere ! Ce que je me suis meslé d'achever quelque vieux pan de mur, et de renger quelque piece de bastiment mal dolé, c'a esté certes regardant plus à son intention qu'à mon contentement : et accuse ma faineance de n'avoir passé oultre à parfaire les beaux commencements qu'il a laissez en sa maison, d'autant plus que je suis en grands termes d'en estre le dernier possesseur de ma race, et d'y porter la derniere main. Car, quant à mon application particuliere, ny ce plaisir de bastir, qu'on dict estre si attrayant, ny la chasse, ny les jardins, ny ces aultres plaisirs de la vie retiree, ne me peuvent

[1] Diogène Laerce, VI, 54.

beaucoup amuser : c'est chose dequoy je me veulx mal, comme de toutes aultres opinions qui me sont incommodes ; je ne me soulcie pas tant de les avoir vigoreuses et doctes, comme je me soulcie de les avoir aysees et commodes à la vie ; elles sont bien assez vrayes et saines, si elles sont utiles et agreables. Ceulx qui, m'oyants dire mon insuffisance aux occupations du mesnage, me viennent souffler aux aureilles que c'est desdaing, et que je laisse de sçavoir les instruments du labourage, ses saisons, son ordre, comment on faict mes vins, comme on ente, et de sçavoir le nom et la forme des herbes et des fruicts, et l'apprest des viandes dequoy je vis, le nom et le prix des estoffes dequoy je m'habille, pour avoir à cœur quelque plus haulte science, ils me font mourir : cela, c'est sottise, et plustost bestise que gloire ; je m'aimerois mieulx bon escuyer que bon logicien :

> Quin tu aliquid saltem potius, quorum indiget usus,
> Viminibus mollique paras detexere junco ? [1]

Nous empeschons nos pensees du general et des causes et conduictes universelles, qui se conduisent tresbien sans nous ; et laissons en arriere nostre faict, et Michel, qui nous touche encores de plus prez que l'homme. Or, j'arreste bien chez moy le plus ordinairement ; mais je vouldrois m'y plaire plus qu'ailleurs :

---

[1] Pourquoi ne pas s'occuper plutôt á quelque chose d'utile ? à faire des paniers d'osier ou des corbeilles de jonc ?—Virgile, *Eclog.*, II, 71.

Sit meæ sedes utinam senectæ,
Sit modus lasso maris, et viarum,
Militiæque ! [1]

je ne sçais si j'en viendray à bout. Je vouldrois qu'au lieu de quelque aultre piece de sa succession, mon pere m'eust resigné cette passionnee amour qu'en ses vieux ans il portoit à son mesnage ; il estoit bien heureux de ramener ses desirs à sa fortune, et de se sçavoir plaire de ce qu'il avoit : la philosophie politique aura bel accuser la bassesse et sterilité de mon occupation, si j'en puis une fois prendre le goust comme luy. Je suis de cet advis, Que la plus honorable vacation est de servir au public et estre utile à beaucoup ; *fructus enim ingenii et virtutis, omnisque præstantiæ, tum maximus capitur, quum in proximum quemque confertur* [2] : pour mon regard, je m'en despars ; partie par conscience (car par où je veois le poids qui touche telles vacations, je veois aussi le peu de moyen que j'ai d'y fournir ; et Platon, maistre ouvrier en tout gouvernement politique, ne laissa de s'en abstenir), partie par poltronerie. Je me contente de jouïr le monde, sans m'en empresser ; de vivre une vie seulement excusable, et qui seulement ne poise ny à moy ny à aultruy.

Jamais homme ne se laissa aller plus plainement

[1] Après tant de voyages, de fatigues, et de combats, puissé-je, dans ma vieillesse, y trouver un doux repos ! —Horace, *Od.*, II, 6. 6.

[2] Nous ne jouissons jamais mieux des fruits du génie, de la vertu, et de toute espèce de supériorité, qu'en les partageant avec ceux qui nous touchent de plus près. —Cicéron, *de Amicit.*, c. 19.

et plus laschement au soing et gouvernement d'un tiers, que je ferois, si j'avois à qui. L'un de mes souhaits, pour cette heure, ce seroit de trouver un gendre qui sceust appaster commodement mes vieux ans, et les endormir ; entre les mains de qui je deposasse, en toute souveraineté, la conduicte et usage de mes biens ; qu'il en feist ce que j'en fois, et gaignast sur moy ce que j'y gaigne, pourveu qu'il y apportast un courage vrayement recognoissant et amy. Mais quoy ! nous vivons en un monde où la loyauté des propres enfants est incogneue.

Qui a la garde de ma bourse en voyage, il l'a pure et sans contreroole ; aussi bien me tromperoit il en comptant : et si ce n'est un diable, je l'oblige à bien faire, par une si abandonnee confiance. *Multi fallere docuerunt, dum timent falli ; et aliis jus peccandi, suspicando, fecerunt.*[1] La plus commune seureté que je prends de mes gents, c'est la mescognoissance : je ne presume les vices qu'aprez que je les ay veus ; et m'en fie plus aux jeunes, que j'estime moins gastez par mauvais exemple. J'oys plus volontiers dire, au bout de deux mois, que j'ay despendu quatre cents escus, que d'avoir les aureilles battues touts les soirs, de trois, cinq, sept : si ay je esté desrobbé aussi peu qu'un aultre, de cette sorte de larrecin. Il est vray que je preste la main à l'ignorance ; je nourris, à escient, aulcunement trouble et incertaine la science de mon argent :

[1] Bien des gens ont eux-mêmes enseigné à les tromper, en craignant d'être trompés : la défiance autorise l'infidélité. —Sénèque, *Epist.*, 3.

jusques à certaine mesure, je suis content d'en pouvoir doubter. Il fault laisser un peu de place à la desloyauté ou imprudence de vostre valet : s'il nous en reste en gros de quoy faire nostre effect, cet excez de la liberalité de la fortune, laissons le un peu plus courre à sa mercy ; la portion du glanneur. Aprez tout, je ne prise pas tant la foy de mes gents, comme je mesprise leur injure. Oh ! le vilain et sot estude, d'estudier son argent, se plaire à le manier, poiser, et recompter ! c'est par là que l'avarice faict ses approches.

Depuis dixhuict ans que je gouverne des biens, je n'ay sceu gaigner sur moy de veoir ny tiltres ny mes principaulx affaires, qui ont necessairement à passer par ma science et par mon soing. Ce n'est pas un mespris philosophique des choses transitoires et mondaines ; je n'ay pas le goust si espuré, et les prise pour le moins ce qu'elles valent : mais certes c'est paresse et negligence inexcusable et puerile. Que ne ferois je plustost, que de lire un contract ? et plustost, que d'aller secouant ces paperasses poudreuses, serf de mes negoces, ou, encores pis, de ceulx d'aultruy, comme font tant de gents à prix d'argent ? Je n'ay rien cher que le soulcy et la peine ; et ne cherche qu'à m'anonchalir et avachir. J'estois, ce crois je, plus propre à vivre de la fortune d'aultruy, s'il se pouvoit sans obligation et sans servitude : et si ne sçais, à l'examiner de prez, si, selon mon humeur et mon sort, ce que j'ay à souffrir des affaires, et des serviteurs, et des domestiques, n'a point plus d'abjection, d'importunité et d'aigreur, que n'auroit la suitte d'un homme, nay

plus grand que moy, qui me guidast un peu à mon ayse : *servitus obedientia est fracti animi et abjecti, arbitrio carentis suo.*[1] Crates feit pis, qui se jecta en la franchise de la pauvreté, pour se desfaire des indignitez et cures de la maison. Cela ne ferois je pas ; je hais la pauvreté à pair de la douleur : mais ouy bien, changer cette sorte de vie à une aultre moins brave et moins affaireuse.

Absent, je me despouille de touts tels pensements; et sentirois moins lors la ruyne d'une tour, que je ne fois, present, la cheute d'une ardoise. Mon ame se desmesle bien ayseement à part ; mais, en presence, elle souffre, comme celle d'un vigneron : une rene de travers à mon cheval, un bout d'estriviere qui batte ma jambe, me tiendront tout un jour en eschec. J'esleve assez mon courage à l'encontre des inconvenients ; les yeulx, je ne puis.

Sensus ! o superi, sensus ![2]

Je suis, chez moy, respondant de tout ce qui va mal. Peu de maistres (je parle de ceulx de moyenne condition, comme est la mienne), et, s'il en est, ils sont plus heureux, se peuvent tant reposer sur un second, qu'il ne leur reste bonne part de la charge. Cela oste volontiers quelque chose de ma façon au traictement des survenants ; et en ay peu arrester quelqu'un, par adventure, plus par ma cuisine que par ma grace, comme font les fascheux : et oste beaucoup du plaisir que je debvrois prendre chez

[1] L'esclavage est la sujétion d'un esprit lâche et faible, qui n'est point maître de sa propre volonté.—Cicéron, *Paradox.*, V, I.

[2] Les sens ! ô dieux, les sens !

moy de la visitation et assemblee de mes amis. La plus sotte contenance d'un gentilhomme en sa maison, c'est de le veoir empesché du train de sa police, parler à l'aureille d'un valet, en menacer un aultre des yeulx ; elle doibt couler insensiblement, et representer un cours ordinaire : et treuve laid qu'on entretienne ses hostes du traictement qu'on leur faict, autant à l'excuser qu'à le vanter. J'aime l'ordre et la netteté,

Et cantharus et lanx
Ostendunt mihi me,[1]

au prix de l'abondance ; et regarde chez moy exactement à la necessité, peu à la parade. Si un valet se bat chez aultruy, si un plat se verse, vous n'en faites que rire : vous dormez, ce pendant que monsieur renge avecques son maistre d'hostel son faict pour vostre traictement du lendemain. J'en parle selon moy ; ne laissant pas, en general, d'estimer combien c'est un doulx amusement, à certaines natures, qu'un mesnage paisible, prospere, conduict par un ordre reglé ; et ne voulant attacher à la chose mes propres erreurs et inconvenients, ny desdire de Platon, qui estime la plus heureuse occupation à chascun, " Faire ses particuliers affaires sans injustice."

Quand je voyage, je n'ay à penser qu'à moy, et à l'employte de mon argent ; cela se dispose d'un seul precepte : il est requis trop de parties à amasser ; je n'y entends rien. A despendre, je

[1] J'aime à pouvoir me mirer dans les plats et dans les verres.—Horace, *Epist.*, I, 5, 23.

m'y entends un peu, et à donner jour à ma despense, qui est de vray son principal usage : mais je m'y attends trop ambitieusement ; qui la rend inegualе et difforme, et en oultre immoderee en l'un et l'aultre visage : si elle paroist, si elle sert, je m'y laisse indiscretement aller, et me resserre autant indiscretement, si elle ne luit, et si elle ne me rit. Qui que ce soit, ou art, ou nature, qui nous imprime cette condition de vivre par la relation à aultruy, nous faict beaucoup plus de mal que de bien : nous nous defraudons de nos propres utilitez, pour former les apparences à l'opinion commune ; il ne nous chault pas tant quel soit nostre estre en nous et en effect, comme quel il soit en la cognoissance publicque : les biens mesmes de l'esprit et la sagesse nous semblent sans fruict, si elle n'est inouïe que de nous, si elle ne se produict à la veue et approbation estrangiere. Il y en a de qui l'or coule à gros bouillons par des lieux soubterrains, imperceptiblement ; d'aultres l'estendent tout en lames et en feuilles : si qu'aux uns les liards valent escus, aux aultres le rebours ; le monde estimant l'employte et la valeur, selon la montre. Tout soing curieux autour des richesses sent à l'avarice : leur dispensation mesme, et la liberalité trop ordonnee et artificielle, elles ne valent pas une advertence, et solicitude penible : qui veult faire sa despense juste, la faict estroicte et contraincte. La garde ou l'employte sont, de soy, choses indifferentes, et ne prennent couleur de bien ou de mal, que selon l'application de nostre volonté.

L'aultre cause qui me convie à ces promenades, c'est la disconvenance aux mœurs presentes de

nostre estat. Je me consolerois ayseement de cette corruption, pour le regard de l'interest publicque ;

> Pejoraque sæcula ferri
> Temporibus, quorum sceleri non invenit ipsa
> Nomen, et a nullo posuit natura metallo ;[1]

mais pour le mien, non : j'en suis en particulier trop pressé ; car, en mon voysinage, nous sommes tantost, par la longue licence de ces guerres civiles, envieillis en une forme d'estat si desbordee,

> Quippe ubi fas versum atque nefas,[2]

qu'à la verité c'est merveille qu'elle se puisse maintenir :

> Armati terram exercent, semperque recentes
> Convectare juvat prædas, et vivere rapto.[3]

Enfin je veois, par nostre exemple, que la societé des hommes se tient et se coud, à quelque prix que ce soit ; en quelque assiette qu'on les couche, ils s'appilent et se rengent en se remuant et s'entassant : comme des corps mal unis, qu'on empoche sans ordre, treuvent d'eulx mesmes la façon de se joindre et s'emplacer les uns parmy les aultres, souvent mieulx que l'art ne les eust sceu disposer. Le roy Philippus feit un amas des plus meschants hommes et incorrigibles qu'il peut trouver, et les

[1] Je supporterais ce siècle pire que le siècle de fer, dans lequel les noms manquent aux crimes, et que la nature ne peut désigner par un nouveau métal.—Juvénal, *Sat.*, XIII, 28.

[2] Où le juste et l'injuste sont confondus.—Virgile, *Géorg.*, I, 504.

[3] On laboure tout armé ; on n'aime qu'à vivre de butin, et à faire tous les jours de nouveaux brigandages.—Virgile, *Énéide*, VII, 748.

logea touts en une ville qu'il leur feit bastir, qui en portoit le nom :[1] j'estime qu'ils dresserent, des vices mesmes, une contexture politique entre eulx, et une commode et juste societé. Je veois, non une action, ou trois, ou cent, mais des mœurs, en usage commun et receu, si farouches, en inhumanité surtout et desloyauté, qui est pour moy la pire espece des vices, que je n'ay point le courage de les concevoir sans horreur ; et les admire, quasi autant que je les deteste : l'exercice de ces meschancetez insignes porte marque de vigueur et force d'ame, autant que d'erreur et desreglement. La necessité compose les hommes et les assemble : cette cousture fortuite se forme aprez en loix ; car il en a esté d'aussi sauvages qu'aulcune opinion humaine puisse enfanter, qui toutesfois ont maintenu leurs corps avecques autant de santé et longueur de vie que celles de Platon et Aristote sçauroient faire : et certes toutes ces descriptions de police, feinctes par art, se treuvent ridicules et ineptes à mettre en practique.

Ces grandes et longues altercations, de la meilleure forme de societé, et des regles plus commodes à nous attacher, sont altercations propres seulement à l'exercice de nostre esprit : comme il se treuve ez arts plusieurs subjects qui ont leur essence en l'agitation et en la dispute, et n'ont aulcune vie hors de là. Telle peincture de police seroit de mise en un nouveau monde ; mais nous prenons un

[1] Πονηρόπολις, *ville des méchants.*—Pline, *Hist. Nat.*, IV, 11 ; Plutarque, *de la Curiosité*, c. 10 de la version d'Amyot.

monde desja faict et formé à certaines coustumes ; nous ne l'engendrons pas, comme Pyrrha, ou comme Cadmus. Par quelque moyen que nous ayons loy de le redresser et renger de nouveau, nous ne pouvons gueres le tordre de son accoustumé ply, que nous ne rompions tout. On demandoit à Solon s'il avoit estably les meilleures loix qu'il avoit peu aux Atheniens : "Ouy bien, respondit il, de celles qu'ils eussent receues." Varro s'excuse de pareil air : "Que s'il avoit tout de nouveau à escrire de la religion, il diroit ce qu'il en croid ; mais, estant desja receue et formee, il en dire selon l'usage plus que selon nature."

Non par opinion, mais en verité, l'excellente et meilleure police est, à chascune nation, celle soubs laquelle elle s'est maintenue : sa forme et commodité essentielle despend de l'usage. Nous nous desplaisons volontiers de la condition presente ; mais je tiens pourtant que d'aller desirant le commandement de peu, en un estat populaire ; ou en la monarchie, une aultre espece du gouvernement, c'est vice et folie.

> Aime l'estat, tel que tu le veois estre :
> S'il est royal, aime la royauté ;
> S'il est de peu, ou bien communauté,
> Aime l'aussi ; car Dieu t'y a faict naistre.

Ainsi en parloit le bon monsieur de Pibrac, que nous venons de perdre ;[1] un esprit si gentil, les

[1] Guy du Faur, seigneur de Pibrac, l'auteur des *Quatrains contenant préceptes et enseignements utiles pour la vie de l'homme*, mourut le 27 de mai 1584, à l'âge de cinquante-cinq ans.

opinions si saines, les mœurs si doulces. Cette perte, et celle qu'en mesme temps nous avons faicte de monsieur de Foix,[1] sont pertes importantes à nostre couronne. Je ne sçais s'il reste à la France de quoy substituer une aultre couple pareille à ces deux Gascons, en sincerité et en suffisance, pour le conseil de nos roys. C'estoient ames diversement belles, et certes, selon le siecle, rares et belles, chascune en sa forme : mais qui les avoit logees en cet aage, si disconvenables et si disproportionnees à nostre corruption et à nos tempestes ?

Rien ne presse un estat, que l'innovation ; le changement donne seul forme à l'injustice et à la tyrannie. Quand quelque piece se desmanche, on peult l'estayer ; on peult s'opposer à ce que l'alteration et corruption naturelle à toutes choses ne nous esloingne trop de nos commencements et principes : mais d'entreprendre à refondre une si grande masse, et à changer les fondements d'un si grand bastiment, c'est à faire à ceulx qui, pour descrasser, effacent ; qui veulent amender les defaults particuliers par une confusion universelle, et guarir les maladies par la mort ; *non tam commutandarum, quam evertendarum rerum cupidi.*[2] Le monde est inepte à se guarir ; il est si impatient de ce qui le presse, qu'il ne vise qu'à s'en desfaire, sans regarder à quel prix. Nous veoyons, par mille exemples, qu'il se

[1] Conseiller du roi en son conseil privé, et qui fut ambassadeur de France à Venise. C'est à lui que Montaigne dédia, en 1570, les Vers français de La Boëtie.

[2] Qui cherchent moins à changer le gouvernement qu'à le détruire.—Cicéron, *de Offic.*, II, 1.

guarit ordinairement à ses despens. La descharge du mal present n'est pas guarison, s'il n'y a, en general, amendement de condition : la fin du chirurgien n'est pas de faire mourir la mauvaise chair ; ce n'est que l'acheminement de sa cure : il regarde au delà, d'y faire renaistre la naturelle, et rendre la partie à son deu estre. Quiconque propose seulement d'emporter ce qui le masche, il demeure court ; car le bien ne succede pas necessairement au mal ; un aultre mal luy peult succeder, et pire : comme il adveint aux tueurs de Cesar, qui jecterent la chose publicque à tel poinct, qu'ils eurent à se repentir de s'en estre meslez. A plusieurs depuis, jusques à nos siecles, il est advenu de mesme : les François mes contemporanees sçavent bien qu'en dire. Toutes grandes mutations esbranlent l'estat, et le desordonnent.

Qui viseroit droict à la guarison, et en consulteroit avant toute œuvre, se refroidiroit volontiers d'y mettre la main. Pacuvius Calavius corrigea le vice de ce proceder, par un exemple insigne. Ses concitoyens estoient mutinez contre leurs magistrats : luy, personnage de grande auctorité en la ville de Capoue, trouva un jour moyen d'enfermer le senat dans le palais ; et, convoquant le peuple en la place, leur dict, Que le jour estoit venu auquel, en pleine liberté, ils pouvoient prendre vengeance des tyrans qui les avoient si long temps oppressez, lesquels il tenoit à sa mercy, seuls et desarmez : feut d'advis qu'au sort on les tirast hors, l'un aprez l'aultre, et de chascun on ordonnast particulierement, faisant sur le champ executer ce qui en seroit

decreté ; pourveu aussi que tout d'un train ils advisassent d'establir quelque homme de bien en la place du condamné, à fin qu'elle ne demeurast vuide d'officier. Ils n'eurent pas plustost ouï le nom d'un senateur, qu'il s'esleva un cry de mescontentement universel à l'encontre de luy : " Je veois bien, dict Pacuvius, il fault desmettre cettuy cy ; c'est un meschant : ayons en un bon en change." Ce feut un prompt silence ; tout le monde se trouvant bien empesché au chois. Au premier plus effronté, qui dict le sien, voylà un consentement de voix encores plus grand à refuser celuy là : cent imperfections et justes causes de le rebuter. Ces humeurs contradictoires s'estant eschauffees, il adveint encores pis du second senateur, et du tiers : autant de discorde à l'eslection, que de convenance à la desmission. S'estant inutilement lassez à ce trouble, ils commencent, qui deçà, qui delà, à se desrobber peu à peu de l'assemblee, rapportant chascun cette resolution en son ame, " Que le plus vieil et mieulx cogneu mal est tousjours plus supportable que le mal recent et inexperimenté." [1]

Pour nous veoir bien piteusement agitez (car que n'avons nous faict ?

Eheu ! cicatricum et sceleris pudet,
Fratrumque : quid nos dura refugimus
  Ætas ? quid intactum nefasti
Liquimus ? unde manus juventus
Metu deorum continuit ? quibus
Pepercit aris ? [2])

[1] Tite-Live, XXIII, 3, etc.

[2] Hélas ! nos cicatrices, nos guerres parricides, nous couvrent de honte ! Barbares que nous sommes, quels forfaits avons-nous craint de commettre ? où n'avons-nous

je ne vois pas soubdain me resolvant :

> Ipsa si velit Salus,
> Servare prorsus non potest hanc familiam :[1]

nous ne sommes pas pourtant, à l'adventure, à nostre dernier periode. La conservation des estats est chose qui vraysemblablement surpasse nostre intelligence : c'est, comme dict Platon,[2] chose puissante, et de difficile dissolution, qu'une civile police ; elle dure souvent contre des maladies mortelles et intestines, contre l'injure des loix injustes, contre la tyrannie, contre le desbordement et ignorance des magistrats, licence et sedition des peuples. En toutes nos fortunes, nous nous comparons à ce qui est au dessus de nous, et regardons vers ceulx qui sont mieulx : mesurons nous à ce qui est au dessoubs ; il n'en est point de si miserable qui ne treuve mille exemples où se consoler. C'est nostre vice, que nous veoyons plus mal volontiers ce qui est dessus nous, que volontiers ce qui est dessoubs. Si disoit Solon, " Qui dresseroit un tas de touts les maulx ensemble, qu'il n'est aulcun qui ne choisist plustost de remporter avecques soy les maulx qu'il a, que de venir à division legitime, avecques touts les aultres hommes, de ce tas de maulx, et en prendre sa quote part." Nostre police se porte mal : il en a esté pourtant de plus

point porté nos attentats ? est-il une chose sainte que n'ait profanée notre jeunesse ? est-il un autel qu'elle ait respecté ? —Horace, *Od.*, I, 35, 33.

[1] Non, quand la déesse *Salus* voudrait elle-même sauver cette famille, elle n'en viendrait pas à bout.—Térence, *Adelph.*, acte IV, sc. vii, v. 43.

[2] *République*, VIII, 2.

malades, sans mourir. Les dieux s'esbattent de nous à la pelotte, et nous agitent à toutes mains :

Enimvero dii nos homines quasi pilas habent.[1]

Les astres ont fatalement destiné l'estat de Rome pour exemplaire de ce qu'ils peuvent en ce genre : il comprend en soy toutes les formes et adventures qui touchent un estat ; tout ce que l'ordre y peult, et le trouble, et l'heur, et le malheur. Qui se doibt desesperer de sa condition, veoyant les secousses et mouvements dequoy celuy là feut agité, et qu'il supporta ? Si l'estendue de la domination est la santé d'un estat (dequoy je ne suis aulcunement d'advis, et me plaist Isocrates qui instruit Nicocles non d'envier les princes qui ont des dominations larges, mais qui sçavent bien conserver celles qui leur sont escheues), celuy là ne feut jamais si sain, que quand il feut le plus malade. La pire de ses formes luy feut la plus fortunee : à peine recognoist on l'image d'aulcune police soubs les premiers empereurs ; c'est la plus horrible et la plus espesse confusion qu'on puisse concevoir ; toutesfois il la supporta, et y dura, conservant non pas une monarchie resserree en ses limites, mais tant de nations si diverses, si esloingnees, si mal affectionnees, si desordonneement commandees et injustement conquises :

Nec gentibus ullis
Commodat in populum, terræ pelagique potentem,
Invidiam fortuna suam.[2]

---

[1] Plautus, *Capt.* Prol., 22.

[2] Et la fortune n'a voulu confier à aucune nation le soin de sa haine contre les maîtres du monde.—Lucain, I, 82.

Tout ce qui bransle ne tumbe pas. La contexture d'un si grand corps tient à plus d'un clou ; il tient mesme par son antiquité : comme les vieux bastiments ausquels l'aage a desrobbé le pied, sans crouste et sans ciment, qui pourtant vivent et se soubtiennent en leur propre poids,

> Nec jam validis radicibus hærens,
> Pondere tuta suo est.[1]

Dadvantage, ce n'est pas bien procedé de recognoistre seulement le flanc et le fossé, pour juger de la seureté d'une place ; il fault veoir par où on y peult venir, en quel estat est l'assaillant : peu de vaisseaux fondent de leur propre poids, et sans violence estrangiere. Or tournons les yeulx partout ; tout croule autour de nous : en touts les grands estats, soit de chrestienté, soit d'ailleurs, que nous cognoissons, regardez y, vous y trouverez une evidente menace de changement et de ruyne :

> Et sua sunt illis incommoda, parque per omnes
> Tempestas.[2]

Les astrologues ont beau jeu à nous advertir, comme ils font, de grandes alterations et mutations prochaines : leurs divinations sont presentes et palpables, il ne fault pas aller au ciel pour cela. Nous n'avons pas seulement à tirer consolation de cette societé universelle de mal et de menace, mais encores quelque esperance pour la duree de nostre estat ; d'autant que naturellement rien ne tumbe

[1] Il ne tient plus à la terre que par de faibles racines ; son poids seul l'y attache encore.—Lucain, I, 138.

[2] Ils ont aussi leurs infirmités, et un pareil orage les menace tous.

là où tout tumbe : la maladie universelle est la santé particuliere ; la conformité est qualité ennemie à la dissolution. Pour moy, je n'en entre point au desespoir, et me semble y veoir des routes à nous sauver :

> Deus hæc fortasse benigna
> Reducet in sedem vice.[1]

Qui sçait si Dieu vouldra qu'il en advienne comme des corps qui se purgent et remettent en meilleur estat par longues et griefves maladies, lesquelles leur rendent une santé plus entiere et plus nette que celle qu'elles leur avoient osté ? Ce qui me poise le plus, c'est qu'à compter les symptomes de nostre mal, j'en veois autant de naturels, et de ceulx que le ciel nous envoye et proprement siens, que de ceulx que nostre desreglement et l'imprudence humaine y conferent : il semble que les astres mesmes ordonnent que nous avons assez duré, et oultre les termes ordinaires. Et cecy aussi me poise, que le plus voysin mal qui nous menace, ce n'est pas alteration en la masse entiere et solide, mais sa dissipation et divulsion : l'extreme de nos craintes.

Encores en ces ravasseries icy crainds je la trahison de ma memoire, que, par inadvertence, elle m'aye faict enregistrer une chose deux fois. Je hais à me recognoistre ; et ne retaste jamais qu'envy ce qui m'est une fois eschappé. Or, je n'apporte icy rien de nouvel apprentissage ; ce sont imaginations communes : les ayant à l'ad-

[1] Peut-être un dieu, par un retour favorable, nous rendra-t-il notre premier état.—Horace, *Epod.*, XIII, 7.

venture conçues cent fois, j'ay peur de les avoir desja enroollees. La redicte est par tout ennuyeuse, feust ce dans Homere ; mais elle est ruyneuse aux choses qui n'ont qu'une montre superficielle et passagiere. Je me desplais de l'inculcation, voire aux choses utiles, comme en Seneque ; et l'usage de son eschole stoïque me desplaist, de redire sur chasque matiere, tout au long et au large, les principes et presuppositions qui servent en general, et realleguer tousjours de nouveau les arguments et raisons communes et universelles.

Ma memoire s'empire cruellement touts les jours ;

Pocula Lethæos ut si ducentia somnos
Arente fauce traxerim.[1]

Il fauldra doresnavant (car, Dieu mercy, jusques à cette heure, il n'en est pas advenu de faulte) qu'au lieu que les aultres cherchent temps et occasion de penser à ce qu'ils ont à dire, je fuye à me preparer, de peur de m'attacher à quelque obligation de laquelle j'aye à despendre. L'estre tenu et obligé me fourvoye, et le despendre d'un si foible instrument qu'est ma memoire. Je ne lis jamais cette histoire, que je ne m'en offense d'un ressentiment propre et naturel : Lyncestes, accusé de conjuration contre Alexandre, le jour qu'il feut mené en la presence de l'armee, suyvant la coustume, pour estre ouï en ses deffenses, avoit en sa teste une harangue estudiee, de laquelle, tout hesitant et begayant, il prononcea quelques paroles. Comme

[1] Comme si, brûlant de soif, j'eusse bu à longs traits au fleuve assoupissant du Léthé.—Horace, *Epod.*, XIV, 3.

il se troubloit de plus en plus, ce pendant qu'il luicte avecques sa memoire et qu'il la retaste, le voylà chargé et tué à coups de pique par les soldats qui luy estoient plus voysins, le tenants pour convaincu : son estonnement et son silence leur servit de confession ; ayant eu en prison tant de loisir de se preparer, ce n'est plus, à leur advis, la memoire qui luy manque ; c'est la conscience qui luy bride la langue et luy oste la force. Vrayement c'est bien dict : le lieu estonne, l'assistance, l'exspectation, lors mesme qu'il n'y va que de l'ambition de bien dire ; que peult on faire, quand c'est une harangue qui porte la vie en consequence ?

Pour moy, cela mesme, que je sois lié à ce que j'ay à dire, sert à m'en desprendre. Quand je me suis commis et assigné entierement à ma memoire, je prends si fort sur elle, que je l'accable ; elle s'effraye de sa charge. Autant que je m'en rapporte à elle, je me mets hors de moy, jusques à essayer ma contenance ; et me suis veu quelque jour en peine de celer la servitude en laquelle j'estois entravé : là où mon desseing est de representer, en parlant, une profonde nonchalance d'accent et de visage, et des mouvements fortuites et impremeditez, comme naissants des occasions presentes, aimant aussi cher ne rien dire qui vaille, que de montrer estre venu preparé pour bien dire ; chose messeante, sur tout à gents de ma profession, et chose de trop grande obligation à qui ne peult beaucoup tenir. L'apprest donne plus à esperer qu'il ne porte : on se met souvent sottement en pourpoinct, pour ne saulter pas mieulx qu'en saye :

nihil est his, qui placere volunt, tam adversarium, quam exspectatio.[1] Ils ont laissé, par escript, de l'orateur Curio, que quand il proposoit la distribution des pieces de son oraison, en trois, ou en quatre, ou le nombre de ses arguments ou raisons, il luy advenoit volontiers, ou d'en oublier quelqu'un, ou d'y en adjouster un ou deux de plus. J'ay tousjours bien evité de tumber en cet inconvenient, ayant haï ces promesses et prescriptions, non seulement pour la desfiance de ma memoire, mais aussi pour ce que cette forme retire trop à l'artiste : *simpliciora militares decent.*[2] Baste, que je me suis meshuy promis de ne prendre plus la charge de parler en lieu de respect : car, quant à parler en lisant son escript, oultre ce qu'il est tresinepte, il est de grand desadvantage à ceulx qui, par nature, pouvoient quelque chose en l'action ; et de me jecter à la mercy de mon invention presente, encores moins : je l'ay lourde et trouble, qui ne sçauroit fournir aux soubdaines necessitez et importantes.

Laisse, lecteur, courir encores ce coup d'essay, et ce troisiesme alongeail du reste des pieces de ma peincture. J'adjouste, mais je ne corrige pas. Premierement, parce que celuy qui a hypothequé au monde son ouvrage, je treuve apparence qu'il n'y aye plus de droict : qu'il die, s'il peult, mieulx ailleurs, et ne corrompe la besongne qu'il a vendue.

[1] Rien n'est plus contraire à ceux qui veulent plaire, que de faire beaucoup attendre d'eux.—Cicéron, *Acad.*, II, 4.

[2] La simplicité va bien aux guerriers.—Quintilien, *Inst. Orat.*, XI, 1.

De telles gents, il ne fauldroit rien acheter qu'aprez leur mort. Qu'ils y pensent bien, avant que de se produire : qui les haste ? Mon livre est tousjours un, sauf qu'à mesure qu'on se met à le renouveller, à fin que l'acheteur ne s'en aille les mains du tout vuides, je me donne loy d'y attacher, comme ce n'est qu'une marqueterie mal joincte, quelque embleme supernumeraire ; ce ne sont que surpoids qui ne condamnent point la premiere forme, mais donnent quelque prix particulier à chascune des suivantes, par une petite subtilité ambitieuse : de là toutesfois il adviendra facilement qu'il s'y mesle quelque transposition de chronologie, mes contes prenants place selon leur opportunité, non tousjours selon leur aage.

Secondement, à cause que, pour mon regard, je crainds de perdre au change : mon entendement ne va pas tousjours avant, il va à reculons aussi ; je ne me desfie gueres moins de mes fantasies, pour estre secondes ou tierces, que premieres, ou presentes, ou passees : nous nous corrigeons aussi sottement souvent, comme nous corrigeons les aultres. Je suis envieilly de nombre d'ans depuis mes premieres publications, qui feurent l'an mil cinq cents quatre vingts : mais je fois doubte que je sois assagi d'un poulce. Moy, asture, et moy, tantost, sommes bien deux ; quand meilleur, je n'en puis rien dire. Il feroit bel estre vieil, si nous ne marchions que vers l'amendement : c'est un mouvement d'yvrongne, titubant, vertigineux, informe ; ou des joncs que l'air manie casuellement selon soy. Antiochus avoit vigoreusement escript en faveur de

l'Academie ; il print sur ses vieulx ans un aultre parti : lequel des deux je suyvisse, seroit ce pas tousjours suyvre Antiochus ? Aprez avoir estably le doubte, vouloir establir la certitude des opinions humaines, estoit ce pas establir le doubte, non la certitude, et promettre, qui luy eust donné encores un aage à durer, qu'il estoit tousjours en termes de nouvelle agitation, non tant meilleure, qu'aultre ?

La faveur publicque m'a donné un peu plus de hardiesse que je n'esperois : mais ce que je crainds le plus, c'est de saouler ; j'aimerois mieulx poindre, que lasser, comme a faict un sçavant homme de mon temps. La louange est tousjours plaisante, de qui, et pour quoy elle vienne : si fault il, pour s'en agreer justement, estre informé de sa cause ; les imperfections mesme ont leur moyen de se recommender : l'estimation vulgaire et commune se veoid peu heureuse en rencontre ; et, de mon temps, je suis trompé si les pires escripts ne sont ceulx qui ont gaigné le dessus du vent populaire. Certes, je rends graces à des honnestes hommes qui daignent prendre en bonne part mes foibles efforts : il n'est lieu où les faultes de la façon paroissent tant, qu'en une matiere qui de soy n'a point de recommendation. Ne te prends point à moy, lecteur, de celles qui se coulent icy par la fantasie ou inadvertence d'aultruy ; chasque main, chasque ouvrier y apporte les siennes : je ne me mesle, ny d'orthographe (et ordonne seulement qu'ils suyvent l'ancienne), ny de la punctuation ; je suis peu expert en l'un et en l'aultre. Où ils rompent du tout le sens, je m'en donne peu de peine, car au moins

ils me deschargent : mais où ils en substituent un fauls, comme ils font si souvent, et me destournent à leur conception, ils me ruynent. Toutesfois, quand la sentence n'est forte à ma mesure, un honneste homme la doibt refuser pour mienne. Qui cognoistra combien je suis peu laborieux, combien je suis faict à ma mode, croira facilement que je redicterois plus volontiers encores autant d'Essais, que de m'assujettir à resuyvre ceulx cy pour cette puerile correction.

Je disois doncques tantost, qu'estant planté en la plus profonde miniere de ce nouveau metal, non seulement je suis privé de grande familiarité avecques gents d'aultres mœurs que les miennes, et d'aultres opinions, par lesquelles ils tiennent ensemble d'un nœud,[1] qui commande tout aultre nœud ; mais encores je ne suis pas sans hazard parmy ceulx à qui tout est egualement loisible, et desquels la pluspart ne peult meshuy empirer son marché vers nostre justice ; d'où naist l'extreme degré de licence. Comptant toutes les particulieres circonstances qui me regardent, je ne treuve homme des nostres à qui la deffense des loix couste, et en gaing cessant, et en dommage emergeant, disent les clercs, plus qu'à moy : et tels font bien les braves de leur chaleur et aspreté, qui font beaucoup moins que moy, en juste balance. Comme maison de tout temps libre, de grand abord, et officieuse à chascun (car je ne me suis jamais laissé induire d'en faire un util de guerre, laquelle je vois chercher plus volontiers où elle est le plus

[1] *Celui de la religion.*

esloingnee de mon voysinage), ma maison a merité assez d'affection populaire, et seroit bien malaysé de me gourmander sur mon fumier ; et j'estime à un merveilleux chef d'œuvre et exemplaire, qu'elle soit encores vierge de sang et de sac, soubs un si long orage, tant de changements et agitations voysines : car, à dire vray, il estoit possible, à un homme de ma complexion, d'eschapper à une forme constante et continue, quelle qu'elle feust ; mais les invasions et incursions contraires, et alternations et vicissitudes de la fortune, autour de moy, ont jusqu'à cette heure plus exasperé qu'amolly l'humeur du pays, et me rechargent de dangiers et difficultez invincibles.

J'eschappe : mais il me desplaist que ce soit plus par fortune, voire et par ma prudence, que par justice ; et me desplaist d'estre hors la protection des loix, et soubs aultre sauvegarde que la leur. Comme les choses sont, je vis, plus qu'à demy, de la faveur d'aultruy ; qui est une rude obligation. Je ne veulx debvoir ma seureté, ny à la bonté et benignité des grands, qui s'agreent de ma legalité et liberté, ny à la facilité des mœurs de mes predecesseurs, et miennes ; car quoy, si j'estois aultre ? Si mes deportements et la franchise de ma conversation obligent mes voysins, ou la parenté ; c'est cruauté qu'ils s'en puissent acquiter en me laissant vivre, et qu'ils puissent dire : " Nous luy condonnons la libre continuation du service divin en la chapelle de sa maison, toutes les eglises d'autour estants par nous desertees ; et luy condonnons l'usage de ses biens et de sa vie, comme il conserve

nos femmes et nos bœufs au besoing." De longue main chez moy, nous avons part à la louange de Lycurgus athenien, qui estoit general depositaire et gardien des bourses de ses concitoyens. Or, je tiens qu'il fault vivre par droict, et par auctorité, non par recompense, ni par grace. Combien de galants hommes ont mieulx aimé perdre la vie, que la debvoir ! Je fuys à me soubmettre à toute sorte d'obligation, mais sur tout à celle qui m'attache par debvoir d'honneur. Je ne treuve rien si cher, que ce qui m'est donné, et ce pour quoy ma volonté demeure hypothequee par tiltre de gratitude ; et receois plus volontiers les offices qui sont à vendre : je crois bien ; pour ceulx cy, je ne donne que de l'argent ; pour les aultres, je me donne moy mesme.

Le nœud qui me tient par la loy d'honnesteté me semble bien plus pressant et plus poisant, que n'est celuy de la contraincte civile ; on me garrotte plus doulcement par un notaire, que par moy : n'est-ce pas raison, que ma conscience soit beaucoup plus engagee à ce en quoy on s'est simplement fié d'elle ? Ailleurs, ma foy ne doibt rien, car on ne luy a rien presté : qu'on s'ayde de la fiance et asseurance qu'on a prinse hors de moy. J'aimerois bien plus cher rompre la prison d'une muraille et des loix, que de ma parole. Je suis delicat à l'observation de mes promesses, jusques à la superstition ; et les fois en touts subjects volontiers incertaines et conditionnelles. A celles qui sont de nul poids, je donne poids de la jalousie de ma regle ; elle me gehenne et charge de son propre interest : ouy,

ez entreprinses toutes miennes et libres, si j'en dis le poinct, il me semble que je me le prescris, et que le donner à la science d'aultruy, c'est le preordonner à soy ; il me semble que je le promets, quand je le dis : ainsi j'esvente peu mes propositions. La condamnation que je fois de moy est plus vifve et plus roide que n'est celle des juges, qui ne me prennent que par le visage de l'obligation commune ; l'estreincte de ma conscience,[1] plus serree et plus severe. Je suys laschement les debvoirs ausquels on m'entraisneroit si je n'y allois : *hoc ipsum ita justum est, quod recte fit, si est voluntarium.*[2] Si l'action n'a quelque splendeur de liberté, elle n'a point de grace ny d'honneur :

> Quod me jus cogit, vix voluntate impetrent :[3]

où la necessité me tire, j'aime à lascher la volonté ; *quia quidquid imperio cogitur, exigenti magis, quam præstanti, acceptum refertur.*[4] J'en sçais qui suyvent cet air jusques à l'injustice ; donnent plustost qu'ils ne rendent ; prestent plustost qu'ils ne payent ; font plus escharsement bien à celuy à qui ils en sont tenus. Je ne vois pas là, mais je touche contre.

J'aime tant à me descharger et desobliger, que j'ay par fois compté à proufit les ingratitudes,

[1] C'est-à-dire, *l'obligation que ma conscience m'impose.*

[2] L'action la plus juste n'est juste qu'autant qu'elle est volontaire.—Cicéron, *de Offic.*, I, 9.

[3] Je ne fais guère volontairement les choses auxquelles m'oblige le devoir.—Térence, *Adelph.*, acte III, sc. v, v. 44.

[4] Parce que, dans les choses qu'une autorité supérieure ordonne, on sait plus de gré à celui qui commande qu'à celui qui exécute.—Valère Maxime, II, 2, 6.

offenses et indignitez que j'avois receu de ceulx à qui, ou par nature, ou par accident, j'avois quelque debvoir d'amitié ; prenant cette occasion de leur faulte, pour autant d'acquit et descharge de ma debte. Encores que je continue à leur payer les offices apparents de la raison publicque, je treuve grande espargne pourtant à faire par justice ce que je faisois par affection, et à me soulager un peu de l'attention et solicitude de ma volonté au dedans ; *est prudentis sustinere, ut currum, sic impetum benevolentiæ*,[1] laquelle j'ay trop urgente et pressante où je m'addonne, au moins pour un homme qui ne veult estre aulcunement en presse : et me sert cette mesnagerie, de quelque consolation aux imperfections de ceulx qui me touchent ; je suis bien desplaisant qu'ils en vaillent moins, mais tant y a que j'en espargne aussi quelque chose de mon application et engagement envers eulx. J'approuve celuy qui aime moins son enfant, d'autant qu'il est ou teigneux, ou bossu, et non seulement quand il est malicieux, mais aussi quand il est malheureux et mal nay (Dieu mesme en a rabbattu cela de son prix et estimation naturelle) ; pourveu qu'il se porte en ce refroidissement avecques moderation et justice exacte : en moy, la proximité n'allege pas les defaults, elle les aggrave plustost.

Aprez tout, selon que je m'entends en la science du bienfaict et de recognoissance, qui est une subtile science et de grand usage, je ne veois per-

[1] Il est prudent de retenir, comme un char qui s'emporte, le premier essor de l'amitié.—Cicéron, *de Amicit.*, c. 17.

sonne plus libre et moins endebté que je suis jusques à cette heure. Ce que je doibs, je le doibs simplement aux obligations communes et naturelles: il n'en est point qui soit plus nettement quite d'ailleurs ;

> Nec sunt mihi nota potentum
> Munera.[1]

Les princes me donnent prou, s'ils ne m'ostent rien ; et me font assez de bien quand ils ne me font point de mal : c'est tout ce que j'en demande. Oh ! combien je suis tenu à Dieu de ce qu'il luy a pleu que j'aye receu immediatement de sa grace tout ce que j'ay ! qu'il a retenu particulierement à soy toute ma debte ! Combien je supplie instamment sa saincte misericorde, que jamais je ne doibve un essentiel grammercy à personne ! Bien heureuse franchise qui m'a conduict si loing ! Qu'ell' acheve ! J'essaye à n'avoir exprez besoing de nul ; *in me omnis spes est mihi :* [2] c'est chose que chascun peult en soy, mais plus facilement ceulx que Dieu a mis à l'abry des necessitez naturelles et urgentes. Il faict bien piteux et hazardeux despendre d'un aultre. Nous mesmes, qui est la plus juste addresse et la plus seure, ne nous sommes pas assez asseurez. Je n'ay rien mien, que moy ; et si en est la possession, en partie, manque et empruntee. Je me cultive, et en courage, qui est le plus fort, et encores en fortune, pour y trouver de quoy me satisfaire, quand ailleurs tout m'abandon-

[1] Les présents des grands me sont inconnus.—Virgile, *Énéide*, XII, 519.

[2] Toutes mes espérances sont en moi.—Térence, *Adelph.*, acte III, sc. v, v. 9.

neroit. Eleus Hippias [1] ne se fournit pas seulement de science, pour, au giron des Muses, se pouvoir joyeusement escarter de toute aultre compaignie au besoing ; ny seulement de la cognoissance de la philosophie, pour apprendre à son ame de se contenter d'elle, et se passer virilement des commoditez qui luy viennent du dehors, quand le sort l'ordonne : il feut si curieux d'apprendre encores à faire sa cuisine, et son poil, ses robbes, ses souliers, ses bragues, pour se fonder en soy autant qu'il pourroit, et soubstraire au secours estrangier. On jouït bien plus librement et plus gayement des biens empruntez, quand ce n'est pas une jouïssance obligee et contraincte par le besoing ; et qu'on a, et en sa volonté, et en sa fortune, la force et les moyens de s'en passer. Je me cognois bien ; mais il m'est malaysé d'imaginer nulle si pure liberalité de personne envers moy, nulle hospitalité si franche et gratuite, qui ne me semblast disgraciee, tyrannique, et teincte de reproche, si la necessité m'y avoit enchevestré. Comme le donner est qualité ambitieuse et de prerogative, aussi est l'accepter qualité de soubmission : tesmoing l'injurieux et querelleux refus que Bajazet feit des presents que Temir [2] lui envoyoit : et ceulx qu'on offrit, de la part de l'empereur Solyman, à l'empereur de Calicut, le meirent en si grand despit, que non seulement il les refusa rudement, disant que ny luy ny ses predecesseurs n'avoient accoustumé de

[1] Ou plutôt, *Hippias d'Elis*.—Voyez Cicéron, *de Oratore*, III, 32.

[2] *Timur* ou *Tamerlan*.

prendre, et que c'estoit leur office de donner ; mais, en oultre, feit mettre en un cul de fosse les ambassadeurs envoyez à cet effect. Quand Thetis, dict Aristote, flatte Jupiter ; quand les Lacedemoniens flattent les Atheniens, ils ne vont pas leur refreschissant la memoire des biens qu'ils leur ont faicts, qui est tousjours odieuse, mais la memoire des bienfaicts qu'ils ont receus d'eulx. Ceulx que je veois si familierement employer tout chascun et s'y engager, ne le feroient pas, s'ils savouroient comme moy la doulceur d'une pure liberté, et s'ils poisoient, autant que doibt poiser à un sage homme, l'engageure d'une obligation : elle se paye à l'adventure quelquesfois, mais elle ne se dissoult jamais. Cruel garrottage à qui aime affranchir les coudees de sa liberté en touts sens ! Mes cognoissants, et au dessus et au dessoubs de moy, sçavent s'ils en ont jamais veu de moins solicitant, requerant, suppliant, ny moins chargeant sur aultruy. Si je le suis au delà de tout exemple moderne, ce n'est pas grande merveille, tant de pieces de mes mœurs y contribuant ; un peu de fierté naturelle, l'impatience du refus, contraction de mes desirs et desseings, inhabileté à toute sorte d'affaires, et, mes qualitez plus favories, l'oysifveté, la franchise : par tout cela, j'ay prins à haine mortelle d'estre tenu ny à aultre, ny par aultre, que moy. J'employe bien vifvement tout ce que je puis à m'en passer, avant que j'employe la beneficence d'un aultre, en quelque, ou legiere, ou poisante, occasion ou besoing que ce soit. Mes amis m'importunent estrangement quand ils me requierent de requerir

un tiers : et ne me semble gueres moins de coust, desengager celuy qui me doibt, usant de luy, que m'engager envers celuy qui ne me doibt rien. Cette condition ostee, et cett' aultre, Qu'ils ne vueillent de moy chose negocieuse et soulcieuse (car j'ay denoncé à tout soing guerre capitale), je suis commodement facile et prest au besoing de chascun. Mais j'ay encores plus fuy à recevoir, que je n'ay cherché à donner ; aussi est il bien plus aysé, selon Aristote. Ma fortune m'a peu permis de bien faire à aultruy ; et ce peu qu'elle m'en a permis, elle l'a assez maigrement logé. Si elle m'eust faict naistre pour tenir quelque reng entre les hommes, j'eusse esté ambitieux de me faire aimer, non de me faire craindre ou admirer : l'exprimerai je plus insolemment ? j'eusse autant regardé au plaire qu'au proufiter. Cyrus, tressagement, et par la bouche d'un tresbon capitaine et meilleur philosophe encores, estime sa bonté et ses bienfaicts loing au delà de sa vaillance et belliqueuses conquestes : et le premier Scipion, par tout où il se veult faire valoir, poise sa debonnaireté et humanité au dessus de sa hardiesse et de ses victoires ; et a tousjours en la bouche ce glorieux mot, " Qu'il a laissé aux ennemis autant à l'aimer qu'aux amis." Je veulx doncques dire que, s'il fault ainsi debvoir quelque chose, ce doibt estre à plus legitime tiltre que celuy dequoy je parle, auquel la loy de cette miserable guerre m'engage ; et non d'un si gros debte comme celuy de ma totale conservation : il m'accable.

Je me suis couché mille fois chez moy, imaginant

qu'on me trahiroit et assommeroit cette nuict là ; composant avecques la fortune, que ce feust sans effroy et sans langueur : et me suis escrié, aprez mon patenostre,

> Impius hæc tam culta novalia miles habebit ! [1]

Quel remede ? c'est le lieu de ma naissance et de la plus part de mes ancestres ; ils y ont mis leur affection et leur nom. Nous nous durcissons à tout ce que nous accoustumons ; et, à une miserable condition comme est la nostre, c'a esté un tresfavorable present de la nature que l'accoustumance, qui endort nostre sentiment à la souffrance de plusieurs maulx. Les guerres civiles ont cela de pire que les aultres guerres, de nous mettre chascun en eschauguette en sa propre maison :

> Quam miserum, porta vitam muroque tueri,
> Vixque suæ tutum viribus esse domus ! [2]

C'est grande extremité d'estre pressé jusques dans son mesnage et repos domestique. Le lieu où je me tiens est tousjours le premier et le dernier à la batterie de nos troubles, et où la paix n'a jamais son visage entier :

> Tum quoque, quum pax est, trepidant formidine belli. [3]

---

[1] Ces terres, si bien cultivées, seront-elles donc la proie d'un soldat barbare ?—Virgile, *Eclog.*, I, 71.

[2] Qu'il est triste d'avoir besoin d'une porte et d'une muraille pour protéger sa vie, et d'être à peine en sûreté dans sa propre maison !—Ovide, *Trist.*, IV, 1, 69.

[3] Même lorsque nous sommes en paix, nous ne cessons de redouter la guerre.—Ovide, *Trist.*, III, 10, 67.

> Quoties pacem fortuna lacessit,
> Hac iter est bellis. . . . Melius, fortuna, dedisses
> Orbe sub Eoo sedem, gelidaque sub Arcto,
> Errantesque domos.[1]

Je tire, par fois, le moyen de me fermir contre ces considerations, de la nonchalance et lascheté : elles nous menent aussi aulcunement à la resolution. Il m'advient souvent d'imaginer avecques quelque plaisir les dangiers mortels, et les attendre : je me plonge, la teste baissee, stupidement dans la mort, sans la considerer et recognoistre, comme dans une profondeur muette et obscure qui m'engloutit d'un sault, et m'estouffe en un instant d'un puissant sommeil, plein d'insipidité et indolence. Et en ces morts courtes et violentes, la consequence que j'en preveois me donne plus de consolation, que l'effect, de trouble. Ils disent, Comme la vie n'est pas la meilleure pour estre longue, que la mort est la meilleure pour n'estre pas longue. Je ne m'estrange pas tant de l'estre mort, comme j'entre en confidence avecques le mourir. Je m'enveloppe et me tapis en cet orage, qui me doibt aveugler et ravir de furie, d'une charge prompte et insensible. Encores s'il advenoit, comme disent aulcuns jardiniers, que les roses et violettes naissent plus odoriferantes prez des aulx et des oignons, d'autant qu'ils succent et tirent à eulx ce qu'il y a de mauvaise odeur en la terre ; aussi que

[1] Toutes les fois que la fortune a rompu la paix, c'est ici le chemin de la guerre . . . Pourquoi le sort ne nous a-t-il pas fait habiter des cabanes errantes, sous le char brûlant du Soleil, ou sous les astres glacés de l'Ourse ?—Lucain, I, 255 et 56 ; 251.

ces depravees natures humassent tout le venin de mon air et du climat, et m'en rendissent d'autant meilleur et plus pur, par leur voysinage, que je ne perdisse pas tout ! Cela n'est pas : mais de cecy il en peult estre quelque chose, Que la bonté est plus belle et plus attrayante quand elle est rare ; et que la contrarieté et diversité roidit et resserre en soy le bienfaire, et l'enflamme par la jalousie de l'opposition et par la gloire. Les voleurs, de leur grace, ne m'en veulent pas particulierement : ne fois je pas moy à eulx : il m'en fauldroit à trop de gents. Pareilles consciences logent soubs diverses sortes de robbes ; pareille cruauté, desloyauté, volerie ; et d'autant pire, qu'elle est plus lasche, plus seure et plus obscure soubs l'umbre des loix. Je hais moins l'injure professe, que traistresse ; guerriere, que pacifique et juridique. Nostre fiebvre est survenue en un corps qu'elle n'a de gueres empiré : le feu y estoit, la flamme s'y est prinse : le bruit est plus grand ; le mal, de peu. Je responds ordinairement à ceulx qui me demandent raison de mes voyages : " Que je sçais bien ce que je fuys, mais non pas ce que je cherche." Si on me dict que parmy les estrangiers il y peult avoir aussi peu de santé, et que leurs mœurs ne valent pas mieulx que les nostres, je responds premierement, qu'il est malaysé,

Tam multæ scelerum facies ![1]

secondement, que c'est tousjours gaing, de changer un mauvais estat à un estat incertain ; et que les

[1] Tant le crime s'est multiplié parmi nous !—Virgile, *Géorg.*, I, 506.

maulx d'aultruy ne nous doibvent pas poindre comme les nostres.

Je ne veulx pas oublier cecy, Que je ne me mutine jamais tant contre la France, que je ne regarde Paris de bon œil : elle [1] a mon cœur dez mon enfance : et m'en est advenu, comme des choses excellentes ; plus j'ay veu, depuis, d'aultres villes belles, plus la beauté de cette cy peult et gaigne sur mon affection : je l'aime par elle mesme, et plus en son estre seul, que rechargee de pompe estrangiere : je l'aime tendrement, jusques à ses verrues et à ses taches : je ne suis François que par cette grande cité, grande en peuples, grande en felicité de son assiette ; mais surtout grande et incomparable en varieté, et diversité de commoditez ; la gloire de la France, et l'un des plus nobles ornements du monde. Dieu en chasse loing nos divisions ! Entiere et unie, je la treuve deffendue de toute aultre violence : je l'advise, que de touts les partis, le pire sera celuy qui la mettra en discorde ; et ne crainds pour elle, qu'elle mesme ; et crainds pour elle, autant certes que pour aultre piece de cet estat. Tant qu'elle durera, je n'auray faulte de retraicte où rendre mes abbois ; suffisante à me faire perdre le regret de tout' aultre retraicte.

Non parce que Socrates l'a dict, mais parce qu'en verité c'est mon humeur, et à l'adventure non sans quelque excez, j'estime touts les hommes mes compatriotes ; et embrasse un Polonois comme un François, postposant cette liaison nationale à l'universelle et commune. Je ne suis gueres feru

[1] *Cette ville.*

de la doulceur d'un air naturel : les cognoissances toutes neufves et toutes miennes me semblent bien valoir ces aultres communes et fortuites cognoissances du voysinage ; les amitiez pures de nostre acquest emportent ordinairement celles ausquelles la communication du climat, ou du sang, nous joignent. Nature nous a mis au monde libres et desliez ; nous nous emprisonnons en certains destroicts, comme les roys de Perse, qui s'obligeoient de ne boire jamais aultre eau que celle du fleuve de Choaspez, renonceoient, par sottise, à leur droict d'usage en toutes les aultres eaux, et asseichoient, pour leur regard, tout le reste du monde. Ce que Socrates feit sur sa fin, d'estimer une sentence d'exil pire qu'une sentence de mort contre soy, je ne seray, à mon advis, jamais ny si cassé, ny si estroictement habitué en mon païs, que je le feisse : ces vies celestes ont assez d'images que j'embrasse par estimation plus que par affection ; et en ont aussi de si eslevees et extraordinaires, que, par estimation mesme, je ne les puis embrasser, d'autant que je ne les puis concevoir : cette humeur feut bien tendre à un homme qui jugeoit le monde sa ville ; il est vrai qu'il desdaignoit les peregrinations, et n'avoit gueres mis le pied hors le territoire d'Attique. Quoy ? qu'il plaignoit l'argent de ses amis à desengager sa vie ; et qu'il refusa de sortir de prison par l'entremise d'aultruy, pour ne desobeir aux loix en un temps qu'elles estoient d'ailleurs si fort corrompues. Ces exemples sont de la premiere espece pour moy ; de la seconde, sont d'aultres que je pourrois trouver en ce mesme personnage :

plusieurs de ces rares exemples surpassent la force de mon action, mais aulcuns surpassent encores la force de mon jugement.

Oultre ces raisons, le voyager me semble un exercice proufitable : l'ame y a une continuelle exercitation à remarquer des choses incogneues et nouvelles ; et je ne sçache point meilleure eschole, comme j'ay dict souvent, à façonner la vie, que de luy proposer incessamment la diversité de tant d'aultres vies, fantasies et usances, et luy faire gouster une si perpetuelle varieté de formes de nostre nature. Le corps n'y est ny oisif, ny travaillé ; et cette moderee agitation le met en haleine. Je me tiens à cheval sans desmonter, tout choliqueux que je suis, et sans m'y ennuyer, huict et dix heures,

> Vires ultra sortemque senectæ :[1]

nulle saison m'est ennemie, que le chauld aspre d'un soleil poignant ; car les ombrelles, dequoy, depuis les anciens Romains, l'Italie se sert, chargent plus les bras qu'ils ne deschargent la teste. Je vouldrois sçavoir quelle industrie c'estoit aux Perses, si anciennement, et en la naissance de la luxure, de se faire du vent frez et des umbrages à leur poste, comme dict Xenophon. J'aime les pluyes et les crottes, comme les cannes. La mutation d'air et de climat ne me touche point ; tout ciel m'est un : je ne suis battu que des alterations internes que je produis en moy : et celles là m'arrivent moins

[1] Au delà des forces et de la santé d'un vieillard.— Virgile, *Énéide*, VI, 114.

en voyageant. Je suis malaysé à esbranler ; mais estant avoyé, je vois tant qu'on veult : j'estrive autant aux petites entreprinses qu'aux grandes, et à m'equiper pour faire une journee et visiter un voysin, que pour un juste voyage. J'ay apprins à faire mes journees, à l'espaignole, d'une traicte ; grandes et raisonnables journees : et, aux extremes chaleurs, les passe de nuict, du soleil couchant jusques au levant. L'aultre façon, de repaistre en chemin, en tumulte et haste, pour la disnee, nommeement aux courts jours, est incommode. Mes chevaulx en valent mieulx : jamais cheval ne m'a failly, qui a sceu faire avecques moy la premiere journee. Je les abbruve partout ; et regarde seulement qu'ils ayent assez de chemin de reste, pour battre leur eau. La paresse à me lever donne loysir à ceulx qui me suyvent de disner à leur ayse, avant partir : pour moy, je ne mange jamais trop tard ; l'appetit me vient en mangeant, et point aultrement ; je n'ay point de faim qu'à table.

Aulcuns se plaignent de quoy je me suys agreé à continuer cet exercice, marié, et vieil. Ils ont tort : il est mieulx temps d'abandonner sa maison, quand on l'a mise en train de continuer sans nous ; quand on y a laissé de l'ordre qui ne desmente point sa forme passee : c'est bien plus d'imprudence de s'esloingner, laissant en sa maison une garde moins fidele, et qui ayt moins de soing de pourveoir à vostre besoing.

La plus utile et honorable science et occupation à une mere de famille, c'est la science du mesnage. J'en veois quelqu'une avare : de mesnagieres, fort

peu ; c'est sa maistresse qualité, et qu'on doibt chercher avant toute aultre, comme le seul douaire qui sert à ruyner ou sauver nos maisons. Qu'on ne m'en parle pas : selon que l'experience m'en a apprins, je requiers d'une femme mariee, au dessus de toute aultre vertu, la vertu œconomique. Je l'en mets au propre, luy laissant par mon absence tout le gouvernement en main. Je veois avecques despit, en plusieurs mesnages, monsieur revenir maussade et tout marmiteux du tracas des affaires, environ midy, que madame est encores aprez à se coeffer et attiffer en son cabinet : c'est à faire aux roynes ; encores ne sçais je : il est ridicule et injuste que l'oysifveté de nos femmes soit entretenue de nostre sueur et travail. Il n'adviendra, que je puisse, à personne d'avoir l'usage de ses biens plus liquide que moy, plus quiete et plus quite. Si le mary fournit de matiere, nature mesme veult qu'elles fournissent de forme.

Quant aux debvoirs de l'amitié maritale qu'on pense estre interessez par cette absence, je ne le crois pas. Au rebours, c'est une intelligence qui se refroidit volontiers par une trop continuelle assistance, et que l'assiduité blece. Toute femme estrangiere nous semble honneste femme : et chascun sent, par experience, que la continuation de se veoir ne peult representer le plaisir que l'on sent à se desprendre et reprendre à secousses. Ces interruptions me remplissent d'une amour recente envers les miens, et me redonnent l'usage de ma maison plus doulx : la vicissitude eschauffe mon appetit vers l'un, et puis vers l'aultre party.

Je sçais que l'amitié a les bras assez longs pour se tenir et se joindre d'un coing du monde à l'aultre, et specialement cette cy, où il y a une continuelle communication d'offices, qui en reveillent l'obligation et la souvenance. Les stoïciens disent bien qu'il y a si grande colligance et relation entre les sages, que celuy qui disne en France repaist son compaignon en Aegypte ; et qui estend seulement son doigt où que ce soit, touts les sages qui sont sur la terre habitable en sentent ayde. La jouïssance et la possession appartiennent principalement à l'imagination : elle embrasse plus chauldement et plus continuellement ce qu'elle va querir, que ce que nous touchons. Comptez vos amusements journaliers ; vous trouverez que vous estes lors plus absent de vostre amy, quand il vous est present : son assistance relasche vostre attention, et donne liberté à vostre pensee de s'absenter à toute heure, pour toute occasion. De Rome en hors, je tiens et regente ma maison, et les commoditez que j'y ai laissé : je veois croistre mes murailles, mes arbres et mes rentes, et descroistre, à deux doigts prez comme quand j'y suis :

Ante oculos errat domus, errat forma locorum.[1]

Si nous ne jouïssons que ce que nous touchons, adieu nos escus, quand ils sont en nos coffres ; et nos enfants, s'ils sont à la chasse. Nous les voulons plus prez. Au jardin, est ce loing ? à une demi journee ? quoy, à dix lieues, est ce loing ou prez ?

[1] J'ai sans cesse devant les yeux ma maison et tous les lieux que j'ai quittés. Cf. Ovide, *Trist.*, III, 4, 57.

Si c'est prez : quoy, onze, douze, treize ? et ainsi pas à pas. Vrayement, celle qui sçaura prescrire à son mary " Le quantiesme pas finit le prez, et le quantiesme pas donne commencement au loing," je suis d'advis qu'elle l'arreste entre deux ;

> Excludat jurgia finis . . .
> Utor permisso ; caudæque pilos ut equinæ
> Paulatim vello, et demo unum, demo etiam unum,
> Dum cadat elusus ratione ruentis acervi : [1]

et qu'elles appellent hardiement la philosophie à leur secours ; à qui quelqu'un pourroit reprocher, Puis qu'elle ne veoid ny l'un ny l'aultre bout de la joincture entre le trop et le peu, le long et le court, le legier et le poisant, le prez et le loing ; Puis qu'elle n'en recognoist le commencement ny la fin, Qu'elle juge bien incertainement du milieu : *Rerum natura nullam nobis dedit cognitionem finium.*[2] Sont elles pas encores femmes et amies des trespassez, qui ne sont pas au bout de cettuy cy, mais en l'aultre monde ? Nous embrassons et ceulx qui ont esté, et ceulx qui ne sont point encores, non que les absents.

En la vraye amitié, de laquelle je suis expert, je me donne à mon amy, plus que je ne le tire à moy. Je n'aime pas seulement mieulx luy faire bien, que s'il m'en faisoit ; mais encores, qu'il s'en fasse, qu'à

[1] Convenons d'un terme pour nous accorder : sans cela, je prends ce que vous me donnez ; et, comme celui qui arracherait la queue d'un cheval crin à crin, j'ôte une lieue, puis une autre, jusqu'à ce que le nombre marqué disparaisse, et qu'il ne vous reste plus rien.—Horace, *Epist.*, II, i, 38-45.

[2] La nature ne nous a point permis de connaître les bornes des choses.—Cicéron, *Acad.*, II, 29.

moy : il m'en faict lors le plus, quand il s'en faict : et si l'absence luy est ou plaisante ou utile, elle m'est bien plus doulce que sa presence ; et ce n'est pas proprement absence, quand il y a moyen de s'entr'-advertir. J'ay tiré aultrefois usage de nostre esloingnement, et commodité : nous remplissions mieulx et estendions la possession de la vie, en nous separant : il vivoit,[1] il jouïssoit, il veoyoit pour moy, et moy pour luy, autant pleinement que s'il y eust esté : l'une partie de nous demeuroit oysifve quand nous estions ensemble ; nous nous confondions : la separation du lieu rendoit la conjonction de nos volontez plus riche. Cette faim insatiable de la presence corporelle accuse un peu la foiblesse en la jouïssance des ames.

Quant à la vieillesse, qu'on m'allegue : au rebours, c'est à la jeunesse à s'asservir aux opinions communes, et se contraindre pour aultruy ; elle peult fournir à touts les deux, au peuple et à soy : nous n'avons que trop à faire à nous seuls. A mesure que les commoditez naturelles nous faillent, soubstenons nous par les artificielles. C'est injustice d'excuser la jeunesse de suyvre ses plaisirs, et deffendre à la vieillesse d'en chercher. Jeune, je couvrois mes passions enjouees, de prudence ; vieil, je desmesle les tristes, de desbauche. Si prohibent les loix platoniques de peregriner avant quarante ans ou cinquante, pour rendre la peregrination plus utile et instructifve. Je consentirois plus volontiers à cet aultre second article des mesmes loix, qui l'interdict aprez les soixante.

[1] La Boëtie.

"Mais, en tel aage, vous ne reviendrez jamais d'un si long chemin." Que m'en chault il ? je ne l'entreprends, ny pour en revenir, ny pour le parfaire : j'entreprends seulement de me bransler, pendant que le bransle me plaist ; et me promene pour me promener. Ceulx qui courent un benefice ou un lievre, ne courent pas : ceulx là courent, qui courent aux barres, et pour exercer leur course. Mon desseing est divisible par tout : il n'est pas fondé en grandes esperances ; chasque journee en faict le bout : et le voyage de ma vie se conduict de mesme. J'ay veu pourtant assez de lieux esloingnez, où j'eusse desiré qu'on m'eust arresté. Pourquoy non, si Chrysippus, Cleanthes, Diogenes, Zenon, Antipater, tant d'hommes sages, de la secte plus renfrongnee, abandonnerent bien leur païs, sans aulcune occasion de s'en plaindre, et seulement pour la jouïssance d'un aultre air ? Certes le plus grand desplaisir de mes peregrinations, c'est que je n'y puisse apporter cette resolution d'establir ma demeure où je me plairois ; et qu'il me faille tousjours proposer de revenir, pour m'accommoder aux humeurs communes.

Si je craignois de mourir en aultre lieu que celuy de ma naissance ; si je pensois mourir moins à mon ayse, esloingné des miens ; à peine sortirois je hors de France : je ne sortirois pas sans effroy hors de ma paroisse ; je sens la mort qui me pince continuellement la gorge ou les reins. Mais je suis aultrement faict ; elle m'est une par tout. Si toutesfois j'avois à choisir, ce seroit, ce crois je, plustost à cheval, que dans un lict ; hors de ma

maison et loing des miens. Il y a plus de crevecœur que de consolation à prendre congé de ses amis : j'oublie volontiers ce debvoir de nostre entregent : car des offices de l'amitié, celuy là est le seul desplaisant ; et oublierois ainsi volontiers à dire ce grand et eternel adieu. S'il se tire quelque commodité de cette assistance, il s'en tire cent incommoditez. J'ay veu plusieurs, mourants bien piteusement, assiegez de tout ce train ; cette presse les estouffe. C'est contre le debvoir, et est tesmoignage de peu d'affection et de peu de soing, de vous laisser mourir en repos : l'un tormente vos yeulx, l'aultre vos aureilles, l'aultre la bouche ; il n'y a sens, ny membre, qu'on ne vous fracasse. Le cœur vous serre de pitié, d'ouïr les plainctes des amis ; et de despit, à l'adventure, d'ouïr d'aultres plainctes feinctes et masquees. Qui a tousjours eu le goust tendre, affoibly ; il l'a encores plus : il luy fault, en une si grande necessité, une main doulce, et accommodee à son sentiment, pour le grater justement où il luy cuit ; ou qu'on ne le grate point du tout. Si nous avons besoing de sage femme, à nous mettre au monde, nous avons bien besoing d'un homme encores plus sage, à nous en tirer. Tel, et amy, le fauldroit il acheter bien cherement pour le service d'une telle occasion. Je ne suis point arrivé à cette vigueur desdaigneuse qui se fortifie en soy mesme, que rien n'ayde, ny ne trouble : je suis d'un poinct plus bas ; je cherche à conniller, et à me desrobber de ce passage, non par crainte, mais par art. Ce n'est pas mon advis de faire, en cette action, preuve ou montre de ma

constance. Pour qui ? lors cessera tout le droict et l'interest que j'ay à la reputation. Je me contente d'une mort recueillie en soy, quiete, et solitaire, toute mienne, convenable à ma vie retiree et privee : au rebours de la superstition romaine, où l'on estimoit malheureux celuy qui mouroit sans parler, et qui n'avoit ses plus proches à luy clorre les yeulx. J'ay assez affaire à me consoler, sans avoir à consoler aultruy ; assez de pensees en la teste, sans que les circonstances m'en apportent de nouvelles ; et assez de matieres à m'entretenir, sans l'emprunter. Cette partie n'est pas du roolle de la societé ; c'est l'acte à un seul personnage. Vivons et rions entre les nostres ; allons mourir et rechigner entre les incogneus : on treuve, en payant, qui vous tourne la teste, et qui vous frotte les pieds ; qui ne vous presse qu'autant que vous voulez, vous presentant un visage indifferent ; vous laissant vous gouverner et plaindre à vostre mode.

Je me desfais tous les jours, par discours, de cette humeur puerile et inhumaine qui faict que nous desirons d'esmouvoir, par nos maulx, la compassion et le dueil en nos amis : nous faisons valoir nos inconvenients oultre leur mesure, pour attirer leurs larmes ; et la fermeté que nous louons en chascun à soubstenir sa mauvaise fortune, nous l'accusons et reprochons à nos proches, quand c'est en la nostre : nous ne nous contentons pas qu'ils se ressentent de nos maulx, si encores ils ne s'en affligent. Il fault estendre la joye ; mais retrencher autant qu'on peult la tristesse. Qui se faict plaindre sans raison, est homme pour n'estre pas

plainct quand la raison y sera : c'est pour n'estre jamais plainct, que se plaindre tousjours, faisant si souvent le piteux, qu'on ne soit pitoyable à personne. Qui se faict mort, vivant, est subject d'estre tenu pour vif, mourant. J'en ay veu prendre la chevre, de ce qu'on leur trouvoit le visage frez, et le pouls posé ; contraindre leur ris, parce qu'il trahissoit leur guarison ; et haïr la santé, de ce qu'elle n'estoit pas regrettable : qui bien plus est, ce n'estoient pas femmes. Je represente mes maladies, pour le plus, telles qu'elles sont, et evite les paroles de mauvais prognostique, et les exclamations composees. Sinon l'alaigresse, au moins la contenance rassise des assistants est propre prez d'un sage malade : pour se veoir en un estat contraire, il n'entre point en querelle avecques la santé ; il luy plaist de la contempler en aultruy, forte et entiere, et en jouïr au moins par compaignie : pour se sentir fondre contrebas, il ne rejecte pas du tout les pensees de la vie, ny ne fuyt les entretiens communs. Je veulx estudier la maladie, quand je suis sain : quand elle y est, elle faict son impression assez reelle, sans que mon imagination l'ayde. Nous nous preparons, avant la main, aux voyages que nous entreprenons, et y sommes resolus : l'heure qu'il nous fault monter à cheval, nous la donnons à l'assistance, et, en sa faveur, l'estendons.

Je sens ce proufit inesperé de la publication de mes mœurs, qu'elle me sert aulcunement de regle : il me vient par fois quelque consideration de ne trahir l'histoire de ma vie ; cette publicque

declaration m'oblige de me tenir en ma route, et à ne desmentir l'image de mes conditions, communement moins desfigurees et contredictes que ne porte la malignité et maladie des jugements d'aujourd'huy. L'uniformité et simplesse de mes mœurs produict bien un visage d'aysee interpretation ; mais, parce que la façon en est un peu nouvelle et hors d'usage, elle donne trop beau jeu à la mesdisance. Si est il vray qu'à qui me veult loyalement injurier, il me semble fournir bien suffisamment où mordre en mes imperfections advouees et cogneues, et de quoy s'y saouler, sans s'escarmoucher au vent. Si, pour en preoccuper moy mesme l'accusation et la descouverte, il luy semble que je luy esdente sa morsure, c'est raison qu'il prenne son droict vers l'amplification et extension, l'offense a ses droicts oultre la justice ; et que les vices dequoy je luy montre des racines chez moy, il les grossisse en arbres ; qu'il y employe non seulement ceulx qui me possedent, mais aussi ceulx qui ne font que me menacer, injurieux vices et en qualité et en nombre ; qu'il me batte par là. La confession genereuse et libre enerve le reproche, et desarme l'injure. Tant y a que, tout compté, il me semble qu'aussi souvent on me loue, qu'on me desprise, oultre la raison : comme il me semble aussi que dez mon enfance, en reng et degré d'honneur, on m'a donné lieu plustost au dessus, qu'au dessoubs, de ce qui m'appartient. Je me trouverois mieulx en païs auquel ces ordres feussent ou reglez ou mesprisez. Entre les hommes, depuis que l'altercation de la prerogative au marcher

ou à se seoir passe trois repliques, elle est incivile. Je ne crainds point de ceder ou preceder iniquement, pour fuyr à une si importune contestation ; et jamais homme n'a eu envie de presseance, à qui je ne l'aye quitee.

Oultre ce proufit que je tire d'escrire de moy, j'en ay esperé cet aultre, que s'il advenoit que mes humeurs plussent et accordassent à quelque honneste homme, avant mon trepas, il rechercheroit de nous joindre. Je luy ay donné beaucoup de païs gaigné ; car, tout ce qu'une longue cognoissance et familiarité luy pourroit avoir acquis en plusieurs annees, il l'a veu en trois jours en ce registre, et plus seurement et exactement. Plaisante fantasie ! plusieurs choses que je ne vouldrois dire au particulier, je les dis au public ; et, sur mes plus secretes sciences ou pensees, renvoye à une boutique de libraire mes amis plus feaux ;

Excutienda damus præcordia.[1]

Si, à si bonnes enseignes, je sçavois quelqu'un qui me feust propre, certes, je l'irois trouver bien loing : car la doulceur d'une sortable et agreable compaignie ne se peult assex acheter à mon gré. Oh ! un amy ! Combien est vraye cette ancienne sentence, " Que l'usage en est plus necessaire et plus doulx que des elements de l'eau et du feu ! "

Pour revenir à mon conte : Il n'y a doncques pas beaucoup de mal de mourir loing, et à part : si estimons nous à debvoir de nous retirer pour des actions naturelles, moins disgraciees que cette cy,

[1] Nous leur donnons à sonder tous les replis de notre âme.—Perse, V, 22.

et moins hideuses. Mais encores ceulx qui en viennent là, de traisner languissants un long espace de vie, ne debvroient, à l'adventure, souhaiter d'empescher de leur misere une grande famille : pourtant les Indois, en certaine province, estimoient juste de tuer celuy qui seroit tumbé en telle necessité ; en une aultre de leurs provinces, ils l'abandonnoient seul à se sauver comme il pourroit. A qui ne se rendent ils enfin ennuyeux et insupportables ? les offices communs n'en vont point jusques là. Vous apprenez la cruauté par force à vos meilleurs amis, durcissant et femme et enfants, par long usage, à ne sentir et plaindre plus vos maulx. Les souspirs de ma cholique n'apportent plus d'esmoy à personne. Et quand nous tirerions quelque plaisir de leur conversation, ce qui n'advient pas tousjours, pour la disparité des conditions qui produict ayseement mespris ou envie envers qui que ce soit, n'est ce pas trop d'en abuser tout un aage ? Plus je les verrois se contraindre de bon cœur pour moy, plus je plaindrois leur peine. Nous avons loy de nous appuyer, non pas de nous coucher si lourdement, sur aultruy, et nous estayer en leur ruyne, comme celuy qui faisoit esgorger des petits enfants, pour se servir de leur sang à guarir une sienne maladie. La decrepitude est qualité solitaire. Je suis sociable jusques à l'excez ; si me semble il raisonnable que meshuy je soubstraye de la veue du monde mon importunité, et la couve moy seul ; que je m'appile et me recueille en ma coque, comme les tortues ; que j'apprenne à veoir les hommes, sans m'y tenir.

Je leur ferois oultrage en un pas si pendant : il est temps de tourner le dos à la compaignie.

" Mais, en ces voyages, vous serez arresté miserablement en un caignard, où tout vous manquera." La pluspart des choses necessaires, je les porte quand et moy : et puis, nous ne sçaurions eviter la fortune, si elle entreprend de nous courre sus. Il ne me fault rien d'extraordinaire, quand je suis malade : ce que nature ne peult en moy, je ne veulx pas qu'un bolus le face. Tout au commencement de mes fiebvres et des maladies qui m'atterrent, entier encores et voisin de la santé, je me reconcilie à Dieu par les derniers offices chrestiens ; et m'en treuve plus libre et deschargé, me semblant en avoir d'autant meilleure raison de la maladie. De notaire et de conseil, il m'en fault moins que de medecins. Ce que je n'auray estably de mes affaires, tout sain, qu'on ne s'attende point que je le face malade. Ce que je veulx faire pour le service de la mort, est tousjours faict ; je n'oserois le delayer d'un seul jour : et, s'il n'y a rien de faict, c'est à dire, Ou que le doubte m'en aura retardé le chois (car par fois c'est bien choisir de ne choisir pas), Ou que tout à faict je n'auray rien voulu faire.

J'escris mon livre à peu d'hommes, et à peu d'annees. Si c'eust esté une matiere de duree, il l'eust fallu commettre à un langage plus ferme. Selon la variation continuelle qui a suivy le nostre jusques à cette heure, qui peult esperer que sa forme presente soit en usage d'icy à cinquante ans ? il escoule touts les jours de nos mains ; et, depuis que

je vis, s'est alteré de moitié. Nous disons qu'il est asture parfaict : autant en dict du sien chasque siecle. Je n'ay garde de l'en tenir là, tant qu'il fuyra et s'ira difformant comme il faict. C'est aux bons et utiles escripts de le clouer à eulx ; et ira son credit selon la fortune de nostre estat. Pourtant ne crains je point d'y inserer plusieurs articles privez qui consument leur usage entre les hommes qui vivent aujourd'huy, et qui touchent la particuliere science d'aulcuns, qui y verront plus avant que de la commune intelligence. Je ne veulx pas, aprez tout, comme je veois souvent agiter la memoire des trespassez, qu'on aille debattant : "Il jugeoit, il vivoit ainsin : Il vouloit cecy : S'il eust parlé sur sa fin, il eust dict, il eust donné : Je le cognoissois mieulx que tout aultre." Or, autant que la bienseance me le permet, je fois icy sentir mes inclinations et affections ; mais plus librement et plus volontiers le fois je de bouche à quiconque desire en estre informé. Tant y a, qu'en ces memoires, si on y regarde, on trouvera que j'ay tout dict, ou tout designé : ce que je ne puis exprimer, je le montre au doigt ;

> Verum animo satis hæc vestigia parva sagaci
> Sunt, per quæ possis cognoscere cetera tute.[1]

Je ne laisse rien à desirer et deviner de moy. Si on doibt s'en entretenir, je veulx que ce soit veritablement et justement : je reviendrois volontiers de l'aultre monde, pour desmentir celuy qui me for-

[1] Mais ces traits si légers suffiront à un esprit pénétrant, pour deviner le reste.—Lucrèce, I, 403.

meroit aultre que je n'estois, feust ce pour m'honnorer. Des vivants mesme, je sens qu'on parle tousjours aultrement qu'ils ne sont : et, si à toute force je n'eusse maintenu un amy que j'ay perdu,[1] on me l'eust deschiré en mille contraires visages.

Pour achever de dire mes foibles humeurs, j'advoue qu'en voyageant je n'arrive gueres en logis où il ne me passe par la fantasie si j'y pourray estre et malade, et mourant, à mon ayse. Je veulx estre logé en lieu qui me soit bien particulier, sans bruit, non maussade, ou fumeux, ou estouffé. Je cherche à flatter la mort par ces frivoles circonstances ; ou, pour mieulx dire, à me descharger de tout aultre empeschement, à fin que je n'aye qu'à m'attendre à elle, qui me poisera volontiers assez, sans aultre recharge. Je veulx qu'elle ayt sa part à l'aysance et commodité de ma vie : c'en est un grand lopin, et d'importance ; et espere meshuy qu'il ne desmentira pas le passé. La mort a des formes plus aysees les unes que les aultres, et prend diverses qualitez selon la fantasie de chascun : entre les naturelles, celle qui vient d'affoiblissement et appesantissement me semble molle et doulce : entre les violentes, j'imagine plus malayseement un precipice, qu'une ruyne qui m'accable ; et un coup trenchant d'une espee, qu'une harquebusade, et eusse plustost beu le breuvage de Socrates, que de me frapper comme Caton ; et, quoy que ce soit un, si sent mon imagination difference, comme de la mort à la vie, à me jecter dans une fournaise ardente, ou dans le canal d'une platte riviere. Tant

[1] *Étienne de La Boëtie.*

sottement nostre crainte regarde plus au moyen qu'à l'effect ! Ce n'est qu'un instant ; mais il est de tel poids, que je donnerois volontiers plusieurs jours de ma vie pour le passer à ma mode. Puisque la fantasie d'un chascun treuve du plus et du moins en son aigreur, puisque chascun a quelque chois entre les formes de mourir, essayons un peu plus avant d'en trouver quelqu'une deschargee de tout desplaisir. Pourroit on pas la rendre encores voluptueuse, comme les Commourants [1] d'Antonius et de Cleopatra ? Je laisse à part les efforts que la philosophie et la religion produisent, aspres et exemplaires : mais entre les hommes de peu, il s'en est trouvé, comme un Petronius et un Tigellinus à Rome, engagez à se donner la mort, qui l'ont comme endormie par la mollesse de leurs apprests ; ils l'ont faicte couler et glisser parmi la lascheté de leurs passetemps accoustumez, entre des garses et bons compaignons ; nul propos de consolation, nulle mention de testament, nulle affectation ambitieuse de constance, nul discours de leur condition future ; parmy les jeux, les festins, faceties, entretiens communs et populaires, et la musique, et des vers amoureux. Ne sçaurions nous imiter cette resolution en plus honneste contenance? Puisqu'il y a des morts bonnes aux fols, bonnes aux sages ; trouvons en qui soient bonnes à ceulx d'entre deux. Mon imagination m'en presente

[1] Ici Montaigne fait allusion à la confrérie des Συναποθανουμένοι, ou *bande de ceux qui veulent mourir ensemble*, formée par Antoine et Cléopâtre après la bataille d'Actium.—Plutarque, *Vie d'Antoine*, c. 15.

quelque visage facile, et, puisqu'il fault mourir, desirable. Les tyrans romains pensoient donner la vie au criminel à qui ils donnoient le chois de sa mort. Mais Theophraste, philosophe si delicat, si modeste, si sage, a il pas esté forcé, par la raison, d'oser dire ce vers latinisé par Ciceron,

> Vitam regit fortuna, non sapientia ? [1]

La fortune ayde à la facilité du marché de ma vie me l'ayant logee en tel poinct, qu'elle ne fai meshuy ny besoing aux miens, ny empeschement c'est une condition que j'eusse acceptee en toutes les saisons de mon aage ; mais en cette occasion de trousser mes bribes et de plier bagage, je prends plus particulierement plaisir à ne leur apporter ny plaisir, ny desplaisir en mourant. Elle a, d'un' artiste compensation, faict que ceulx qui peuvent pretendre quelque materiel fruict de ma mort, en receoivent d'ailleurs, conjoinctement, une materielle perte. La mort s'appesantit souvent en nous, de ce qu'elle poise aux aultres ; et nous interesse de leur interest, quasi autant que du nostre, et plus et tout par fois.

En cette commodité de logis que je cherche, je n'y mesle pas la pompe et l'amplitude, je la hais plustost ; mais certaine propreté simple, qui se rencontre plus souvent aux lieux où il y a moins d'art, et que nature honnore de quelque grace toute sienne. *Non ampliter, sed munditer convivium.*

[1] Le sort règle nos jours, plutôt que la sagesse.—Cicéron, *Tusc. Quæst.*, V, 9.

Plus salis, quam sumptus.[1] Et puis, c'est à faire à ceulx que les affaires entraisnent en plein hyver par les Grisons, d'estre surprins en chemin en cette extremité : moy, qui le plus souvent voyage pour mon plaisir, ne me guide pas si mal : s'il faict laid à droicte, je prends à gauche ; si je me treuve mal propre à monter à cheval, je m'arreste ; et faisant ainsi, je ne veois à la verité rien qui ne soit aussi plaisant et commode que ma maison : il est vray que je treuve la superfluité tousjours superflue, et remarque de l'empeschement en la delicatesse mesme et en l'abondance. Ay je laissé quelque chose à veoir derriere moy, j'y retourne ; c'est tousjours mon chemin : je ne trace aulcune ligne certaine, ny droicte ny courbe. Ne treuve je point, où je vois, ce qu'on m'avoit dict, comme il advient souvent que les jugements d'aultruy ne s'accordent pas aux miens, et les ay trouvez le plus souvent fauls ; je ne plainds pas ma peine, j'ay apprins que ce qu'on disoit n'y est point.

J'ay la complexion du corps libre, et le goust commun, autant qu'homme du monde : la diversité des façons d'une nation à aultre ne me touche que par le plaisir de la varieté : chasque usage a sa raison. Soyent des assiettes d'estain, de bois, de terre ; bouilly ou rosty ; beurre, ou huyle, de noix, ou d'olive ; chauld ou froid, tout m'est un ; et si un, que, vieillissant, j'accuse cette genereuse faculté, et aurois besoing que la delicatesse et

[1] Un repas où règne la propreté plutôt que l'abondance. Plus d'agrément que de frais.—Nonius, XI, 19 ; Corn. Népos, *Vie d'Atticus*, c. 13.

le chois arrestast l'indiscretion de mon appetit, et par fois soulageast mon estomach. Quand j'ay esté ailleurs qu'en France, et que, pour me faire courtoisie, on m'a demandé si je voulois estre servy à la françoise, je m'en suis mocqué, et me suis tousjours jecté aux tables les plus espesses d'estrangiers. J'ay honte de veoir nos hommes enyvrez de cette sotte humeur, De s'effaroucher des formes contraires aux leurs : il leur semble estre hors de leur element, quand ils sont hors de leur village ; où qu'ils aillent, ils se tiennent à leurs façons, et abominent les estrangieres. Retrouvent ils un compatriote en Hongrie, ils festoient cette adventure ; les voilà à se rallier, et à se recoudre ensemble, à condamner tant de mœurs barbares qu'ils veoyent : pourquoy non barbares, puis qu'elles ne sont françoises ? Encores sont ce les plus habiles qui les ont recogneues, pour en mesdire. La pluspart ne prennent l'aller que pour le venir : ils voyagent couverts et resserrez, d'une prudence taciturne et incommunicable, se deffendants de la contagion d'un air incogneu. Ce que je dis de ceulx là me ramentoit, en chose semblable, ce que j'ay par fois apperceu en aulcuns de nos jeunes courtisans : ils ne tiennent qu'aux hommes de leur sorte ; nous regardent comme gents de l'aultre monde, avecques desdaing, ou pitié. Ostez leur les entretiens des mystères de la court, ils sont hors de leur gibbier ; aussi neufs pour nous et mal habiles, comme nous sommes à eulx. On dict bien vray, qu'un honneste homme, c'est un homme meslé. Au rebours, je peregrine tressaoul de nos façons ; non pour

chercher des Gascons en Sicile, j'en ay assez laissé au logis : je cherche des Grecs plustost, et des Persans ; j'accointe ceulx là, je les considere ; c'est là où je me preste, et où je m'employe. Et qui plus est, il me semble que je n'ay rencontré gueres de manieres qui ne vaillent les nostres : je couche de peu ; car à peine ay je perdu mes girouettes de veue.

Au demourant, la pluspart des compaignies fortuites que vous rencontrez en chemin, ont plus d'incommodité que de plaisir : je ne m'y attache point, moins asteure que la vieillesse me particularise et sequestre aulcunement des formes communes. Vous souffrez pour aultruy, ou aultruy pour vous : l'un et l'aultre inconvenient est poisant ; mais le dernier me semble encores plus rude. C'est une rare fortune, mais de soulagement inestimable, d'avoir un honneste homme, d'entendement ferme, et de mœurs conformes aux vostres, qui aime à vous suyvre : j'en ay eu faulte extreme en touts mes voyages. Mais une telle compaignie, il la fault avoir choisie et acquise dez le logis. Nul plaisir n'a saveur pour moy, sans communication : il ne me vient pas seulement une gaillarde pensee en l'ame, qu'il ne me fasche de l'avoir produicte seul, et n'ayant à qui l'offrir. *Si cum hac exceptione detur sapientia, ut illam inclusam teneam, nec enuntiem, rejiciam.*[1] L'aultre l'avoit monté d'un ton au dessus : *Si contigerit ea vita sapienti, ut in omnium rerum affluentibus copiis, quamvis omnia, quæ cognitione digna sunt, summo otio secum ipse consideret et*

[1] Si l'on m'offrait la sagesse, à condition de la tenir renfermée, sans la communiquer à personne, je n'en voudrais pas.—Sénèque, *Epist.* 6.

contempletur ; tamen, si solitudo tanta sit, ut hominem videre non possit, excedat e vita.[1] L'opinion d'Archytas m'agree, " qu'il feroit desplaisant, au ciel mesme, et à se promener dans ces grands et divins corps celestes, sans l'assistance d'un compaignon." Mais il vault mieulx encores estre seul, qu'en compaignie ennuyeuse et inepte. Aristippus s'aimoit à vivre estrangier partout :

> Me si fata meis paterentur ducere vitam
> Auspiciis,[2]

je choisirois à la passer le cul sur la selle,

> Visere gestiens,
> Qua parte debacchentur ignes,
> Qua nebulæ, pluviique rores.[3]

" Avez vous pas des passe temps plus aysez ? De quoy avez vous faulte ? Vostre maison est elle pas en bel air et sain, suffisamment fournie, et capable plus que suffisamment ? La majesté royale y a peu plus d'une fois en sa pompe. Vostre famille n'en laisse elle pas en reglement plus au dessoubs d'elle, qu'elle n'en a au dessus en eminence ? Y a il quelque pensee locale qui vous ulcere, extraordinaire, indigestible ;

> Quæ te nunc coquat et vexet sub pectore fixa[4] ?

---

[1] Si le sage se trouvait dans une solitude absolue, où cependant il jouirait à la fois et de l'abondance de toutes les choses nécessaires, et du loisir de contempler et d'étudier tout ce qui est digne d'être connu, sans doute il renoncerait à la vie.—Cicéron, *de Offic.*, I, 43.

[2] Si le destin me permettait de passer ma vie selon mes désirs.—Virgile, *Énéide*, IV, 340.

[3] J'irais voir les régions que le soleil brûle de ses feux; j'irais voir celles où se forment les nuages et les frimas. —Horace, III, 3, 54.

[4] Qui, attachée à votre âme, vous consume et vous ronge. —*Ennius apud Cicer. de Senectute*, c. 1.

Où cuidez vous pouvoir estre sans empeschement et sans destourbier ? *Nunquam simpliciter fortuna indulget.*[1] Voyez doncques qu'il n'y a que vous qui vous empeschez : et vous vous suyvrez par tout, et vous plaindrez par tout ; car il n'y a satisfaction çà bas, que pour les ames ou brutales ou divines. Qui n'a du contentement à une si juste occasion, où pense il le trouver ? A combien de milliers d'hommes arreste une telle condition que la vostre le but de leurs souhaits ? Reformez vous seulement ; car en cela vous pouvez tout : là où vous n'avez droict que de patience envers la fortune ; *nulla placida quies est, nisi quam ratio composuit.*" [2]

Je veois la raison de cet advertissement, et la veois tresbien : mais on auroit plustost faict, et plus pertinemment, de me dire en un mot : " Soyez sage." Cette resolution est oultre la sagesse ; c'est son ouvrage et sa production : ainsi faict le medecin, qui va criaillant aprez un pauvre malade languissant, " qu'il se resjouïsse : " il luy conseilleroit un peu moins ineptement, s'il luy disoit : " Soyez sain." Pour moy, je ne suis qu'un homme de la commune sorte. C'est un precepte salutaire, certain, et d'aysee intelligence, " Contentez vous du vostre ; " c'est à dire, de la raison ; l'execution pourtant n'en est non plus aux plus sages qu'en moy. C'est une parole populaire, mais elle a une terrible estendue : que ne comprend elle ? Toutes

[1] Les faveurs de la fortune ne sont jamais sans mélange. —Quinte-Curce, IV, 14.

[2] La véritable tranquillité est celle que nous a donnée la raison.—Sénèque, *Epist.* 56.

choses tumbent en discretion et modification. Je sçais bien qu'à le prendre à la lettre, ce plaisir de voyager porte tesmoignage d'inquietude et d'irresolution : aussi sont ce nos maistresses qualitez et predominantes. Ouy, je le confesse, je ne veois rien seulement en songe et par souhait, où je me puisse tenir : la seule varieté me paye, et la possession de la diversité ; au moins si quelque chose me paye. A voyager, cela mesme me nourrit, que je me puis arrester sans interest, et que j'ay où m'en divertir commodement. J'aime la vie privee, parce que c'est par mon chois que je l'aime, non par disconvenance à la vie publicque, qui est à l'adventure autant selon ma complexion : j'en sers plus gaiement mon prince, parce que c'est par libre eslection de mon jugement et de ma raison, sans obligation particuliere ; et que je n'y suis pas rejecté ny contrainct, pour estre irrecevable à tout aultre party, et mal voulu : ainsi du reste. Je hais les morceaux que la necessité me taille ; toute commodité me tiendroit à la gorge, de laquelle seule j'aurais à despendre :

> Alter remus aquas, alter mihi radat arenas :[1]

une seule chorde ne m'arreste jamais assez. " Il y a de la vanité, dites vous, en cet amusement." Mais où non ? et ces beaux preceptes sont vanité ; et vanité toute la sagesse : *Dominus novit cogitationes sapientium, quoniam vanæ sunt.*[2] Ces ex-

[1] Je veux toujours frapper l'eau d'une rame, et de l'autre toucher le rivage.—Properce, III, 3, 23.

[2] Le Seigneur connait que les pensées des sages ne sont que vanité.—*Ps.* 93, v. 11 ; et *Corinth.*, I, 3, 20.

quises subtilitez ne sont propres qu'au presche : ce sont discours qui nous veulent envoyer touts bastez en l'aultre monde. La vie est un mouvement materiel et corporel, action imparfaicte de sa propre essence, et desreglee : je m'employe à la servir selon elle.

Quisque suos patimur manes.[1]

Sic est faciendum, ut contra naturam universam nihil contendamus ; ea tamen conservata, propriam sequamur.[2] A quoy faire ces poinctes eslevees de la philosophie, sur lesquelles aulcun estre humain ne se peult rasseoir ? et ces regles, qui excedent nostre usage et nostre force ?

Je veois souvent qu'on nous propose des images de vie, lesquelles, ny le proposant, ny les auditeurs, n'ont aulcune esperance de suyvre, ny, qui plus est, envie. De ce mesme papier où il vient d'escrire l'arrest de condamnation contre un adultere, le juge en desrobbe un lopin pour en faire un poulet à la femme de son compaignon : et tel condamne les hommes à mourir pour des crimes qu'il n'estime point faultes. J'ay veu, en ma jeunesse, un galant homme [3] presenter d'une main, au peuple, des vers excellents et en beauté et en desbordement ; et de l'aultre main, en mesme instant, la plus querelleuse reformation theologienne dequoy le monde se soit

[1] Nous avons chacun nos passions.—Virgile, *Énéide*, VI, 743.

[2] Nous devons faire en sorte que, sans jamais aller contre les lois de la nature universelle, nous suivions cependant notre propre nature.—Cicéron, *de Offic.*, I, 31.

[3] Peut-être Théodore de Bèze.

desjeuné il y a long temps. Les hommes vont ainsin : on laisse les loix et preceptes suyvre leur voye ; nous en tenons une aultre, non par desreglement de mœurs seulement, mais par opinion souvent, et par jugement contraire. Sentez lire un discours de philosophie ; l'invention, l'eloquence, la pertinence, frappe incontinent vostre esprit, et vous esmeut : il n'y a rien qui chatouille ou poigne vostre conscience ; ce n'est pas à elle qu'on parle. Est il pas vray ? Si disoit Ariston, "que ny une estuve, ny une leçon n'est d'aulcun fruict, si elle ne nettoye et ne decrasse." On peult s'arrester à l'escorce ; mais c'est aprez qu'on en a retiré la mouëlle : comme, aprez avoir avalé le bon vin d'une belle coupe, nous en considerons les graveures et l'ouvrage. En toutes les chambrees de la philosophie ancienne, cecy se trouvera, qu'un mesme ouvrier y publie des regles de temperance, et publie ensemble des escripts d'amour et desbauche : et Xenophon, au giron de Clinias, escrivit contre la vertu aristippique. Ce n'est pas qu'il y ayt une conversion miraculeuse qui les agite à ondees : mais c'est que Solon se represente tantost soy mesme, tantost en forme de legislateur ; tantost il parle pour la presse, tantost pour soy ; et prend pour soy lès regles libres et naturelles, s'asseurant d'une santé ferme et entiere :

Curentur dubii medicis majoribus ægri. [1]

Antisthenes permet au sage d'aimer, et faire à sa

[1] Qu'un malade en danger appelle les médecins les plus habiles.—Juvénal, XIII, 124.

mode ce qu'il treuve estre opportun, sans s'attendre aux loix : d'autant qu'il a meilleur advis qu'elles, et plus de cognoissance de la vertu. Son disciple Diogenes disoit : " Opposer aux perturbations, la raison ; à fortune, la confidence ; aux loix, nature." Pour les estomachs tendres, il fault des ordonnances contrainctes et artificielles ; les bons estomachs se servent simplement des prescriptions de leur naturel appetit : ainsi font nos medicins, qui mangent le melon et boivent le vin frez, ce pendant qu'ils tiennent leur patient obligé au syrop et à la panade. " Je ne sçais quels livres, disoit la courtisanne Laïs,[1] quelle sapience, quelle philosophie ; mais ces gents là battent aussi souvent à ma porte, qu'aulcuns aultres." D'autant que nostre licence nous porte tousjours au delà de ce qui nous est loisible et permis, on a estrecy, souvent oultre la raison universelle, les preceptes et les loix de nostre vie :

> Nemo satis credit tantum delinquere, quantum
> Permittas.[2]

Il seroit à desirer qu'il y eust plus de proportion du commandement, à l'obeïssance : et semble la visee injuste, à laquelle on ne peult atteindre. Il n'est si homme de bien, qu'il mette à l'examen des loix toutes ses actions et pensees, qui ne soit pendable dix fois en sa vie ; voire tel qu'il seroit tresgrand dommage et tresinjuste de punir et de perdre :

---

[1] Antoine de Guevara, *Épîtres dorées*, liv. I.

[2] L'homme ne croit jamais avoir atteint le terme prescrit à ses passions.—Juvénal, XIV, 233.

Ole, quid ad te,
De cute quid faciat ille, vel illa, sua?[1]

et tel pourroit n'offenser point les loix, qui n'en meriteroit point la louange d'homme de vertu, et que la philosophie feroit tresjustement fouetter: tant cette relation est trouble et ineguale! Nous n'avons garde d'estre gents de bien selon Dieu; nous ne le sçaurions estre selon nous: l'humaine sagesse n'arriva jamais aux debvoirs qu'elle s'estoit elle mesme prescripts; et, si elle y estoit arrivee, elle s'en prescriroit d'aultres au delà, où elle aspirast tousjours et prestendist: tant nostre estat est ennemy de consistance! L'homme s'ordonne à soy mesme d'estre necessairement en faulte: il n'est gueres fin de tailler son obligation, à la raison d'un aultre estre que le sien: à qui prescript il ce qu'il s'attend que personne ne face? luy est il injuste de ne faire point ce qu'il luy est impossible de faire? Les loix qui nous condamnent à ne pouvoir pas, nous condamnent de ce que nous ne pouvons pas.

Au pis aller, cette difforme liberté de se presenter à deux endroicts, et les actions d'une façon, les discours de l'aultre, soit loisible à ceulx qui disent les choses: mais elle ne le peult estre à ceulx qui se disent eulx mesmes, comme je fois; il fault que j'aille de la plume comme des pieds. La vie commune doibt avoir conference aux aultres vies: la vertu de Caton estoit vigoreuse oultre la raison de son siecle; et à un homme qui se mesloit de

[1] Que t'importe, Olus, de quelle manière celui-ci ou celle-là dispose de sa personne?—Martial, VII, 9, 1.

gouverner les aultres, destiné au service commun, il se pourroit dire que c'estoit une justice, sinon injuste, au moins vaine et hors de saison. Mes mœurs mesmes, qui ne disconviennent de celles qui courent, à peine de la largeur d'un poulce, me rendent pourtant aulcunement farouche à mon aage, et inassociable. Je ne sçais pas si je me treuve desgousté, sans raison, du monde que je hante ; mais je sçais bien que ce seroit sans raison si je me plaignois qu'il feust desgousté de moy, puisque je le suis de luy. La vertu assignee aux affaires du monde est une vertu à plusieurs plis, encoigneures et coudes, pour s'appliquer et joindre à l'humaine foiblesse ; meslee et artificielle, non droicte, nette, constante, ny purement innocente. Les annales reprochent jusques à cette heure à quelqu'un de nos roys de s'estre trop simplement laissé aller aux consciencieuses persuasions de son confesseur : les affaires d'estat ont des preceptes plus hardis ;

Exeat aula,
Qui vult esse pius.[1]

J'ay aultrefois essayé d'employer au service des maniements publicques les opinions et regles de vivre, ainsi rudes, neufves, impolies ou impollues, comme je les ay nees chez moy, ou rapportees de mon institution, et desquelles je me sers, sinon si commodement, au moins seurement, en particulier ; une vertu scholastique et novice : je les y ay trouvees ineptes et dangereuses. Celuy qui va en

[1] Quitte la cour, si tu veux être juste.—Lucain, VIII, 493.

la presse, il fault qu'il gauchisse, qu'il serre ses coudes, qu'il recule, ou qu'il advance, voire qu'il quite le droict chemin, selon ce qu'il rencontre ; qu'il vive non tant selon soy, que selon aultruy, non selon ce qu'il se propose, mais selon ce qu'on luy propose, selon le temps, selon les hommes, selon les affaires. Platon dict que ce qui eschappe, brayes nettes, du maniement du monde, c'est par miracle qu'il en eschappe ; et dict aussi, que quand il ordonne son philosophe chef d'une police, il n'entend pas le dire d'une police corrompue, comme celle d'Athenes, et encores bien moins comme la nostre, envers lesquelles la sagesse mesme perdroit son latin, et une bonne herbe, transplantee en solage fort divers à sa condition, se conforme bien plustost à iceluy, qu'elle ne le reforme à soy. Je sens que si j'avois à me dresser tout à faict à telles occupations, il m'y fauldroit beaucoup de changement et de rabillage. Quand je pourrois cela sur moy (et pourquoy ne le pourrois je avecques le temps et le soing ?), je ne le vouldrois pas. De ce peu que je me suis essayé en cette vacation, je m'en suis d'autant desgousté : je me sens fumer en l'ame, par fois, aulcunes tentations vers l'ambition ; mais je me bande et obstine au contraire :

At tu, Catulle, obstinatus obdura.[1]

On ne m'y appelle gueres, et je m'y convie aussi peu : la liberté et l'oysifveté, qui sont mes maistresses qualitez, sont qualitez diametralement con-

[1] Ferme, Catulle ; tiens bon jusqu'à la fin.—Catulle, *Carm.*, VIII, 19.

traires à ce mestier là. Nous ne sçavons pas distinguer les facultez des hommes ; elles ont des divisions et bornes malaysees à choisir et delicates : de conclure, par la suffisance d'une vie particuliere, quelque suffisance à l'usage publicque, c'est mal conclu : tel se conduict bien, qui ne conduict pas bien les aultres ; et faict des Essais, qui ne sçauroit faire des effects : tel dresse bien un siege, qui dresseroit mal une battaille ; et discourt bien en privé, qui harangueroit mal un peuple ou un prince : voire, à l'adventure est ce plustost tesmoignage à celuy qui peult l'un, de ne pouvoir point l'aultre, qu'aultrement. Je treuve que les esprits haults ne sont de gueres moins aptes aux choses basses, que les bas esprits aux haultes. Estoit il à croire que Socrates eust apresté aux Atheniens matiere de rire à ses despens, pour n'avoir oncques sceu compter les suffrages de sa tribu, et en faire rapport au conseil ? certes la veneration en quoy j'ay les perfections de ce personnage, merite que sa fortune fournisse, à l'excuse de mes principales imperfections, un si magnifique exemple. Nostre suffisance est detaillee à menues pieces : la mienne n'a point de latitude, et si est chetifve en nombre. Saturninus,[1] à ceulx qui luy avoient deferé tout commandement : " Compaignons, dict il, vous avez perdu un bon capitaine, pour en faire un mauvais general d'armee."

Qui se vante, en un temps malade comme cettuy cy, d'employer au service du monde une vertu

[1] Un des trente tyrans qui s'élevèrent du temps de l'empereur Gallien.

naïfve et sincere, ou il ne la cognoist pas, les opinions se corrompants avecques les mœurs (de vray, oyez la leur peindre, oyez la pluspart se glorifier de leurs deportements, et former leurs regles ; au lieu de peindre la vertu, ils peignent l'injustice toute pure et le vice, et la presentent ainsi faulse à l'institution des princes) ; ou, s'il la cognoist, il se vante à tort, et, quoy qu'il die, faict mille choses dequoy sa conscience l'accuse. Je croirois volontiers Seneca de l'experience qu'il en feit en pareille occasion, pourveu qu'il m'en voulust parler à cœur ouvert. La plus honnorable marque de bonté, en une telle necessité, c'est recognoistre librement sa faulte et celle d'aultruy ; appuyer, et retarder de sa puissance, l'inclination vers le mal ; suyvre envy cette pente ; mieulx esperer, et mieulx desirer. J'apperceois, en ces desmembrements de la France et divisions où nous sommes tumbez, chascun se travailler à deffendre sa cause, mais jusques aux meilleurs, avecques desguisement et mensonge : qui en escriroit rondement, en escriroit temerairement et vicieusement. Le plus juste party, si est ce encores le membre d'un corps vermoulu et verreux ; mais, d'un tel corps, le membre moins malade s'appelle sain, et à bon droict, d'autant que nos qualitez n'ont tiltre qu'en la comparaison : l'innocence civile se mesure selon les lieux et saisons. J'aimerois bien à veoir en Xenophon une telle louange d'Agesilaus : estant prié par un prince voysin avecques lequel il avoit aultrefois esté en guerre, de le laisser passer en ses terres, il l'octroya, luy donnant passage à travers le Peloponnese ; et

non seulement ne l'emprisonna ou empoisonna, le tenant à sa mercy, mais l'accueillit courtoisement, suyvant l'obligation de sa promesse, sans luy faire offense. A ces humeurs là, ce ne seroit rien dire ; ailleurs et en aultre temps, il se fera compte de la franchise et magnanimité d'une telle action : ces babouins capettes [1] s'en feussent mocquez : si peu retire l'innocence spartaine à la françoise. Nous ne laissons pas d'avoir des hommes vertueux ; mais c'est selon nous. Qui a ses mœurs establies en reglement au dessus de son siecle ; ou qu'il torde et esmousse ses regles ; ou, ce que je luy conseille plustost, qu'il se retire à quartier, et ne se mesle point de nous : qu'y gaigneroit il ?

> Egregium sanctumque virum si cerno, bimembri
> Hoc monstrum puero, et miranti jam sub aratro
> Piscibus inventis, et fœtæ comparo mulæ.[2]

On peult regretter les meilleurs temps, mais non pas fuyr aux presents : on peult desirer aultres magistrats, mais il fault, ce nonobstant, obeïr à ceulx icy ; et à l'adventure y a il plus de recommendation d'obeïr aux mauvais qu'aux bons. Autant que l'image des loix receues et anciennes de cette monarchie reluira en quelque coing, m'y voylà

[1] *Capette* signifie proprement un écolier du collège de Montaigu à Paris. Le mot de *capette* fut employé pour désigner un écolier du caractère le plus méprisable, un sot, un impertinent écolier.

[2] Aperçois-je un homme intègre et vertueux, je suis aussi surpris que si je voyais un enfant à deux têtes, une mule féconde, ou des poissons trouvés en labourant la terre. — Juvénal, XIII, 64.

planté : si elles viennent par malheur à se contredire et empescher entr' elles, et produire deux parts, de chois doubteux et difficile, mon eslection sera volontiers d'eschapper et me desrobber à cette tempeste ; nature m'y pourra prester ce pendant la main, ou les hazards de la guerre. Entre Cesar et Pompeius, je me feusse franchement declaré : mais entre ces trois voleurs [1] qui veinrent depuis, ou il eust fallu se cacher, ou suyvre le vent : ce que j'estime loisible, quand la raison ne guide plus.

Quo diversus abis ? [2]

Cette farcisseure est un peu hors de mon theme : je m'esgare, mais plustost par licence que par mesgarde : mes fantasies se suyvent, mais par fois c'est de loing ; et se regardent, mais d'une veue oblique. J'ay passé les yeulx sur tel dialogue de Platon,[3] miparty d'une fantastique bigarrure ; le devant à l'amour, tout le bas à la rhetorique : ils ne craignent point ces muances, et ont une merveilleuse grace à se laisser ainsi rouler au vent, ou à le sembler. Les noms de mes chapitres n'en embrassent pas tousjours la matiere ; souvent ils la denotent seulement par quelque marque : comme ces aultres, l'Andrie, l'Eunuche ; ou ceulx cy, Sylla, Cicero, Torquatus. J'aime l'allure poëtique, à saults et à gambades : c'est un' art, comme dict Platon, legiere, volage, demoniacle.[4]

[1] *Octave, Marc-Antoine* et *Lépidus.*

[2] Où vas-tu t'égarer ?—Virgile, *Énéide*, V, 166.

[3] *Le Phèdre.*

[4] *Démoniaque*, ou plutôt *divine*, δαιμονική.

Il est des ouvrages en Plutarque, où il oublie son theme ; où le propos de son argument ne se treuve que par incident, tout estouffé en matiere estrangiere : voyez ses allures au Daimon de Socrates.[1] O Dieu ! que ces gaillardes escapades, que cette variation a de beauté ; et plus lors, que plus elle retire au nonchalant et fortuite ! C'est l'indiligent lecteur qui perd mon subject, non pas moy : il s'en trouvera tousjours en un coing quelque mot qui ne laisse pas d'estre bastant, quoyqu'il soit serré. Je veois au change, indiscrettement et tumultuairement : mon style et mon esprit vont vagabondant de mesme. Il fault avoir un peu de folie, qui ne veult avoir plus de sottise, disent et les preceptes de nos maistres, et encores plus leurs exemples. Mille poëtes traisnent et languissent à la prosaïque : mais la meilleure prose ancienne, et je la seme ceans indifferemment pour vers, reluit par tout de la vigueur et hardiesse poëtique, et represente quelque air de sa fureur. Il luy fault, certes, quiter la maistrise et preeminence en la parlerie. Le poëte, dict Platon, assis sur le trepied des Muses, verse, de furie, tout ce qui luy vient en la bouche, comme la gargouille d'une fontaine, sans le ruminer et poiser, et luy eschappe des choses de diverse couleur, de contraire substance, et d'un cours rompu : luy mesme est tout poëtique ; et la vieille theologie est toute poësie, disent les sçavants ; et la premiere philosophie, c'est l'originel langage des dieux. J'entends que la matiere se distingue soy mesme : elle montre assez où elle se change,

[1] Traité de Plutarque qui porte ce titre.

où elle conclud, où elle commence, où elle se reprend, sans l'entrelacer de paroles de liaison et de cousture, introduictes pour le service des aureilles foibles ou nonchalantes, et sans me gloser moy mesme. Qui est celuy qui n'aime mieulx n'estre pas leu, que de l'estre en dormant, ou en fuyant ? *nihil est tam utile, quod in transitu prosit.*[1] Si prendre des livres, estoit les apprendre ; et si les veoir, estoit les regarder ; et les parcourir, les saisir : j'aurois tort de me faire du tout si ignorant que je dis. Puisque je ne puis arrester l'attention du lecteur par le poids ; *manco male*, s'il advient que je l'arreste par mon embrouilleure. "Voiremais, il se repentira par aprez de s'y estre amusé." C'est mon ; mais il s'y sera tousjours amusé. Et puis, il est des humeurs comme cela, à qui l'intelligence porte desdaing ; qui m'en estimeront mieulx de ce qu'ils ne sçauront ce que je dis : ils concluront la profondeur de mon sens, par l'obscurité ; laquelle, à parler en bon escient, je hais bien fort, et l'eviterois, si je me sçavois eviter. Aristote se vante en quelque lieu de l'affecter : Vicieuse affectation ! Parce que la coupure si frequente des chapitres, dequoy j'usois au commencement, m'a semblé rompre l'attention avant qu'elle soit nee, et la dissouldre, desdaignant s'y coucher pour si peu et se recueillir, je me suis mis à les faire plus longs, qui requierent de la proposition et du loisir assigné. En telle occupation, à qui on ne veult donner une seule heure, on ne veult rien donner : et ne faict on

[1] Il n'y a rien de si utile, qu'il puisse être utile en passant.—Sénèque, *Epist.* 2.

rien pour celuy pour qui on ne faict qu'aultre chose faisant. Joinct qu'à l'adventure ay je quelque obligation particuliere à ne dire qu'à demy, à dire confusement, à dire discordamment. Je veulx doncques mal à cette raison troublefeste, et ces projects extravagants qui travaillent la vie, et ces opinions si fines, si elles ont de le verité ; je la treuve trop chere et trop incommode. Au rebours, je m'employe à faire valoir la vanité mesme et l'asnerie, si elle m'apporte du plaisir ; et me laisse aller aprez mes inclinations naturelles, sans les contrerooller de si prez.

J'ay veu ailleurs des maisons ruynees, et des statues, et du ciel, et de la terre : ce sont tousjours des hommes. Tout cela est vray ; et si pourtant ne sçaurois reveoir si souvent le tumbeau de cette ville,[1] si grande et si puissante, que je ne l'admire et revere. Le soing des morts nous est en recommendation : or, j'ay esté nourry, dez mon enfance, avecques ceulx icy ; j'ai eu cognoissance des affaires de Rome, long temps avant que je l'aye eue de ceulx de ma maison : je sçavois le Capitole et son plan, avant que je sçeusse le Louvre ; et le Tibre, avant la Seine. J'ai eu plus en teste les conditions et fortunes de Lucullus, Metellus et Scipion, que je n'ay d'aulcuns hommes des nostres : ils sont trespassez ; si est bien mon pere aussi entierement qu'eulx, et s'est esloingné de moy et de la vie, autant en dix-huict ans, que ceulx là ont faict en seize cents ; duquel pourtant je ne laisse pas d'embrasser et practiquer la memoire, l'amitié et

[1] De Rome.

societé, d'une parfaicte union et tresvifve. Voire, de mon humeur, je me rends plus officieux envers les trespassez : ils ne s'aydent plus ; ils en requierent, ce me semble, d'autant plus mon ayde. La gratitude est là justement en son lustre ; le bienfaict est moins richement assigné, où il y a retrogradation et reflexion. Arcesilaus, visitant Ctesibius malade, et le trouvant en pauvre estat, luy fourra tout bellement, soubs le chevet du lict, de l'argent qu'il luy donnoit ; et en le luy celant, luy donnoit, en oultre, quitance de luy en sçavoir gré. Ceulx qui ont merité de moy de l'amitié et de la recognoissance, ne les ont jamais perdues pour n'y estre plus ; je les ay mieulx payez, et plus soigneusement, absents et ignorants : je parle plus affectueusement de mes amis, quand il n'y a plus de moyen qu'ils le sçachent. Or, j'ay attaqué cent querelles pour la deffense de Pompeius, et pour la cause de Brutus ; cette accointance dure encores entre nous : les choses presentes mesmes, nous ne les tenons que par la fantasie. Me trouvant inutile à ce siecle, je me rejecte à cet aultre ; et en suis si embabouïné, que l'estat de cette vieille Rome, libre, juste et florissante (car je n'en aime ny la naissance, ny la vieillesse), m'interesse et me passionne : par quoy je ne sçaurois reveoir si souvent l'assiette de leurs rues et de leurs maisons, et ces ruynes profondes jusques aux antipodes, que je ne m'y amuse. Est ce par nature, ou par erreur de fantasie, que la veue des places que nous sçavons avoir esté hantees et habitees par personnes desquelles la memoire est en recommendation, nous esmeut aulcunement

plus qu'ouïr le recit de leurs faicts, ou lire leurs escripts ? *Tanta vis admonitionis inest in locis ! . . . Et id quidem in hac urbe infinitum ; quacumque enim ingredimur, in aliquam historiam vestigium ponimus.*[1] Il me plaist de considerer leur visage, leur port, et leurs vestements : je remasche ces grands noms entre les dents, et les fois retentir à mes aureilles : *Ego illos veneror, et tantis nominibus semper assurgo.*[2] Des choses qui sont en quelque partie grandes et admirables, j'en admire les parties mesmes communes : je les veisse volontiers deviser, promener, et souper. Ce seroit ingratitude de mespriser les reliques et images de tant d'honnestes hommes et si valeureux, lesquels j'ay veu vivre et mourir, et qui nous donnent tant de bonnes instructions par leur exemple, si nous les sçavions suyvre.

Et puis, cette mesme Rome que nous veoyons, merite qu'on l'aime : confederee de si long temps, et par tant de tiltres, à nostre couronne ; seule ville commune et universelle : le magistrat souverain qui y commande est recogneu pareillement ailleurs : c'est la ville metropolitaine de toutes les nations chrestiennes ; l'Espaignol et le François, chascun y est chez soy ; pour estre des princes de cet estat, il ne fault qu'estre de chrestienté, où qu'elle soit. Il n'est lieu çà bas que le ciel ayt embrassé avecques

[1] Tant les lieux sont propres à réveiller en nous des souvenirs ! . . . Il n'est rien dans cette ville qui n'avertisse la pensée ; et partout où l'on met le pied, on marche pour ainsi dire sur quelque histoire mémorable.—Cicéron, *de Finib. bon. et mal.*, V, 1 et 2.

[2] J'honore ces grands hommes, et ne prononce jamais leurs noms qu'avec respect.—Sénèque, *Epist.* 64.

telle influence de faveur, et telle constance ; sa ruyne mesme est glorieuse et enflee :

Laudandis pretiosior ruinis :[1]

encores retient elle, au tumbeau, des marques et images d'empire : *Ut palam sit, uno in loco gaudentis opus esse naturæ.*[2] Quelqu'un se blasmeroit, et se mutineroit en soy mesme, de se sentir chatouiller d'un si vain plaisir : nos humeurs ne sont pas trop vaines, qui sont plaisantes ; quelles qu'elles soient qui contentent constamment un homme capable de sens commun, je ne sçaurois avoir le cœur de le plaindre.

Je doibs beaucoup à la fortune, de quoy jusques à cette heure elle n'a rien faict contre moy d'oultrageux, au moins au delà de ma portee. Seroit ce pas sa façon, de laisser en paix ceulx de qui elle n'est point importunee ?

Quanto quisque sibi plura negaverit,
A dis plura feret : nil cupientium
Nudus castra peto . . .
Multa petentibus
Desunt multa.[3]

Si elle continue, elle me renvoyera trescontent et satisfaict :

---

[1] Plus précieuse par ses belles ruines.—Sidoine Apollinaire, *Carm.*, XXIII, *Narbo*, v. 62.

[2] On dirait qu'ici surtout la nature a pris un singulier plaisir à son ouvrage.—Pline, *Nat. Hist.*, III, 5.

[3] Plus nous nous refusons, plus les dieux nous accordent. Tout pauvre que je suis, je me jette dans le parti de ceux qui ne désirent rien. . . . Quiconque a beaucoup de désirs manque de beaucoup de choses.—Horace, *Od.*, III, 16, 21 et 42.

Nihil supra
Deos lacesso.[1]

Mais gare le heurt ! il en est mille qui rompent au port. Je me console ayseement de ce qui adviendra icy, quand je n'y seray plus ; les choses presentes m'embesongnent assez :

Fortunæ cetera mando :[2]

aussi n'ay je point cette forte liaison qu'on dict attacher les hommes à l'advenir, par les enfants qui portent leur nom et leur honneur ; et en doibs desirer à l'adventure d'autant moins, s'ils sont si desirables. Je ne tiens que trop au monde et à cette vie, par moy mesme ; je me contente d'estre en prinse de la fortune par les circonstances proprement necessaires à mon estre, sans luy alonger par ailleurs sa jurisdiction sur moy ; et n'ay jamais estimé qu'estre sans enfants, feust un default qui deust rendre la vie moins complete et moins contente : la vacation sterile a bien aussi ses commoditez. Les enfants sont du nombre des choses qui n'ont pas fort dequoy estre desirees, notamment à cette heure qu'il seroit si difficile de les rendre bons : *bona jam nec nasci licet, ita corrupta sunt semina* ;[3] et si ont justement dequoy estre regrettees, à qui les perd aprez les avoir acquises.

[1] Je ne demande rien de plus aux dieux.—Horace, *Od.*, II, 18, 11.

[2] Je laisse le reste à la fortune.—Ovide, *Métam.*, II, 140.

[3] Il ne peut plus rien naitre de bon, tant les germes sont corrompus.

Celuy qui me laissa ma maison en charge, prognostiquoit que je la deusse ruyner, regardant à mon humeur si peu casaniere. Il se trompa : me voycy comme j'y entray, si non un peu mieulx ; sans office pourtant et sans benefice.

Au demourant, si la fortune ne m'a faict aulcune offense violente et extraordinaire, aussi n'a elle pas, de grace : tout ce qu'il y a de ses dons chez nous, il y est avant moy, et au delà de cent ans ; je n'ay particulierement aulcun bien essentiel et solide que je doibve à sa liberalité. Elle m'a faict quelques faveurs venteuses, honnoraires et titulaires, sans substance ; et me les a aussi, à la verité, non pas accordees, mais offertes, Dieu sçait, à moy qui suis tout materiel, qui ne me paye que de la realité, encores bien massifve, et qui, si je l'osois confesser, ne trouverois l'avarice gueres moins excusable que l'ambition ; ny la douleur moins evitable que la honte ; ny la santé moins desirable que la doctrine ; ou la richesse, que la noblesse.

Parmy ces faveurs vaines, je n'en ay point qui plaise tant à cette niaise humeur qui s'en paist chez moy, qu'une Bulle authentique de bourgeoisie romaine, qui me feut octroyee dernierement que j'y estois, pompeuse en sceaux et lettres dorees, et octroyee avecques toute gracieuse liberalité. Et parce qu'elles se donnent en divers style, plus ou moins favorable ; et, qu'avant que j'en eusse veu, j'eusse esté bien ayse qu'on m'en eust montré un formulaire, je veulx, pour satisfaire à quelqu'un, s'il s'en treuve malade de pareille curiosité à la mienne, la transcrire ici en sa forme :

Quod Horatius Maximus, Marcius Cecius, Alexander Mutus, almæ urbis Conservatores, de Illmo viro Michaele Montano, equite Sancti Michaelis, et a cubiculo regis Christianissimi, Romana civitate donando, ad Senatum retulerunt ; S. P. Q. R. de ea re ita fieri censuit.

Quum, veteri more et instituto, cupide illi semper studioseque suscepti sint, qui, virtute ac nobilitate præstantes, magno Reipublicæ nostræ usui atque ornamento fuissent, vel esse aliquando possent : Nos, majorum nostrorum exemplo atque auctoritate permoti, præclaram hanc consuetudinem nobis imitandam ac servandam fore censemus. Quamobrem quum Ill^{mus} Michael Montanus, eques Sancti Michaelis, et a cubiculo regis Christianissimi, Romani nominis studiosissimus, et familiæ laude atque splendore, et propriis virtutum meritis dignissimus sit, qui summo Senatus Populique Romani judicio ac studio in Romanam civitatem adsciscatur ; placere Senatui P. Q. R., Ill^{mum} Michaelem Montanum, rebus omnibus ornatissimum, atque huic inclyto Populo carissimum, ipsum posterosque in Romanam civitatem adscribi, ornarique omnibus et præmiis et honoribus, quibus illi fruuntur, qui cives patriciique Romani nati, aut jure optimo facti sunt. In quo censere Senatum P. Q. R., se non tam illi jus civitatis largiri, quam debitum tribuere, neque magis beneficium dare, quam ab ipso accipere, qui, hoc civitatis munere accipiendo, singulari civitatem ipsam ornamento atque honore affecerit. Quam quidem S. C.

auctoritatem iidem Conservatores per Senatus P. Q. R. scribas in acta referri, atque in Capitolii curia servari, privilegiumque hujusmodi fieri, solitoque urbis sigillo communiri curarunt. Anno ab urbe condita CXↃ CCC XXXI; post Christum natum M. D. LXXXI, III idus martii.

HORATIUS FUSCUS, *sacri S. P. Q. R. scriba.*
VINCENT. MARTHOLUS, *sacri S. P. Q. R. scriba.*

N'estant bourgeois d'aulcune ville, je suis bien ayse de l'estre de la plus noble qui feut et qui sera oncques. Si les aultres se regardoient attentifvement, comme je fois, ils se trouveroient, comme je fois, pleins d'inanité et de fadeze. De m'en desfaire, je ne puis, sans me desfaire moy mesme. Nous en sommes tout confits, tant les uns que les aultres : mais ceulx qui ne le sentent en ont un peu meilleur compte ; encores ne sçais je.

Cette opinion et usance commune, de regarder ailleurs qu'à nous, a bien pourveu à nostre affaire ; c'est un object plein de mescontentement ; nous n'y veoyons que misere et vanité : pour ne nous desconforter, nature a rejecté bien à propos l'action de nostre veue, au dehors. Nous allons en avant à vau l'eau ; mais de rebrousser vers nous nostre course, c'est un mouvement penible : la mer se brouille et s'empesche ainsi, quand elle est repoulsee à soy. Regardez, dict chascun, les bransles du ciel ; regardez au public, à la querelle de cettuy là, au pouls d'un tel, au testament de cet aultre ; somme, regardez tousjours, hault ou bas, ou à costé, ou

devant, ou derriere vous. C'estoit un commandement paradoxe, que nous faisoit anciennement ce dieu à Delphes : Regardez dans vous ; recognoissez vous ; tenez vous à vous : vostre esprit et vostre volonté qui se consomme ailleurs, ramenez la en soy : vous vous escoulez, vous vous respandez ; appilez vous ; soubstenez vous : on vous trahit, on vous dissipe, on vous desrobbe à vous. Veois tu pas que ce monde tient toutes ses vues contrainctes au dedans, et ses yeulx ouverts à se contempler soy mesme ? C'est tousjours vanité pour toy, dedans et dehors : mais elle est moins vanité, quand elle est moins estendue. Sauf toy, ô homme, disoit ce dieu, chasque chose s'estudie la premiere, et a, selon son besoing, des limites à ses travaulx et desirs. Il n'en est une seule si vuide et necessiteuse que toy, qui embrasses l'univers. Tu es le scrutateur, sans cognoissance ; le magistrat, sans jurisdiction ; et, aprez tout, le badin de la farce.

FIN



I

P. 4, l. 12. meshuy, *désormais.*

II

P. 7, l. 3. arrouté, *mis en route.*

P. 10, l. 4. desvoyent du blanc, *détournent du but.*

III

P. 15, l. 23. estour, *conflit et combat.*

P. 15, l. 24. landemein, *lendemain.*

V

P. 32, l. 6. bienveigner, *féliciter quelqu'un sur son heureuse arrivée.*

VI

P. 34, l. 6. Nostre opinion ne la laisse jamais courir à fauls fret, *ne laisse jamais courir notre mise* (le prix que nous mettons aux choses) *comme une simple non-valeur.*

P. 36, l. 5. colleges, *congrégations, couvents.*

P. 36, l. 17. cul sur poincte, *sens dessus dessous.*

P. 38, l. 22. moins envy, *moins à contre-cœur : minus invitus.*

VII

P. 47, l. 19. moïau, *milieu* ou *centre.*

P. 50, l. 12. rommeller, pour *grommeler.*

P. 53, l. 19. en nue, *en l'air.*

P. 53, l. 25. comme d'un usage, *comme par habitude.*

P. 56, l. 15. testonner, *se friser les cheveux, se parer la tête . . . pour se montrer en public.*

P. 57, l. 27. gloire, *vanité, présomption.*

P. 59, l. 24. à certes, *sincèrement, sérieusement.*

VIII

P. 60, l. 19. je ne pleuvis, *je ne garantis.*

P. 61, l. 8. solage, *sol, terrain, terroir.*

P. 61, l. 13. en vulgaire, *en langage vulgaire.*

P. 61, l. 18. musser, *cacher.*

P. 63, l. 4. primsaultier, *qui fait ses plus grands efforts du premier coup, de prime saut : a primo saltu.*

P. 65, l. 3. pigne, *peigne.*

P. 73, l. 29. Montaigne appelle ici la lecture des historiens *sa droicte balle,* pour nous apprendre que c'est le plus doux et le plus aisé de ses amusements, par allusion à ce qui arrive à un joueur de paume qui, lorsque la balle lui vient du côté droit, la renvoie naturellement et sans peine.

IX

P. 83, ll. 1, 2. *qu'il n'est pas étrange, extraordinaire, que nous ayons des qualités et des penchants, etc.*

P. 83, l. 7. consente de sa beaulté, *convenable à sa beauté.*

P. 83, l. 13. rincer, *froncer, rider.* De *ringere*, selon Ménage, dans son *Dictionnaire étymologique.*

P. 84, l. 28. maistrise, *possession.*

P. 85, l. 14. je les desseigne, *j'en forme le dessein.*

P. 87, l. 2. à l'ouvrer, *à l'ouvrage.*

P. 89, l. 28. profonder, *approfondir.*

P. 91, l. 19. brode, *lâche, languissant,* terme gascon.

P. 96, l. 17. gourdes, *maladroites.*

P. 104, l. 25. parce qu'il sert, *parce que cela lui est utile.*

P. 106, l. 1. diroient quelque chose, *parleraient avec quelque apparence de raison : aliquid dicerent.*

P. 106, l. 17. paches, *accords, traités, pactes.*

P. 113, l. 3. à ject, *avec des jetons.*

P. 119, l. 24. nous touchons, *nous sentons.*

P. 128, l. 9. bastantes, *dans un assez haut degré.*

X

P. 130, l. 9. *à se familiariser encore avec moi par le moyen de cette image.*

P. 130, l. 25. peculiere, *particulière.*

P. 132, l. 4. primement, *exactement.*

XI

P. 136, l. 22. de son sejour, *de son repos.*

P. 137, l. 9. ce n'en est l'assagissement, en une police, *ce n'est pas ce qui les rend sages, dans un gouvernement.*

P. 137, l. 10. cet embesongnement oisif . . .

cette besgone ou occupation oisive naît de ce que chacun se livre lâchement aux devoirs de sa place.

P. 137, l. 25. j'auray loy de, *j'aurai le loisir, la faculté de.*

P. 138, l. 17. testonner, *se friser les cheveux avec soin.*

P. 141, l. 2. combien vous prestez, *tous les sacrifices que vous faites pour.*

P. 141, l. 22. c'est à quoy je m'attends, *c'est à quoi je suis attentif*, latinisme.

P. 145, l. 22. mal dolé, *mal construit.*

P. 145, l. 24. faineance, *fainéantise.*

P. 149, l. 8. injure, *tort : injuria.*

P. 149, l. 22. serf de mes negoces, *esclave de mes affaires.*

P. 150, l. 5. cures, *soins.*

P. 152, l. 2. je m'y attends, *je m'y applique.*

P. 152, l. 11. nous nous defraudons, *nous nous frustrons.*

P. 152, l. 26. une advertence, *une surveillance, une attention.*

P. 155, l. 4. loy, *loisir, faculté.*

P. 157, l. 7. à son deu estre, *à son état de santé et de force.*

P. 157, l. 8. ce qui le masche, *ce qui le ronge.*

P. 159, l. 1. *je ne vais pas soudain dire d'un ton résolu et décisif.*

P. 162, l. 28. qu'envy, *qu'à regret, à contrecœur.*

P. 163, l. 5. *je n'aime pas à inculquer, à rabattre souvent, même les choses utiles.*

P. 164, l. 16. commis et assigné, *confié et livré.*

P. 164, l. 20. *comme un homme qui ne sait quelle contenance tenir.*

P. 164, l. 32. saye, *espèce de casaque militaire : sagum.*

P. 165, l. 12. baste, *il suffit que.*

P. 166, l. 8. embleme supernumeraire, *ornement surnuméraire.*

P. 166, l. 31. *ou des roseaux que l'air agite par hasard à son gré.*

P. 167, l. 8. non tant meilleure, qu'aultre, *non pas tant meilleure que différente.*

P. 168, l. 12. en la plus profonde miniere de ce nouveau metal, *au milieu de ce que ce siècle a de plus corrompu.*

P. 168, l. 24. en gaing cessant, et en dommage emergeant, *et sans profit, et avec perte : lucro cessante, emergente damno.*

P. 171, l. 21. escharsement, *chichement ;* It. *scarso.*

P. 171, l. 22. *je ne vais pas jusque-là, mais j'en approche un peu.*

P. 172, l. 15. je suis bien desplaisant, *je suis bien fâché.*

P. 173, l. 8. prou, *beaucoup.*

P. 173, l. 26. manque, *défectueuse.*

P. 174, l. 10. bragues, *hauts-de-chausses : braccæ.*

P. 174, l. 11. pour se fonder en soi, *pour ne faire fond que sur lui, pour n'avoir besoin que de lui.*

P. 175, l. 23. contraction, *l'exiguïté, le peu d'étendue : contractio.*

P. 177, l. 9. à tout ce que nous accoustumons, *à tout ce que nous tournons en coutume.*

P. 177, l. 15. en eschauguette, *en vedette, en sentinelle.*

P. 179, l. 10. ne fois je pas moi à eulx, *je ne leur en veux pas non plus : il me faudrait en vouloir à trop de gens.*

P. 180, l. 30. postposant, *subordonnant.*

P. 180, l. 31. feru, *frappé.*

P. 182, l. 24. à leur poste, *à leur gré.*

P. 183, l. 2. estant avoyé, *une fois en route.*
j'estrive, *j'hésite.*

P. 184, l. 7. je l'en mets au propre, *je l'en mets à même*, c'est-à-dire, *je lui donne l'occasion d'exercer cette vertu.*

P. 184, l. 16. que je puisse, *pourvu que je le puisse.*

P. 185, l. 6. colligance, *connexion.*

P. 187, l. 26. je desmesle, *je débrouille, j'éclaircis, j'égaie les tristes passions par des parties de plaisir, telles que les voyages.*

P. 189, l. 3. entregent, *civilité, politesse.*

P. 189, l. 29. me conniller, *me sauver, me cacher, comme un connil, un lapin, dans son trou.*

P. 190, l. 20. par discours, *par raison.*

P. 191, l. 6. prendre la chevre, *se fâcher, se mettre en colère.*

P. 194, l. 4. empescher, *embarrasser.*

P. 194, l. 22. loy, *la liberté, le droit.*

P. 195, l. 1. pendant, *suspendu, escarpé, glissant.*

P. 195, l. 4. caignard, *un coin exposé au soleil, où les chiens se rassemblent en hiver.* C'est ce que signifie *cagnar* en languedocien. Ou dirait maintenant *chenil.*

P. 197, l. 14. attendre : latinisme, *attendere.*

P. 199, l. 23. et tout, *aussi.*

P. 201, l. 32. *je voyage très las de nos façons.*

P. 203, l. 19. y a peu, *y a pu tenir, y a logé.*

P. 204, l. 2. destourbier, *embarras.*

P. 207, l. 1. desjeuné, *régalé* (*en rompant son jeûne*).

P. 207, l. 5. sentez, *écoutez :* italianisme, *sentite.*

P. 207, l. 25. la presse, *la foule.*

P. 209, l. 28. avoir conference, *avoir du rapport, de la relation.*

P. 211, l. 14. en solage . . . *en sol, en terrain fort différent de celui qui lui conviendrait.*

P. 213, l. 13. *appuyer* ne signifie pas ici *offrir un appui,* mais une résistance à l'inclination vers le mal.

Envy, *à regret.*

P. 214, l. 7. *tant l'innocence, la vertu spartiate ressemble peu à la française.*

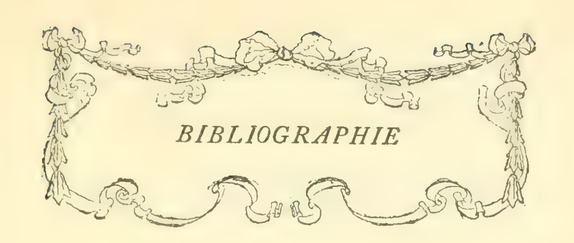
P. 215, l. 17. muances, *changements.*

P. 216, l. 3. *et alors, d'autant plus qu'elle ressemble davantage, etc.*

P. 216, l. 8. je veois, *je vais.*

P. 217, l. 9. *Pas si mal ! c'est toujours autant de gagné, s'il advient en effet que je l'arrête, etc.*

P. 217, l. 12. C'est mon, etc., *sans doute ; mais il n'aura pas laissé de s'y amuser.*



Michel-Eyquem de Montaigne, né au Château de Montaigne en Périgord, 1533 ; mort au Château de Montaigne, 1592.

Essais en deux livres, 1580.

Essais, troisième livre, 1588.

Ses Voyages, publiés 180 ans après sa mort, 1774.

La bibliographie qui suit est forcément incomplète, mais elle suffira pourtant pour indiquer au lecteur quelques livres qui pourraient lui être avantageux.

GRÜN, ALPHONSE.—*Montaigne Magistrat*, 1854.

THOMAS.—*Essai sur les Femmes.*

NAIGEON.—*Essais de Montaigne et Encyclopédie Méthodique.*

GÉRAUDO, DE.—*Histoire Comparative des Systèmes de Philosophie*, tome I., ch. viii.

VILLEMAIN.—*Éloge de Montaigne couronné par l'Académie.*

LAMARTINE, DE.—*Confidences*, Not. xvi.

GODEFROY, FRÉDÉRIC.—*Histoire de la Littérature Française*, XVIe Siècle.

SPIELMAN.—*Michel de Montaigne*, 1905.

ROCH.—*Worte Montaignes*, 1909.

NAVON.—*Montaignes Lebensanschauung u. ihre Nachwerkung*, 1908.

KUHN.—*Die Bedeutung Montaignes für unsere Zeit*, 1904.

MEREJKOWSKI.—*Lifework of Montaigne.*

LOWNDES.—*Biographical Study of Montaigne.*

SICHEL, EDITH.—*Michel de Montaigne*, 1911.

VILLEY, PIERRE.—*L'Influence de Montaigne sur les Idées pédagogiques de Locke et de Rousseau*, 1911.

H. W. A.

TABLE DES MATIÈRES

LES CLASSIQUES FRANÇAIS

Publiés sous la direction de H. Warner Allen

ATALA, RENÉ, ET LE DERNIER ABENCÉRAGE. Par CHATEAUBRIAND. Préface du VICOMTE MELCHIOR DE VOGÜÉ, de l'Académie Française.

CONTES CHOISIS DE BALZAC. Préface de PAUL BOURGET, de l'Académie Française.

PAUL ET VIRGINIE. Par BERNARDIN DE ST. PIERRE. Préface du VICOMTE MELCHIOR DE VOGÜÉ, de l'Académie Française.

COLOMBA. Par PROSPER MÉRIMÉE. Préface d'AUGUSTIN FILON.

ADOLPHE. Par BENJAMIN CONSTANT. Préface de PAUL BOURGET, de l'Académie Française.

LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE. Par OCTAVE FEUILLET. Préface d'AUGUSTIN FILON.

LA MARE AU DIABLE. Par GEORGE SAND. Préfaçe de LOUIS CORNIQUET.

PROFILS ANGLAIS. Par C. A. SAINTE-BEUVE. Préface d'ANDRÉ TURQUET.

LES MAXIMES DU DUC DE LA ROCHEFOUCAULD. Préface de PAUL SOUDAY.

LA TULIPE NOIRE. Par ALEXANDRE DUMAS. Préface d'ÉMILE FAGUET, de l'Académie Française.